INFLUENCE
DE L'ITALIE

SUR LES

LETTRES FRANÇAISES,

Depuis le XIIIe siècle jusqu'au règne de Louis XIV,

MÉMOIRE AUQUEL L'ACADÉMIE FRANÇAISE A DÉCERNÉ UNE RÉCOMPENSE,
DANS SA SÉANCE DU 19 AOUT 1852,

PAR

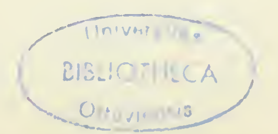
E. J. B. RATHERY,
BIBLIOTHÉCAIRE AU LOUVRE.



PARIS,
CHEZ FIRMIN DIDOT FRÈRES, ÉDITEURS,
IMPRIMEURS DE L'INSTITUT DE FRANCE,
RUE JACOB, 56.

1853.





AVANT-PROPOS.

Rechercher les traces de l'influence que la littérature et le génie de l'Italie exercèrent sur les lettres françaises au seizième siècle et dans une partie du dix-septième, et, en montrant les rapports et les différences des deux peuples, indiquer ce que gagna le génie français à se rapprocher surtout de l'antiquité.

Telle était la question mise au concours par l'Académie française. Dans sa séance du 19 août 1852, elle a décerné à notre travail, à titre de récompense, une médaille de mille francs. C'est ce travail que nous offrons aujourd'hui au public, après en avoir un peu élargi le cadre, et, nous l'espérons, notablement amélioré la forme.

DE L'INFLUENCE

DE

LA LITTÉRATURE

ITALIENNE

SUR LES LETTRES FRANÇAISES.

INTRODUCTION.

A l'époque de la formation des sociétés modernes, les peuples se mêlèrent d'abord par la guerre et par l'invasion. C'est le fer et la flamme à la main qu'ils se connurent et qu'ils se visitèrent; les migrations des races précédèrent celles des idées. En politique, ce fut le chaos; dans le domaine intellectuel, ce fut la confusion des langues. Peu à peu on vit se séparer les éléments des nationalités; se dégager les idiomes, qui en furent les signes distincts; se former les littératures, qui devinrent l'expression des sociétés nouvelles. Alors les peuples eurent à échanger, non plus des violences et des coups, mais des produits et des idées; et, tandis que les transports par terre et par mer faisaient circuler d'une région à l'autre la matière brute ou travaillée, la pensée, plus rapide, franchissait l'espace et généralisait les découvertes de l'intelligence.

Ainsi naquirent les relations internationales ; la paix et la civilisation en devinrent désormais les plus puissants véhicules, ou si, à côté de ce contact pacifique, la guerre créait encore des conflits hostiles, ce n'étaient plus de ces grandes convulsions qui avaient confondu les races, bouleversé les territoires, et jeté au creuset tout un monde pour en faire sortir un monde nouveau ; mais des luttes partielles qui, en mettant aux prises deux nationalités, les rapprochaient encore, comme deux athlètes qui, avant d'engager le combat, se mesurent de l'œil, s'étudient, cherchent à se dérober le secret de leur force, et, après la lutte, se connaissent mieux pour s'être vus de près, s'estiment davantage pour avoir éprouvé leur vigueur, souvent même unissent dans une étreinte cordiale ces mains dont ils se sont frappés naguère. Ainsi, dans les secretsde la sagesse éternelle, la guerre et la conquête ont encore été des moyens de propagande pour la pensée humaine, et le vaincu a souvent ressaisi, par l'ascendant d'une civilisation supérieure, l'avantage que le sort des armes lui avait refusé. *Græcia capta ferum victorem cepit.*

Ces influences réciproques ont dû naturellement varier suivant les diverses conditions de temps, de lieu, de position géographique, de génie national, de rapports politiques. Comme la lumière, la civilisation passa par le Levant et le Midi pour se répandre sur le reste du monde. Rome et Byzance, dépositaires des traditions chrétienne et païenne, furent les foyers où le feu sacré de la science couva sous la cendre pendant la nuit des siècles de barbarie, pour rayonner sur l'Europe à l'époque de la renaissance. L'Italie, que sa position naturelle appelait à servir de lien entre l'Orient et l'Oc-

cident, offrait d'ailleurs à celui-ci le spectacle et le modèle d'une langue plus tôt formée, d'une littérature en avance de près de deux siècles. Le Nord, que sa situation, son génie particulier, ses croyances, éloignaient davantage de l'action de l'esprit méridional, y résista longtemps. Cependant l'Allemagne en reçut le contre-coup d'assez bonne heure, grâce à des rapports de hiérarchie politique; l'Angleterre entra plus tard dans le mouvement, par suite des progrès de sa navigation et de son commerce.

Du reste, le caractère national influe autant que la position géographique sur ce que j'appellerai la sociabilité entre les nations. Là aussi il y a des affinités sympathiques et des incompatibilités d'humeur. Il est des pays dont on a pu dire que, « comme deux aimants prodigieux, ils s'attirent par un côté et se fuient par l'autre; car ils sont à la fois ennemis et parents (1). » On pourrait citer tel peuple dont l'esprit est insulaire comme la contrée qu'il habite, aussi peu jaloux de se communiquer aux autres que de les admettre en participation de ses avantages, et ne laissant approcher de lui l'étranger ni comme ami ni comme ennemi, jusqu'à ce qu'enfin l'expansion d'un puissant moteur, et celle, plus puissante encore, de l'esprit européen, rompent à la fois les barrières de l'Océan et celles d'un isolement systématique.

Tel autre peuple, au contraire, intermédiaire naturel entre le génie du Nord et celui du Midi, semble avoir reçu de la Providence le don de la diffusion, la mission de la propagande : prodigue de ses idées, facilement

(1) De Maistre.

épris de celles des autres, il donne à pleines mains, reçoit de toutes mains, sans compter; dans cet échange perpétuel, il ne rougit pas d'être obligé, encore moins d'être dupe. Sa langue, ses créations intellectuelles, ses découvertes dans les arts et dans les sciences, les dons heureux qu'il tient du ciel, ont successivement défrayé toutes les nations de l'Europe. Pour lui, tantôt il a demandé à l'Italie les trésors de l'art et de l'érudition; tantôt, attiré de l'autre côté des Pyrénées par une alliance politique, il a tout pris à l'Espagne, et le lui a bien rendu. Un siècle plus tard, c'est l'Angleterre qui lui a inspiré le plus vif et le plus durable de ces caprices. L'Allemagne a eu aussi son jour, et l'esprit français l'a suivi jusque dans les nuages dont elle aime à envelopper sa pensée.

Bien que ces diverses influences aient semblé parfois se produire au hasard, et qu'elles aient affecté les allures d'une mode passagère, il ne faudrait pas se hâter d'en conclure qu'aucune loi rationnelle n'a présidé à leurs évolutions successives, et qu'elles n'ont pas eu d'action durable sur la formation de l'esprit français. Il était naturel qu'échappée aux ténèbres du moyen age, la France allàt chercher tout d'abord à leur source les modèles de l'antiquité renaissante; qu'au sortir des guerres civiles du siècle suivant, les imaginations ébranlées se tournassent vers le pays que sa puissante unité religieuse, ses vastes possessions, ses conceptions brillantes, semblaient mettre à la tête des nations de l'Europe; qu'enfin l'Angleterre eût son tour alors que, l'ère des révolutions s'étant fermée pour elle, les avantages de sa constitution politique apparaissaient à nos libres penseurs du dix-huitième siècle, et nous initiaient par

suite à sa littérature jusque-là réputée barbare. Si donc ces importations, en apparence fortuites, répondaient à une situation particulière, à un besoin du moment, elles ont dû produire des effets sérieux, indépendamment de la vogue momentanée que le caprice d'un jour a pu leur donner. Il ne faut pas juger du résultat définitif par l'abus du premier moment. Notre commerce littéraire avec l'Espagne, après nous avoir inondés de mauvais romans et de drames ampoulés, nous a laissé comme produit net le *Cid* et *Gil Blas*. Qui oserait dire que l'anglomanie et les traductions de Letourneur sont le dernier mot de nos relations intellectuelles avec la Grande-Bretagne?

Toutefois une objection s'élève : « L'imitation des anciens est légitime, dit-on; mais celle des littératures étrangères ne réussit à aucune nation. En France, elle est mortelle à l'écrivain (1) » Nous osons appeler de cette sentence trop rigoureuse, en distinguant toujours l'invasion brusque, désordonnée, capricieuse, d'avec l'action lente et salutaire du génie d'un peuple sur celui d'un autre. S'il est vrai que, dans l'espace, comme dans le temps, le genre humain ne forme qu'une grande famille, il a le droit de profiter des travaux de ses voisins, comme il hérite des trésors amassés par ses prédécesseurs. Comment, dans ce siècle d'émancipation, interdire aux peuples le libre échange des produits de l'intelligence? Irez-vous créer des douanes pour la pensée, quand la matière tend à s'en affranchir de toutes parts?

Mais, dites-vous, les qualités indigènes sont incom-

(1) M. Nisard, *Histoire de la littér. franç.*, I, 138.

municables; on ne prendra aux étrangers que leurs défauts. — Nous disons, nous, les qualités acquerront par la transplantation une saveur nouvelle; les défauts même tempéreront utilement les excès contraires. Tel peuple apportera dans cet échange sa froide raison; tel autre son imagination luxuriante : il en résultera une moyenne heureuse et tempérée. D'ailleurs, nous le répétons, l'abus passera, le bien sera durable; enfin, le génie, quoi qu'on fasse, saura toujours prendre son bien là où il le trouvera, et imprimer sa marque aux importations étrangères.

Quoi qu'il en soit, ces influences des diverses littératures sur la nôtre méritent un examen sérieux, par cela même qu'elles ont eu des résultats susceptibles de controverse. L'une d'elles a déjà fait l'objet d'un travail couronné par l'Académie française (1), et d'autres sans doute auront leur tour. Aujourd'hui, répondant à son appel, nous entreprenons d'étudier la première en date, celle de l'Italie.

(1) *Histoire comparée des Littératures espagnole et française*, par Ad. de Puibusque. Paris, 1843, 2 vol. 8°.

CHAPITRE I.

LA FRANCE ET L'ITALIE AVANT LE SEIZIÈME SIÈCLE.

Qu'étaient les deux pays et les deux littératures, lorsqu'ils se trouvèrent en contact au seizième siècle?

Que savaient-ils l'un de l'autre à ce moment?

La Péninsule italienne avait perdu l'empire de l'univers; Rome n'était plus que la métropole du monde chrétien. Autour d'elle se groupaient divers États sans lien politique : royaumes possédés par différentes dynasties; duchés et principautés héréditaires de droit, sinon de fait; villes libres, enrichies par le commerce, flottant entre la forme républicaine et l'ascendant de quelques familles. Sans unité pour s'agglomérer ou pour se défendre, les peuples de l'Italie n'avaient de commun que ce beau climat qui attirait sans cesse l'étranger (1), cette imagination ardente, ces mœurs faciles, enfin cette langue harmonieuse, seul signe visible auquel on rattachât l'idée d'une nationalité :

Il bel paese dove il sì suona.

D'un autre coté, la rivalité même et la liberté orageuse des petits États, la politique des princes qui cherchaient dans la protection des lettres un moyen d'in-

(1) « Italia, Italia, o tu cui feo la sorte
Dono infelice di bellezza...
Deh! fossi tu men bella, o almen più forte,
Onde assai più ti paventasse, o assai
T' amasse men chi del tuo bello ai rai
Par che si strugga, e pur ti sfida a morte! »
(FILICAJA)

fluence, avaient, en agitant l'Italie, développé chez elle les germes de civilisation dont elle était dépositaire.

La France moins riche en souvenirs du passé, moins favorablement traitée par la nature, était parvenue à l'unité sous la forme monarchique. Mais cette unité, fruit de longs et pénibles efforts, tout en assurant sa puissance future, ne lui avait pas laissé ces loisirs de l'esprit ni ces libres allures dont l'Italie était redevable à une culture précoce, à une conception plus vive, à une fortune politique plus aventureuse. Cette Lutèce, cette ville de boue, comme l'appelaient les anciens Romains, était devenue avec le temps le centre d'une civilisation lente, mais progressive, le noyau d'une monarchie compacte, que la langue d'oc, sans capitale et sans roi, avait tenté sans succès de rattacher au midi. Sous le ciel gris de la France du nord, s'étaient formés l'esprit gaulois, mélange de bon sens et de malice, manquant peut-être d'idéal et d'éclat, et, pour lui servir d'expression, une langue un peu sourde, mais nette, *signifiante* et communicative.

Tout cela sans doute avait besoin d'une nouvelle infusion de l'esprit méridional et du génie antique. Or la culture romaine n'avait jamais été entièrement détruite de l'autre côté des Alpes. La nuit descendue sur l'Italie était comme une de ces nuits du tropique, où l'aube recommence à poindre au bout de l'horizon, avant que le dernier reflet du soleil couchant ait disparu à l'extrémité opposée. Le déluge barbare avait passé sur ce fonds plantureux, en le dévastant, mais sans le recouvrir tout à fait. On y parlait un latin dégénéré sans doute, mais dégénéré sur les lieux mêmes, et presque sans mélange d'idiomes étrangers. Aussi trou-

vons-nous l'italien déjà formé à l'époque où le français commence à peine, où le provençal finit.

LITTÉRATURE PROVENÇALE.

Du onzième au treizième siècle, la Provence avait offert, sous la protection éclairée de ses comtes, le phénomène d'une littérature polie et de mœurs presque raffinées, au milieu de la grossièreté générale. Chevaliers et troubadours, les poëtes chantaient leurs exploits et surtout les beautés de leurs dames. Celles-ci, dans des cours d'amour, jugeaient des questions où il entrait autant de subtilité que de passion. De là un type de société moitié idéal, moitié réel, dans lequel se confondaient la fantaisie et l'imagination venues des Arabes, la chevalerie, où le Nord pouvait revendiquer sa part, et la galanterie, qui semble plus particulièrement française. On l'a si bien dit, qu'il est difficile de ne pas le répéter dans les mêmes termes : « Les grandes passions, soit romanesques et rêveuses comme dans le Nord, soit furieuses et sensuelles comme dans le Midi, sont rares parmi nous : la galanterie, c'est-à-dire beaucoup d'esprit avec un peu d'amour, est la mesure du plus grand nombre (1).

De bonne heure la politique et le voisinage établirent des relations entre l'Italie et le berceau de cette civilisation précoce. Le royaume de Naples, où les Normands, dès le onzième siècle, s'étaient efforcés de naturaliser leurs mœurs et leur langue (2), se trouva réuni plus

(1) Nisard, *Hist. de la littér. franç.*, I, 233.

(2) « Moribus et lingua, quoscumque venire videbant,
Informant propria, gens efficiatur ut una. »
(GUILLAUME D'APULÉE, dans *Bouquet*, XI, 149.)

tard, sous le sceptre de la maison d'Anjou, à la Provence, qu'elle possédait déjà. Dans la basse Italie, des rapports encore plus intimes s'étaient formés entre les deux pays que les Alpes seules séparaient l'un de l'autre. Au douzième siècle, la Lombardie était comme une autre Provence, et toutes les petites cours où l'on se piquait de chevalerie adoptaient la langue provençale. Au siècle suivant, les idées et les mœurs chevaleresques passaient de ces cours aux républiques et aux villes libres écloses à côté d'elles dans la même partie de la Péninsule, et qui, se donnant des constitutions semblables à celle de la Provence, se liaient avec elles par des traités de commerce et d'amitié, et se liguaient, soit contre les Arabes d'Espagne, soit contre les seigneurs, leurs ennemis communs.

ROMANS CHEVALERESQUES.

Avec la littérature provençale l'Italie reçut, vers la fin du douzième siècle, nos romans chevaleresques. Le mot et la chose venaient également de nous (1). Ces traditions n'étaient pas indigènes chez eux, qui, toujours vaincus et divisés depuis la translation de l'Empire à Constantinople, n'avaient connu ni le prestige de la victoire, ni celui d'un type héroïque et national, et qui d'ailleurs, abandonnant à des mercenaires la profession des armes, ne l'entourèrent jamais de cette considération dont elle a toujours joui en France.

Le désir de s'instruire poussa plusieurs troubadours, Arnaud de Villeneuve entre autres, à voyager de l'autre

(1) « Gallici omnia vulgaria appellant *Romantia*, » dit Benvenuto d'Imola, *apud Muratori*.

côté des Alpes. Des chanteurs venus de nos provinces du midi, de l'est et peut-être du nord, y débitaient sur les places publiques (1), des fragments de nos chansons de geste, comme on voit de nos jours les *canta-storie*, sur le môle de Naples ou sur la *Ripa schiavone* à Venise, redire les aventures de notre Renaud de Montauban, et mériter par là leur surnom populaire de *cantori di Rinaldo*.

C'est ainsi que l'Italie connut le cycle de la Table ronde, et surtout celui de Charlemagne, non pas du Charlemagne de l'histoire, qu'elle avait vu jadis conquérant de la Lombardie et protecteur de la papauté, mais du héros romanesque de Roncevaux, du voyage de Jérusalem et de tant d'autres aventures merveilleuses. Les peuples de la Péninsule mêlaient ces traditions à leurs traditions nationales, et transportaient dans leur pays la scène des événements qui frappaient le plus l'imagination populaire. Là, comme sur les bords du Rhin, on retrouve à chaque pas des légendes de Roland (2). La Lombardie se vanta de conserver l'épée de Tristan; l'Etna devint un des siéges de la cour du roi Artus; à la place des noms de saints, on adopta ceux de Lancelot, de Gauvain, de Méliadus. En échange, la Provence apprenait de l'Italie les noms d'Achille, de Priam et d'Hector, non moins nouveaux pour elle; ses rimeurs étaient initiés à la connaissance de quelques poëtes de l'antiquité, d'Ovide surtout, dont les raffinemens amoureux plaisaient à leur esprit subtil.

(1) « Ut cantatores francigenarum in plateis ad cantandum morari non possint. (*Ordonnance du peuple de Boulogne*, en 1288.)

(2) Valery, *Anecdotes italiennes*, p. 143.

FIN DE LA LITTÉRATURE PROVENÇALE. — COMMENCEMENT DE LA LITTÉRATURE ITALIENNE.

Au commencement du treizième siècle, les troubadours s'exilent avec les Albigeois et les libertés de la Provence; ils portent en Italie les débris d'un art étouffé dans le sang et dans les bûchers. C'est alors que naît la poésie italienne proprement dite. Elle n'avait fait jusqu'alors qu'essayer dans l'idiome semi-latin de la Péninsule, ou dans le dialecte harmonieux de la Sicile, des imitations timides de la Muse provençale; plus chevaleresque à la cour de Mainfroi, plus populaire à Florence et dans les villes de la Toscane, mais toujours imparfaite dans le fond et dans la forme. On trouve encore des traces du mélange de provençal qui s'y introduisit alors, dans quelques-uns des patois de l'Italie, entre autres dans celui de la province de Friuli (*dialetto furlano*), où Bertrand de Querci et le cardinal Philippe amenèrent vers cette époque un grand nombre de Gascons et de Provençaux. Le dialecte de Gênes offre aussi beaucoup d'analogie avec le français, et ces ressemblances sont encore plus frappantes à mesure qu'on remonte dans le passé. Un des tensons de Rambaud de Vaqueiras, troubadour du douzième siècle, est en forme de dialogue entre l'auteur et une dame génoise qui lui répond dans sa propre langue :

Juiar, voi no se corteso,
Que me chardeiai de chò
Que niente non farò.
Ance fosse vos a peso,
Vostr' amia non serò.
Certa ja v' escarnirò,
Provensal mal agurado :

Tal enoio vo dirò,
Sozo, mozo, escalvado,
Ni ja voi non amarò,
Qu' ech un bello mariò
Que voi no se ben lo sò,
Audai via, frar', en tempo
Meillorado.

« Troubadour, vous n'êtes pas courtois, de me requérir d'une chose que je ne ferai jamais. Dussé-je vous déplaire, sachez que je ne veux pas être votre amie. Vous n'aurez de moi que moquerie, Provençal de malheur; je vous dirai des injures, je vous appellerai laid, insolent, tête chauve, je ne vous aimerai jamais; car j'ai un beau mari, et je vous déclare que vous n'êtes pas beau. Passez votre chemin, l'ami, et adressez vous mieux. »

Ces analogies n'étaient pas purement grammaticales, mais se retrouvaient dans les idées, les tours, les images employés par les écrivains des deux pays. Voici le commencement d'une ode d'un vieux poëte génois, Barnaba Cicala Casero, qu'on croirait échappée à la muse gracieuse d'un troubadour.

« Lorsque je sens la douce brise, dans cette saison la plus belle de l'année, glisser à travers le feuillage, tout imprégnée d'amour, lorsqu'elle se joue dans les cheveux de celle que j'aime et les fait voltiger en tresses vagabondes, je ne vois plus en elle une femme, mais une divinité.

« Parfois aussi, quand j'entends les oiseaux et surtout le rossignol chanter dans les bosquets ses douces mélodies, le raisonnement accort et le gentil parler de cette ingrate me reviennent au cœur, et je suis triste en entendant le rossignol (1). »

(1) Quando un fresco, suave, doce vento
Ara saxon ciù bella, ara me giò,

A partir de l'expulsion des Albigeois jusqu'à la naissance du Dante (1265), on voit fleurir en Sicile, à Pise, à Sienne, en Toscane, une école poétique que domine, sans contestation et sans partage, l'influence provençale. Elle emprunte aux troubadours les formes les plus caractéristiques de leur versification : l'emploi de la rime considérée comme essentielle à toute espèce de vers, la *chanson* sur laquelle les Toscans calquent leur *canzone*, et l'*envoi* qui la termine (*tornada* en provençal, *commiato* en italien); le *tenson* ou *jeu-parti* (*tenzone*, *partito*), espèce de débat poétique en dialogue, que leurs improvisateurs n'ont pas entièrement oublié; la *sixtine*, inventée par Arnaud Daniel, dont les combinaisons très-compliquées ont été admirées et reproduites par Dante et Pétrarque; enfin la *nouvelle* dont les auteurs italiens ont tiré un si grand parti (1). L'*octave*, cette coupe favorite de leurs épopées, où

Treppà intre fœugge sento,
E pà ch' o spire amô :
Me ven in vente quella
No donna zà ma stella,
Quando ro ventixœu ghe stà a treppà
Dent'ri cavelli, e ghe ri fa mescià.

Quarche vota che sento ri oxelletti,
Come sareiva a di ri rossignœu,
Cantâ sciù ri œrboretti
Ri vaghi versi sœu;
L'accorto raxonâ,
E ro genti parlâ
Me ven de quella ingrata dent'ro cœu
Ch' e atro che senti ro rossignœu.

(*Scelta di alcune rime de più antichi Rimatori Genovesi*, dans la *Cittara Zeneise* di Gian Giacomo Cavalli.)

(1) Voy. dans Raymond Vidal celle qui commence ainsi : « Unas novas vos vuelh contar ; » Raynouard, *Choix de poésies*, III, 398 ; et celle d'Arnaud de Carcassès sur un mari trompé et battu, imitée par Boccace.

deux rimes s'entrelacent dans les six premiers vers, tandis que les deux derniers tombent sur une troisième rime, est empruntée, de l'aveu de Quadrio, au *vers* ou couplet provençal. Quant au *tercet*, dont Dante s'est servi dans *la Divine Comédie*, c'est aux trouvères qu'on peut en attribuer l'invention, du moins on le trouve employé un demi-siècle auparavant dans le *Jeu de la Feuillée*, d'Adam de la Halle, et dans le *Mariage*, de Rutebeuf.

Outre ces formes purement extérieures, notre littérature, surtout celle du Midi, fournissait le fond même et les couleurs de ces récits d'aventures chevaleresques et galantes, où dominent le culte de la femme, un certain mysticisme amoureux, un luxe de descriptions, de comparaisons et d'images, inconnus à l'antiquité classique, et qui constituent les principaux éléments de la poésie moderne. De semblables rapprochements entre les mœurs et le langage des deux pays, l'action de la civilisation provençale sur la culture intellectuelle qui se développa en Italie aux siècles suivants, frappent à chaque pas dans l'histoire littéraire des troubadours, ces poëtes qui se piquent de *bien trouver en provençal* (1), de quelque côté des Alpes que le hasard ait placé leur berceau, qui viennent à Ferrare animer de leurs vers les fêtes du marquis d'Est (2), qui osent aspirer à l'amitié des grands seigneurs et parfois à l'amour des grandes dames, ce mélange d'ardeur sensuelle et de dévotion,

(1) « *E intendet meil de trobar proensal che negus om che fos mai en Lombardia.* » Biographie du troubadour Ferrari, dans Raynouard, V, 147.

(2) *Histoire littér. de la France*, XIX, 512, article consacré au même troubadour.

ces beautés entrevues le dimanche à l'église (1), qui décident par un coup d'œil du sort de leurs adorateurs; ces peintures à la fois monotones et variées, passionnées et subtiles (2), tout cela fait douter si l'on lit les vers et l'histoire de Pétrarque et du Tasse, ou bien ceux de Ferrari, de Raimbaud de Vaqueiras et de l'amant de Flamenca.

Ces emprunts ont été hautement avoués par les poëtes et par les critiques italiens, à commencer par Dante et Pétrarque. Bembo les confesse en termes énergiques (3). Mario Equicola, Castelvetro, Gravina, Bastero, Monti, Perticari, Galvani, les ont également signalés; de sorte qu'on est en droit de dire avec Pasquier (4) « : Les Italiens, sobres admirateurs d'autrui, sont contraints de reconnaître tenir leur poésie en foi et hommage de la provençale... Puisqu'ils le confessent, il faut les en croire. »

LITTÉRATURE ITALIENNE DU TREIZIÈME AU QUINZIÈME SIÈCLE.

Cependant, du treizième au quatorzième siècle, nous allons voir le génie italien, excité par les libertés poli-

(1) Voyez, dans le roman de *Flamenca*, comment Guillaume de Nevers devient amoureux en voyant à la messe la fille du comte de Nemours.

(2) Comparez le passage de ce même roman de *Flamenca* qui commence par ces vers :

> « Le mal que m sent, che mal non es
> Ains mi plas mais que nulla res;
> Anc mais ses mal ta mal non aic.... »

avec les concetti de Pétrarque : *dolce mal, crudel affanno e dolce però, dolci durezze, di languir contento*, etc.

(3) « Presero molle voci i Fiorentini da Provenzali, et la loro lingua anchora et rozza et povera iscaltrirono et arrichirono dell' altrui.... » « Furò Dante da Provenzali, » dit-il plus loin. Bembo, *Prose*.

(4) *Recherches de la France*, VIII, 4.

tiques, par l'étude des anciens qu'on commençait à mieux connaître, prendre tout à coup son essor et surpasser ses premiers modèles, sans néanmoins les oublier tout à fait. A l'époque où nous ne pouvions guère citer que quelques chroniqueurs naïfs, quelques poëtes chansonniers, satiriques ou allégoriques plus ou moins ingénieux, l'Italie eut tout d'un coup trois génies supérieurs, DANTE, PÉTRARQUE et BOCCACE. Tous trois connurent la France; tous trois étudièrent l'antiquité : c'est par ces côtés seulement que nous voulons les envisager.

BRUNETTO LATINI.

Dante avait eu pour maître un homme dont la carrière agitée résume bien l'existence du littérateur italien au quatorzième siècle. Homme politique, comme ils l'étaient alors presque tous, Guelfe proscrit par le parti gibelin victorieux (1), antiquaire, érudit, Brunetto Latini avait fait en France un séjour dont il n'est pas facile de fixer la durée. On est sûr au moins qu'il se trouvait à Paris de 1260 à 1269 environ. On croit qu'il suivit les cours de l'Université, où deux professeurs, Italiens de naissance, enseignaient la dogmatique et la scolastique. Enfin l'auteur anonyme d'un commentaire inédit sur le Dante assure que Brunetto ouvrit dans cette ville une école de grammaire ou de philosophie. Quoi qu'il en soit, c'est chez nous qu'il composa la plupart de ses ouvrages (2),

(1) Son exil aurait eu une cause moins honorable, si l'on en croyait une note tirée d'un manuscrit du Dante et citée par M. P. Pâris, *Manuscrits français*, VII, 428.

(2) Il traduisit en italien plusieurs discours de Cicéron et le traité *de l'Orateur*. C'est dans ses commentaires sur le premier livre qu'il rappelle son séjour en France.

dont un, le *Trésor* (1) était écrit dans cette langue française qu'il proclamait « plus délitable et plus commune à toutes gens que les autres. » Ce qui est moins connu que ce passage, c'est la suppression qu'en fit le traducteur italien du *Trésor*, Buono Giamboni, dans le vain espoir d'anéantir un témoignage qui blessait sa vanité nationale; suppression d'autant plus ridicule que la supériorité du français sur les autres langues vulgaires à cette époque a été reconnue par une foule d'auteurs italiens : Sperone Speroni, Bembo, Salviati, etc. A la même époque que Brunetto Latini, et presque dans les mêmes termes (2), Martino da Canale, Rusticello de Pise, le dominicain florentin Guillaume, auteur d'un *Traité des vertus et des vices*, proclamaient la supériorité du français et s'en servaient de préférence à leur propre langue. Ceci doit s'entendre de la prose; car, pour la poésie, l'italien, plus harmonieux, plus poli, reprenait ses avantages. Chez nous alors la forme poétique était toujours au-dessous de la pensée, et l'instrument rebelle se refusait aux conceptions du poëte, comme nous le verrons en comparant *la Divine Comédie* au *Roman de la Rose*. Ainsi Brunetto s'excusait de n'avoir pas écrit son *Trésor* en vers, à l'exemple des autres ouvrages du même genre, en alléguant les obstacles que la rime apportait à la précision et à la clarté.

(1) Le troubadour Pierre de Corbiac avait déjà donné ce nom de *Trésor* à une pièce où il exposait l'ensemble des connaissances qui avaient fait l'objet de ses études. Suivant une note insérée dans les journaux de septembre 1852, le manuscrit original du *Trésor* de Brunetto Latini aurait été donné vers cette époque à la bibliothèque de la ville de Dunkerque par un particulier en la possession duquel il se trouvait.

(2) « Langue françoise cort parmi le monde, et est plus délitable à lire et à oir que nulle autre »

Du reste, pour justifier l'honneur fait à notre prose française du treizième siècle, et pour montrer ce dont elle était capable dès lors entre les mains d'un homme de talent, même étranger, il nous suffira de transcrire le beau passage où l'auteur italien décrit comment doit se conduire le seigneur qui, obligé de faire la guerre, veut y disposer les hommes de sa seigneurie. Ils sont là tous, rassemblés sur la grande place de la ville. Le podestat paraît et prend la parole : « Là, poursuit Brunetto, doit-il dire devant aus paroles de guerre et ramentevoir les tors des ennemis et les drois des citains, nomer la proece et les valeurs de lor ancestres et les lor vertueuses batailles, semonner les gens à la guerre et cohorter les à bataille, et comander que chascuns face grant apareil d'armes et de chevaus et de tentes et de pavillons et de toutes choses ki besoignent en guerre. Teux et autres paroles doit li sires dire por aguser les corages des gens, au plus k'il onques puet. Mais bien garde k'il ne die nul foible mot, ains soit sa chière de courous et d'ire, le semblant terrible, la vois menachable, et son cheval hennisse et fiere les pieds à la tierre, et face tant que maintes fois, ançois qu'il fine son dit, la noise liève et li cris entre les citains, autresi come s'ils fussent à la mellée. »

Brunetto rentra-t-il dans sa patrie? Mourut-il en France, comme le prétend Boccace; et Dante exilé à son tour l'y retrouva-t-il dans les dernières années du treizième siècle? Ce qu'il y a de certain, c'est que le grand poëte florentin vint étudier à Paris vers cette époque.

DANTE.

Sans doute il ne resta étranger ni à notre langue, qu'il parlait, qu'il écrivait (1), et dont il a su dès lors démêler avec justesse les qualités les plus saillantes (2); ni à notre littérature légère ou chevaleresque, qu'il rappelle en plusieurs endroits de ses ouvrages, et dont le souvenir revit dans un des plus touchants épisodes de son poëme (3); ni enfin à notre histoire, à laquelle il fait plus d'une allusion (4); mais ce qui l'attira surtout à Paris, ce qui l'occupa durant son séjour, ce qui a laissé dans ses vers des traces immortelles, c'est l'enseignement philosophique de notre université.

Les grandes écoles d'Italie furent célèbres pour l'étude du droit, depuis Irnerius qui en avait ressuscité l'étude, jusqu'au seizième siècle, où nous les verrons encore fréquentées par nos juriconsultes; mais Paris était regardé comme la ville souveraine des sept arts, ou des études

(1) « Dantes loquebatur idiomate gallico non insipide, ferturque ea lingua scripsisse nonnihil. » Ancien biographe de Philelphe cité, *Opere di Dante,* IV, part. 2, p. 67; Venezia, 1758, 4°.

(2) « Allegat pro se lingua oil, quod propter seu faciliorem ac delectabiliorem vulgaritatem quidquid redactum sive intentum est ad vulgare prosaicum, suum est. » *De vulg. Eloquio*, lib. I, c. 9. Benvenuto d'Imola, commentateur du Dante au quatorzième siècle, disait à ce propos : « Unde miror et indignor quando video Italicos et præcipue nobiles, qui conantur imitari vestigia Gallorum et discunt linguam gallicam, asserentes quod nulla est pulchrior. »

(3) « Noi leggevamo di Lancilotto, etc. » Inferno, c. v. On voit, *ibid.*, c. 31 et 32, et *Parad.*, c. 16 et 18, que les histoires fabuleuses d'Arthur et de Charlemagne lui étaient familières. Enfin, dans le traité cité plus haut, *de Vulg. Eloquio,* il proclame Thibault, comte de Champagne, « un excellent maître en poésie. »

(4) Voy. le passage sur Hugues Capet. « Figlio fui d'un beccaio di Parigi. etc. »

littéraires et philosophiques. Dès le siècle précédent, des Italiens venaient demander à sa célèbre université une instruction qu'ils ne trouvaient pas encore dans leur patrie déchirée par la guerre (1). Dante arrivait dans cette ville, l'imagination pleine de l'éclat que venait de répandre sur les chaires parisiennes un enfant de l'Italie, saint Thomas d'Aquin, et que continuait un de ses plus fameux disciples, Sigier de Brabant, physionomie originale retrouvée par l'érudition moderne (2), et qui exerça une attraction singulière sur le génie hardi du Dante. Aussi fait-il dire dans son *Paradis*, à ce Thomas que, le premier, il entoura d'une auréole de sainteté :

« C'est l'astre immortel de Sigier, qui, professant dans la rue du Fouarre, démontra par le raisonnement d'importunes vérités (3). »

Voyez-vous, dans ce sombre Paris du quatorzième siècle, errer, les bras entrelacés, le long de ces rues tortueuses, parmi ces constructions gothiques du quartier des écoles, deux étrangers, jeunes encore, au regard curieux, au front intelligent ? L'un s'arrête avec prédilection devant ces œuvres naïves de l'art chrétien, ces vierges, ces saints sculptés au portail des églises; l'autre

(1) « Perierant ea tempestate, et assiduis bellorum tumultibus, et ira Dei bonæ litteræ, nullaque gymnasia omnem per Italiam habebantur. Quapropter in Galliam ad Parisiorum academiam se contulit. » Andr. Alciat, *Vita S. Arialdi*, cap. 12, n. 12.

(2) Art. de M. Victor Leclerc dans l'*Histoire littéraire de la France*, XXI, 105 et suiv.

(3) « Essa è la luce eterna di Sigieri,
Che leggendo nel vico *degli strami*,
Sillogizzò invidiosi veri. »

Paradiso, c. x, v. 136.

semble trouver un plaisir étrange à contempler ces figures grimaçantes de l'ennemi du genre humain, ou des damnés qui se tordent au milieu des tourments de l'enfer. S'ils entrent dans la librairie de quelque couvent, celui-ci demandera aux poudreux manuscrits quelque texte de scolastique, quelque inspiration poétique de nos trouvères, peut-être la *Voie du Paradis,* de Rutebeuf; *la Voie ou le Songe d'Enfer,* par Raoul de Houdan, où le poëte fait figurer parmi les damnés ses contemporains et ses rivaux (1), tandis que l'autre cherchera dans les enluminures (2) des missels la peinture mystique et chrétienne, dont il reproduira plus tard les incorrections naïves, la finesse et l'expression. Peut-être est-il permis de leur adjoindre un jeune écolier qui, bien que boiteux, se piquait de raffiner en la science amoureuse, et devait transporter dans la poésie érotique et descriptive les subtilités de la scolastique, qu'il étudiait avec eux. Les deux étrangers se nommaient DANTE et GIOTTO (3); le troisième, enfant des bords de la Loire,

(1) Entre autres le Bossu d'Arras, qui est placé dans la demeure de filouterie. *Voy.* Fauchet, *des Anciens Poëtes françois,* p. 557. Le titre exact du poëme de Raoul de Houdan est : *la Voie ou le Songe d'Enfer, qui est en somme le chemin que tiennent ceux qui cherchent la cour du Seigneur d'Enfer.*

(2) « Quell' arte
Che *alluminare* è chiamata a Parigi. »
Purgat., c. XI.

Il existe à la bibliothèque du Vatican un manuscrit sur vélin de *la Divine Comédie* dont plusieurs pages sont ornées par la main de Giotto.

(3) C'est Benvenuto Cellini qui, dans sa *Vie,* a conservé la tradition du voyage de Dante en France avec Giotto. Voy. ce curieux passage : *Opere,* Milano, 1811, II, 106, Baldinucci dit aussi que Giotto travailla dans plusieurs villes de France, et notamment à Avignon.

avait reçu de ses condisciples le sobriquet de Clopinel (1).

Quoi qu'il en soit, il est certain que Dante fut reçu bachelier en théologie dans l'université de Paris, qu'il lut les sentences pour le grade de maître, et qu'il allait obtenir le doctorat, lorsque, l'argent lui ayant manqué, il revint en chercher à Florence, déjà regardé comme un excellent disciple de la faculté des arts, et comme un parfait théologien (2). Or on sait que, dans les idées du temps, « la poésie était théologie, la théologie était poésie, » ainsi que le dit Boccace en un passage remarquable de sa *Vie du Dante* (3), où il essaye d'établir l'alliance intime qui existe, suivant lui, entre ces deux sciences.

Ainsi, à l'exemple de tant d'autres personnages célèbres de ce siècle, comme l'Allemand Albert le Grand, comme les Anglais Roger Bàcon et Chaucer, Dante prit place sur la paille qui jonchait la rue où les diverses écoles de philosophie étaient concentrées, et d'où lui vint le nom qu'elle porte encore aujourd'hui. Plus tard, lorsqu'en Italie, il rencontra quelques-uns de ses anciens condisciples, il put leur dire, dans le langage du temps : *Fuimus simul in Garlandia* (4)! Paroles sacramentelles, espèce de formule franc-maçonnique, qui rappelaient aux écoliers de l'université de Paris, dans

(1) Voyez plus loin le passage de Jehan Lemaire, d'où il semble résulter que Jehan de Meung fut ami et compagnon d'études du Dante.

(2) Commentaire inédit sur Dante par Jean de Serravalle, cité dans l'*Histoire littér.*, XXI, 110.

(3) *Vita di Dante, compilata da G. Boccaccio da Certaldo.* Firenze, Sermartelli, 1576, p. 48.

(4) La rue du Fouarre (*feurre*, paille, jonchée) dépendait du fief de Garlande.

quelque lieu que le hasard les rassemblât, la vieille cité, jadis témoin des travaux et des plaisirs de leur jeunesse. Ainsi, cette dialectique vigoureuse, cette théologie subtile qui remplissent tant de pages de son poëme; ces idées ardues et obscures, que son talent savait rendre et mettre en relief; cette exposition abstraite des facultés de l'esprit et des mystères de la raison, qu'il savait revêtir de couleurs si éclatantes et d'images si pittoresques; cette variété de connaissances qui fait de sa *Divine Comédie* la véritable encyclopédie de l'époque, on peut croire que Dante en avait puisé le germe dans nos écoles, et maint passage vient à l'appui d'une supposition si honorable pour notre enseignement national.

La tua etica, la tua scienza, c'est toujours ainsi que Virgile parle au Dante de la philosophie. Lorsqu'il proclame Aristote « *il maestro di color che sanno,* » on reconnaît l'influence de cette doctrine qui régnait alors sans partage dans l'université de Paris; et lorsque Satan adresse, en ricanant, cette apostrophe singulière à l'une de ses victimes :

Tu non pensavi que loïco fossi,

il est difficile de ne pas voir là un souvenir de ces jeux des écoles, de ces *thèses impossibles* où *l'avocat du diable* se faisait fort de prouver la non existence de Dieu. Enfin, ces réminiscences de l'école suivent le poëte jusque dans le Paradis. Avant d'être admis dans la sphère des bienheureux, il est *examiné* par saint Pierre sur la foi, par saint Jacques sur l'espérance, et par saint Jean sur la charité. Dans cette position, il se compare au bachelier qui se recueille en silence avant

d'être interrogé par le maître, et s'arme d'arguments pour être prêt à répondre (1).

LA DIVINE COMÉDIE ET LE ROMAN DE LA ROSE.

Il y aurait lieu à un curieux rapprochement entre *la Divine Comédie* et *le Roman de la Rose*. Subtilité scolastique, usage et abus de l'allégorie, personnification d'idées abstraites, mysticisme amoureux, satire personnelle, digressions scientifiques, voilà ce que l'on trouve également dans ces deux poëmes, qui, composés presqu'en même temps, présentent parfois des traces du même goût, et comme un reflet des mêmes impressions. Dans l'un comme dans l'autre, la poésie a pris une robe de docteur; elle connaît le *trivium* et le *quadrivium;* elle a lu Aristote et saint Thomas. Du reste tous deux imités, commentés, attaqués ou défendus avec passion, furent entourés au moyen âge d'une célébrité presque égale, et l'ouvrage de Jean de Meung fut longtemps pour notre littérature ce que celui de Dante est resté pour la littérature italienne, le livre par excellence.

L'ENFER DU DANTE ET LE TESTAMENT DE JEAN DE MEUNG.

Sans doute la plupart de ces analogies tiennent à un milieu d'idées commun, plutôt qu'à des communications directes entre les deux poëtes contemporains, et proba-

(1) « Sì come il baccellier s' arma, e non parla,
Fin che 'l maestro la quistion propone,
Per approvarla, non per terminarla :

« Così m' armava io d' ogni ragione,
Mentre ch' ella dicea, per esser presto
A tal querente e a tal professione. »

Paradiso, c. XXIV.

blement condisciples. Néanmoins il est difficile de n'être pas frappé de l'inspiration toute dantesque qui règne dans les passages suivants du *Testament* de Jean de Meung. Peut-être, après les avoir lus, sans méconnaître l'immense supériorité de l'auteur italien, pensera-t-on qu'au Français l'instrument a manqué plutôt encore que le génie.

Des tormens d'enfer que cilz aront qui seront dampnez.

Chaut et froid sans mesure, puors intolerables
Boteriaus et coluevres, visions de déables,
Li vers de conscience qui par est trop grevables,
Deffaulte de tous biens, toutes choses nuisables.

Que feront cil riche homme, cil grans délicieus,
Cil aisiez de ces monde, cil grans luxurieux,
Qui de leurs vils charoignes sont ci très-curieus,
Quand toutes ces angoisses corront là parmi euls?

Comment porra gésir ou feu qui ard et fume,
Qui ne puet ci dormir fors que sus lit de plume?
Comment porra soffrir mil maus a ung volume,
Qui ne puet ci durer por ung petit de rhume?

Comment porra soffrir sur son ventre une mole
Qui ne puet ci soffrir une dure parole?
Car tuit li vent d'enfer li corront par la gole,
Et ne puet ci soffrir ung pou de vent qui vole.

Vent et fouldre et tounoirre qui tout perce et enteste,
Feu et gresle, et orage, noif et glace, et tempeste
Les tormentent adés des piés jusqu'à la teste (1);
Car enfer est tout comble de tormens jusqu'au feste.

Des tormens d'enfer pour papes, pour roys, pour ducs, chevaliers, clers, lays, pour faulx religieux, usuriers et communs.

Tormens y a por papes, por roys, por chevaliers,
Por faus lays, por faus clers, et por faus réguliers,

(1) « La bufera infernal, che mai non resta,

Por faus religieux et por faus seculiers;
Tormens y a communs, propres et singuliers.

Plus y a de tormens que de fuilles en tremble (1);
Car li dampnez y sunt tormentez, ce me semble:
Autrement cil qui tue, autrement cil qui emble:
Las! quand il m'en sovient, trestout li cors me tremble (2).

S'aucuns por fol amour se sont entredampné,
Là seront mis ensemble, joins et enchaisné,
Batu et desrompu, froissié et abané (3)
Et maudiront le jour qu'ils furent d'Adam né.

. . . .

Et se li amoreus ont espoir paine mendre (4),
Non porquant dampnez sunt, nuls nes en puet deffendre,
Ne nulz qui soit en vie ne soufferroit la cendre
Du feu qui sans estaindre leur ardra la char tendre.

. . . .

Autressi com li corps est enclins à ordure
Doit estre l'âme encline à sa noble nature;
C'est à Dieu qui la fist à sa noble figure
Qui est necte, sens tache, clere, polie et pure.

Corps par tous ses contraires ne puet tant me serrer
Que l'âme par ses ailes ne l'puist plus relever.....

. . . .

Le pechié qui de Dieu me depart et dessemble,

Mena gli spirti con la sua rapina;
Voltando e percotendo gli molesta. »

Inferno, c. v.

(1) « Come d' autunno si levan le foglie. » etc.

Ibid. c. III.

(2) « Tremò sì forte, che del pavento
La mente di sudore ancor mi bagna. » *Ibid.*

(3) On reconnaît le supplice de Francesca et de son amant:
« ..... Que' duo, che 'nsieme vanno.....
Mi prese del costui piacer sì forte,
Che, come vedi, ancor non m' abbandona. »
« .... Quelle
Genti, che l'aer nero sì gastiga...
Di qua, di là, di giù, di sù gli mena. » *Ibid.* c. v.

(4) « Nulla speranza gli conforta mai;
Non che di posa, ma di minor pena. » *Ibid.*

Me toult autant tout seul com tuit li autre ensemble.
Qui pert Dieu, il pert tout; qui le me toult, tout m'emble.
. . . .
Une plaie mortel tue aussi bien com dix :
... Se luxure est maindre, si dampne elle tout diz (1).

Mais il y a plus encore; et voici une preuve matérielle qui établit jusqu'à l'évidence que Dante a connu le poëme de Jean de Meung, et même qu'il n'a pas dédaigné d'en traduire quelques passages. C'est un quatrain qui se trouve à la fin d'un manuscrit des *Rime* du poëte italien, conservé dans la bibliothèque Riccardi, à Florence :

Chi nella pelle d'un mouton faciasse
Un lupo, e fra le pecore mettesse,
Dimmi, cre' tu perchè mouton paresse,
Ch' egli però le pecore salvasse?

Ces vers sont la traduction textuelle de ceux-ci, que l'auteur du *Roman de la Rose* met dans la bouche de *Faux-Semblant* :

Qui de la toison Dan Belin
En leu de mantel sebelin
Sire Ysangrin afubleroit,
Li leu qui mouton sembleroit,
Sil o les brebis demorast,
Pensez qu'il ne les dévorast? (2)

(1) Ces vers peuvent passer pour une assez belle paraphrase de ceux-ci du Dante :

« Sono dannati i peccator carnali,
Che la ragion sommettono al talento. » *Inferno*, c. v.

(2) *Le Roman de la Rose*, v. 11,161. Nous empruntons cette indication curieuse, ainsi que quelques-uns des aperçus qui précèdent, à l'ouvrage de M. Th. de Puymaigre, *Poëtes et Romanciers de la Lorraine*, p. 10.

BOCCACE.

Quelques années après avoir reçu la visite du premier poëte de l'Italie, Paris voyait naître son premier prosateur, Jean Boccace, d'une liaison d'amour entre un Florentin appelé en France par les affaires de son commerce, et une femme probablement française. Dix ans s'étaient à peine écoulés, lorsque l'enfant, qui avait suivi son père à Florence, était arraché brusquement aux leçons du célèbre grammairien Giovanni de Strada, et ramené par un autre marchand du même pays dans la ville où le hasard l'avait fait naître, pour y étudier dans un comptoir l'arithmétique et la tenue des livres.

On peut donc se figurer le jeune homme, dans le quartier de la Juiverie, du Pont-au-Change ou des Lombards (car le commerce italien avait donné ce nom à une industrie et à une rue de Paris), en pleine veine gauloise, sur le terroir natal des fabliaux, où florissaient Rutebeuf, Jean de Boves et Gaurin, s'enquérant plus de contes joyeux que d'affaires; car, au bout de six ans, son patron, n'en pouvant rien tirer, le renvoya en Italie. Plus tard, lorsqu'à la cour du roi Robert ou de Jeanne de Naples, il composait son *Décaméron*, maint récit ingénieux de nos trouvères s'encadrait dans un plan assez semblable à celui de notre roman de *Dolopathos* (1); et plus d'une réminiscence du vieux

(1) D'origine indienne, mais récemment mis en latin par un moine de l'abbaye de Haute-Combe, et en français par le trouvère Herbers. Il n'en parut de version italienne qu'en 1542. Boccace lui a de plus emprunté plusieurs récits : *nov.* 11, *giorn.* IX ; *nov.* 1, *giorn.* VII ; *nov.* 8, *giorn.* VIII. C'est de là que vient la jolie nouvelle que la Fontaine a aussi traitée et embellie : *les Oies du frère Philippe.*

Paris, de ses trafiquants juifs, lombards ou français, tel que François le Changeur, Jeannot le Mercier, etc., était mêlée aux récits de la vie italienne. Le tout se termine le plus souvent par une moralité, à la manière du *Gesta Romanorum*.

Du reste, nous avons vu que le genre de la nouvelle n'était pas inconnu aux troubadours; et les *novellieri*, de leur côté, ne négligèrent pas l'étude de la poésie provençale et du roman chevaleresque. Dans les *Novelle antiche*, on voit figurer des cavaliers de Provence; on y loue un certain Messer Migliore « *che ben seppe cantare, e seppe il provenzale oltro misura ben proferire;* » on y trouve même des passages écrits dans cette langue. Le roi Méliadus et le chevalier Sans-Peur, la dame de Scalot, qui mourut d'amour pour Lancelot du Lac, la folie de Tristan et la passion de sa maîtresse s'y trouvent rappelés. Enfin Boccace parle d'un gentilhomme florentin dont les deux filles se nommaient la belle Genièvre et la blonde Iseult. Mais nos conteurs de la langue d'oil étaient naturellement exploités de préférence par l'auteur du *Décaméron*. On y compte plus de dix nouvelles empruntées à cette source; et, si l'on peut dire qu'en général il ajoute peu à l'intérêt et au piquant de leurs récits, il faut avouer qu'il les laisse bien loin derrière lui pour la pureté du goût et l'élégance du style. Un critique italien a relevé dans l'ouvrage de Boccace un certain nombre de gallicismes, mais en louant l'auteur de l'emploi judicieux qu'il en avait fait (1).

Ainsi les trouvères étaient pour Boccace ce que les troubadours avaient été pour Dante, un modèle infini-

(1) Manni, *Istoria del Decamerone*, p. 49.

ment surpassé, et nous le retrouverons vis-à-vis de nos écrivains devenu modèle à son tour.

PÉTRARQUE.

Pétrarque suivit de près Boccace sur cette terre de France, que les trois grands génies de l'Italie devaient visiter tour à tour. Enfant, il vint avec sa famille s'établir dans le Comtat-Venaissin, où un pape gascon, profitant de la concession que les comtes de Toulouse en avaient faite au saint-siége, venait de fixer la résidence de la cour romaine; riant climat, pays d'intrigues et de plaisir, au sein duquel les cardinaux, séduits, dit-on, par les bons vins de France (1), oubliaient la ville éternelle, entre l'Italie qui les rappelait en vain de cette captivité de Babylone, et la France qui les accusait d'avoir introduit dans ce royaume le luxe, la dissolution, l'empoisonnement, le mensonge et la simonie (2). C'est sur cette terre, que la politique avait faite italienne, et la nature française, que Pétrarque aima, qu'il chanta ses amours, et que, dans des vers immortels, marqués à la fois de l'empreinte du génie provençal et du sceau de son propre génie, il attacha pour jamais le souvenir de son nom aux lieux témoins de sa tendresse et de sa douleur.

Son père l'avait envoyé à l'université de Montpellier pour étudier le droit. Niceron veut qu'il y ait eu pour professeur son compatriote Cino da Pistoia, poëte et jurisconsulte, à l'exemple duquel il préféra bientôt les

(1) « Audio enim, quo nil possem tristius nihilque indignantius audire, quosdam (cardinales) ibi esse, qui murmurent se Benuense vinum in Italia non habere. » Pétrarque, *Opera*, ed. de Bâle, p. 845.

(2) Nic. de Clemengis, *de Corrupto ecclesiæ Statu*.

neuf Muses aux Douze Tables. Comme si l'air du pays portait avec lui la contagion poétique, il lui arriva ce qui était advenu, près de deux siècles auparavant, à l'un des troubadours dont tout en ces lieux lui rappelait les exemples (1). Dévorant Horace et Virgile, sans oublier Tristan et Lancelot, il s'amusa même, si l'on en croit un chroniqueur du pays, à retoucher le vieux roman, encore aujourd'hui populaire, de *Pierre de Provence et la belle Maguelonne*. Surtout il étudiait avec une prédilection marquée les ouvrages des poëtes provençaux tels qu'Arnaud Daniel, Richard de Barbezieux, Anselm Faydit, dont mainte image, mainte expression, mainte pensée, devaient trouver place dans ses poésies amoureuses et descriptives. Plus tard il suivit à Lombez l'évêque Jacques Colonne, et put voir, en passant à Toulouse, le dernier reflet de la poésie provençale dans le collége des Sept-Troubadours, qui venait de s'y établir depuis quelques années. Enfin, Avignon même, au dire de quelques auteurs, lui aurait offert un reste des cours d'amour, où siégeaient ces douze nobles dames, qu'il représente, dans un de ses sonnets, naviguant avec Laure sur le Rhône, et brillant « comme douze étoiles à l'entour du soleil. » Ainsi tout, sous ce beau ciel de la Provence, parlait à Pétrarque d'amour et de poésie.

Mais le Midi et la France n'ont pas seuls conservé des traces de son passage. Poursuivi par le souvenir de Laure, il parcourut la Flandre, les Pays-Bas, la Bour-

(1) Biographie de Hugues de Saint-Cyr, citée par Raynouard, *Choix de poésies*, II, 159 : « Manderon lo à Monpeslier, et quant il cuideron q'el apreses letras, et el aprés chansons et vers, et sirventes, et tensons, et abaquest saber el *s'enjoglariç*. »

gogne; et il est curieux de voir un de ses sonnets (1) daté, pour ainsi dire, de cette vaste et sombre forêt des Ardennes qui inspira plus tard à Shakspeare des peintures si pleines de mélancolique rêverie (2).

Une autre passion accompagnait Pétrarque dans ces courses vagabondes : pèlerin de la science, il demandait à tous les dépôts qui s'offraient à lui sur la route ces écrits de l'antiquité dont il était aussi amoureux. Point d'archives poudreuses, point de *librairie* ignorée qui échappassent à l'infatigable explorateur. L'enthousiasme qui le guidait à travers ces recherches aventureuses revit encore dans les pages de sa vieillesse, où il en a retracé le souvenir. « Que de fois, dans les pérégrinations lointaines où m'entraînait une insatiable curiosité, voyant se dessiner à l'horizon les flèches gothiques d'un monastère, allons, me disais-je, poussons une reconnaissance de ce côté. Qui sait si là bas ne se trouvent point quelques-uns des trésors que je convoite (3)? »

Paris reçut deux fois Pétrarque dans ses murs : d'abord en 1336, alors que, pressé, comme il le dit lui-même, par l'aiguillon de la jeunesse, et préoccupé d'une image chérie, il voyait tout avec précipitation et d'un œil distrait; puis en 1360, à cinquante-huit ans, avec un caractère officiel, et chargé par la cour de Milan de faire

(1) Sonnet CXLII.

Per mezz' i boschi inospiti e selvaggi.

« Arduennam sylvam, visu atram atque horrificam, transivi solus, et, quod magis admireris, belli tempore; sed incautos, ut aiunt, Deus adjuvat. » *Epistolæ*, Lyon et Genève, 1601, p. 9.

(2) *As you like it*, act. II. « The melancholy Jaques, etc. »

(3) « Si quando visendi desiderio in longinqua proficiscerer, visis forte eminus monasteriis veteribus, divertebam illico, et : Quid scimus, inquam, an hic aliquid eorum sit quæ cupio? » *Rerum senilium*, XI, 2.

compliment au roi Jean sur sa délivrance. Pétrarque, il faut le dire, aimait peu la France. Pour lui, comme pour la plupart de ses compatriotes, nous étions des barbares qu'on ne visitait que par curiosité, et ses lettres renferment à cet égard des témoignages peu flatteurs pour notre amour-propre national. « Paris est la ville la plus mal odorante qu'il connaisse, à l'exception toutefois d'Avignon... Elle est inférieure à sa réputation, et doit beaucoup aux mensonges de ses habitants (1). Dans une lettre à Philippe de Vitry, évêque de Meaux, auteur d'une traduction en vers inédite des *Métamorphoses d'Ovide*, il le raille sur sa badauderie parisienne. « L'aspect du Petit-Pont, avec son arche en dos de tortue, exerce sur toi une fascination par trop grande, et le murmure de la Seine qui coule au-dessous a pour tes oreilles un charme exagéré (2). » Dans ce lieu qu'ont immortalisé les leçons de Sigier et les souvenirs du Dante, il ne voit qu'une ruelle bruyante (*vicus fragosus*); et il compare notre célèbre université à une corbeille rustique dont les fruits venus de l'étranger font le plus bel ornement (3).

Indépendamment de ces boutades, on trouve dans les œuvres de Pétrarque deux plaidoyers en règle contre la France, et ayant pour objet de démontrer la supériorité de l'Italie. Le premier est une lettre écrite au Pape Urbain V pour le déterminer à reprendre possession du siége de

(1) « Olentiorem nullam vidi; una excipitur Avenio... famæ inferior... Multa suorum mendaciis debens. » *Opera*, p. 870.

(2) « Nimis tibi parvus Pons Parisiensis impressit testudinei sui arcus effigiem; nimis aures tuas subterlabentis Sequanæ murmur oblectat. » *Epistolæ*, p. 580, 870.

(3) « Ruralis est calathus, quo poma undique nobilia et peregrina deferantur. » *Opera*, p. 1080.

Rome, malgré les instances du roi de France, qui voulait le retenir à Avignon (1); le second, une réplique à la réfutation qu'en avait faite un Français anonyme (2). Dans ces diatribes d'une latinité assez élégante, mais qui n'est pas exempte de recherche et de déclamation, l'histoire ancienne et moderne, sacrée et profane, est mise à contribution pour diffamer notre pauvre France. Un des arguments favoris dont l'auteur se sert contre nous, c'est que Ponce-Pilate était Gaulois. Du reste, il nous refuse le sens moral, nous chicane l'esprit et le courage, et, dans sa fureur de dénigrement, il va jusqu'à médire de nos vins, mieux appréciés cependant par ses amis les cardinaux de la cour d'Avignon.

« Pour oser, dit-il, comparer la France et l'Italie, il faut n'avoir aucune notion de l'histoire. Discuter sur les qualités intellectuelles des deux pays serait ridicule, quand les livres sont là pour porter témoignage. Qu'a produit la langue latine sur les arts libéraux, sur l'histoire naturelle ou politique, sur l'éloquence, la morale, la philosophie en général, qui ne soit presqu'en totalité de l'invention des Italiens? Car, si des étrangers se sont essayés avec succès sur quelques-unes de ces matières, ils ont écrit ou étudié en Italie. L'un et l'autre droit dont nous usons a été établi et expliqué par des Italiens. Qu'on ne cherche pas hors de cette contrée des orateurs et des poëtes. C'est là qu'ils sont nés ou qu'ils se sont formés tous. En un mot, littérature, politique, tout est sorti de là ou s'y est perfectionné. Et, je vous prie, à cet ensemble de travaux, à ces études sérieuses et variées,

(1) *Opera*, p. 844.
(2) *Ibid.*, p. 1068.

que peuvent opposer les Français? Les écoles de la rue du Fouarre (1). Car ce sont gens facétieux et toujours contents d'eux-mêmes; beaux joueurs, je l'accorde, chanteurs joyeux, intrépides buveurs et bons convives. Heureuse nation, pensant toujours mal des autres et bien d'elle-même! Qui ne lui envierait ses illusions? » Puis, pour mieux prouver, sans doute, combien il est à l'abri de cette infatuation patriotique, Pétrarque ajoute que la gravité, la moralité, furent toujours le partage des Italiens, et que la vertu, fût-elle bannie du reste de la terre, se retrouverait en Italie (2). « Voilà, dit-il, une argumentation à laquelle on ne répondra jamais avec succès, si ce n'est sur l'arche du Petit-Pont ou dans la rue du Fouarre (décidément Pétrarque avait gardé rancune à ces deux localités), où tout ce qui se débite contre l'Italie est sûr d'obtenir les applaudissements des étudiants et des grisettes (3). »

Si nous voulions nous donner le plaisir facile d'opposer le poëte à lui-même, nous rapprocherions de ces passages celui où il se dépeint à son entrée dans Paris, comme Apulée à Hypate, la ville des enchantements, frappé d'admiration et de stupeur, passant à regarder autour de lui de longues journées, et y ajoutant les nuits, quand les jours ne suffisaient pas (4). Nous rappellerions le tableau pathétique qu'il trace, lors de son second voyage, des changements apportés par la guerre dans ce royaume de France autrefois si riche et si flo-

(1) « Nisi forte unus his omnibus staminum vicus objicitur. » *Opera*, p. 848.

(2) *Ibid.* p. 847.

(3) « Mulierculis puerisque plaudentibus. » *Ibid.*, p. 1080.

(4) *Epistolæ*, p. 10.

rissant (1), dans cette capitale, grande cité, à tout prendre, malgré les fables qu'on publiait d'elle (2).

« Où sont, s'écrie-t-il douloureusement, ces richesses qu'on y voyait étalées, cette joie publique, cette ardeur d'étude, cette foule d'écoliers qu'on entendait disputer dans les rues? Au bruit de leurs syllogismes a succédé celui des armes, des corps de garde et des machines de guerre. Au lieu de bibliothèques, on ne voit plus dans cette ville que des arsenaux; la tranquillité qui y régnait comme dans son temple en est bannie; les rues sont désertes; les chemins couverts d'herbes et de ronces : ce n'est plus qu'une vaste solitude. »

Nous pourrions ajouter qu'au sein de ce royaume, où, à l'en croire, personne ne parlait sa langue, où l'on ne comptait que des barbares (3), il avait trouvé des amis, non-seulement dans de savants Italiens qui n'avaient pas dédaigné d'y fixer leur séjour, Denis de Robertis, professeur de théologie à l'université de Paris, Robert de Bardi, chancelier et chanoine de Notre-Dame; mais encore dans plusieurs Français, Pierre Berceure, Nicolas Oresme, Philippe de Vitry, nos plus anciens traducteurs, qui avaient suivi de bien près l'Italie dans l'étude de l'antiquité, et dont le premier, si l'on en croit Warton (4), serait de plus auteur du livre des *Gesta*

(1) *Opera*, p. 870, et de Sade, *Mémoires sur la vie de Pétrarque*, t. III, p. 510.

(2) » Ubi est illa Pariseos, quæ... magna haud dubio res fuit? Ubi scholasticorum agmina? etc. » *Opera*, p. 870 et de Sade, III, 512.

(3) « Certe enim omnis Gallus est barbarus, sed non barbarus omnis est Gallus » *Opera*, p. 1080.

(4) Voy. Warton, *History of english poetry*, Dissert. III, on the *Gesta Romanorum*.

Romanorum, tant exploité par les conteurs du moyen âge. Lorsque, brûlant de lire Aristote dans sa propre langue, il ne trouvait en Italie que le savant Barlaam pour la lui enseigner, il aurait pu l'apprendre en France de ceux que nous venons de nommer et de plusieurs autres encore. Il nous serait encore facile de rappeler que le poëte hésita longtemps entre le laurier du Capitole et les palmes académiques que lui offrait l'université de Paris; qu'enfin, de son propre aveu, le roi Jean et le Dauphin, aux qualités desquels il se plaît à rendre justice (1), lui avaient fait l'accueil le plus libéral et le plus distingué dans une cour toute littéraire, à en juger par les détails curieux que donne l'abbé de Sade sur ce second séjour de Pétrarque à Paris, d'après une partie inédite de sa correspondance. On y voit, en effet, que le jeune prince, dont il vante l'urbanité et la maturité précoce, avait agréé l'hommage de son livre : *de Remediis utriusque fortunæ*, l'avait fait aussitôt traduire par son précepteur, et qu'il aimait à mettre le poëte aux prises avec les savants et les beaux esprits dont il s'entourait, circonstances qui supposent un degré de culture intellectuelle qu'on ne s'attendait pas à rencontrer dans la cour de France à cette époque (2).

C'est probablement à ce dernier séjour de Pétrarque en France qu'il faut rapporter une épître en vers latins à Guy de Gonzague, seigneur de Mantoue (3). Celui-ci

(1) « Rex invictissimus et mitissimus hominum.... Regis adolescentis canum et senilem animum, ac præcipuam quamdam urbanitatem linguæque modestiam magnis mihi in rebus expertam. »

(2) De Sade, III, 542 et suiv.

(3) *Opera,* III, 114. Nous traduisons de notre mieux le texte latin horriblement défiguré par les éditeurs allemands des œuvres complètes de Pétrarque.

lui ayant demandé quelques ouvrages français, Pétrarque lui envoie le *Roman de la Rose*, et donne en passant sur ce poëme son opinion, qu'on ne sera pas fâché de connaître après ce que nous en avons dit précédemment.

« La supériorité de la littérature italienne sur toutes les autres est bien prouvée par ce livre, que la France, si célèbre par l'art de bien dire, élève jusqu'au ciel, et qu'elle prétend, dans son enthousiasme, égaler aux chefs-d'œuvre des maîtres. L'auteur français y raconte ses rêves, ce que peut l'amour, ce que le cœur de la jeunesse renferme de flamme, les stratagèmes d'une vieille, les ruses que lui oppose le fol amant de Vénus, les peines qui l'attendent à l'entrée de la carrière, et son rude labeur, et ses courts instants de relâche, et les larmes fréquentes qu'il verse sur des joies passagères. Quel champ plus vaste et plus fécond pouvait s'offrir au talent du poëte? Et pourtant, en racontant ses rêves, il sommeille, et sa muse paraît endormie, tout éveillée qu'elle est. Combien ils ont mieux exprimé la passion, ces chantres divins de l'amour, Virgile, Catulle, Properce, Ovide, et tant d'autres que l'antiquité ou les temps modernes ont fait naître sur nos rives italiennes! Cependant vous recevrez avec joie le livre que nous vous envoyons, et vous ne mépriserez pas notre présent; car, puisque vous désiriez un ouvrage étranger et en langue vulgaire, je ne pouvais, croyez-moi, vous offrir rien de mieux, à moins que toute la France et Paris en tête ne se trompent sur le mérite de celui-ci. »

En résumé, quand, mettant de côté les emprunts directs et positifs, on veut examiner les sources générales d'inspiration où avaient puisé les trois génies qui,

dans la littérature italienne antérieure au seizième siècle, représentent la haute spéculation, l'esprit et le sentiment, on arrive à reconnaître que « la France avait passé par là. » On peut dire de Dante, comme de Molière, que, par son génie, il appartient autant à l'Europe tout entière qu'au pays où le hasard plaça son berceau. C'est le poëte du moyen âge, mais c'est le poëte dialecticien, formé à l'école de la philosophie scolastique, dont l'université de Paris était la plus haute expression. La manière de Boccace, dans le *Décaméron*, si différente du style tendu et affecté qui règne dans la *Fiammetta* et le *Filocopo*, cette qualité pour laquelle la langue italienne n'a pas de mot, la naïveté, tout cela, à travers la forme élégante que l'auteur a puisée dans ses réminiscences classiques, rappelle l'inspiration des trouvères, et comme un parfum de l'esprit français. Enfin, les idées raffinées de Pétrarque sur l'amour sont évidemment empruntées aux rêveries des troubadours, relevées peut-être par le platonisme, et exagérées par la subtilité de l'imagination italienne.

COMMERCE ET NAVIGATION. — ÉCONOMIE POLITIQUE. — HISTOIRE.

Les libertés politiques, qui lui donnèrent l'essor au quatorzième siècle, communiquèrent aussi aux Italiens des idées positives moins conformes à leur nature. Le républicanisme marchand qui caractérise cette époque popularisa chez eux des notions d'économie politique inconnues au reste de l'Europe. Grâce à leurs progrès dans la géographie, la marine, le droit civil et commercial, ils devinrent les banquiers et les navigateurs de l'Europe.

Pendant la durée des guerres d'outre-mer, c'est à leurs comptoirs que tous, pèlerins et soldats, avaient demandé des moyens de transport ou des ressources pour le voyage. Les livres de compte des marchands de Messine, de Sienne, de Pise, de Gênes, à cette époque, remplacent les parchemins que le temps a détruits, pour nos vieilles familles qui prétendent à l'honneur de placer leurs écussons parmi ceux des croisades. Dès le treizième siècle, les recettes de plusieurs sénéchaussées, dans le midi de la France, étaient affermées à des compagnies de Lombards qui se chargeaient de ces entreprises financières (1). Au quinzième, des maisons florentines, lucquoises et génoises, établies à Lyon, y faisaient sur une grande échelle le commerce d'importation et d'exportation des tissus de soie et de laine (2).

En un mot, ce sont les Italiens qui ont donné au monde civilisé la boussole, la lettre de change, les monts-de-piété, les loteries, les gazettes, présents d'inégale valeur, et dont le premier, en généralisant la science de la navigation, leur en fit perdre le monopole. Les notions exactes que les ambassadeurs des républiques italiennes rapportaient des pays étrangers, et qu'ils devaient consigner par écrit, fondaient chez eux dès lors ces sciences, réputées toutes modernes, de la diplomatie, de la politique, de la statistique, que fécondait heureusement celle de la jurisprudence romaine, de tout temps cultivée en Italie. De ces éléments divers naquit une école demi-philosophique, demi-historique, qui produisit plus tard Machiavel, Genovesi,

(1) *Mémoires des antiquaires de France*, nouvelle série, XVIII, 167.
(2) Montfalcon, *Histoire de Lyon*, p. 735

Filangieri, Vico, Gioia, Romagnosi, etc. Dès cette époque, le spectacle des agitations d'un peuple libre donnait au chroniqueur Villani quelques-unes des qualités de l'historien. Ce n'était pas le récit naïf ou pittoresque de Joinville et de Froissart ; c'était la touche ferme, la science positive d'un homme qui avait manié les affaires publiques avant de les raconter.

ÉRUDITION.

Vers le milieu du quatorzième siècle, Florence, au dire de ce même Villani, sur une population qu'il évalue à quatre-vingt-dix mille âmes, ne comptait pas moins de huit à dix mille enfants qui recevaient une éducation libérale, et cela à une époque où, dans tout le reste de l'Europe, les hautes classes restaient souvent étrangères aux premiers éléments des sciences. Aussi, ce fut surtout par les travaux de philologie et d'érudition que l'Italie prit l'initiative sur l'Europe à partir de cette époque. Ce fut grâce à l'étude de l'antiquité, à cette puissance d'assimilation que produit à la longue un commerce intime avec elle, qu'on vit les trois grands génies sortis de cette contrée au moyen âge fonder une littérature nationale, et l'élever du premier coup bien au-dessus des objets d'imitation que les autres pays pouvaient lui fournir. Dante, en mettant son poëme sous la protection du nom magique de Virgile, crée en Italie ce vague sentiment d'admiration pour les grands noms de l'antiquité classique, qui devient chez ses successeurs une passion vive, ardente, opiniâtre, intelligente. Pétrarque et Boccace, créateurs après lui, l'un de la poésie, l'autre de la prose italienne, sont en même temps les restaurateurs du grec et du latin. Ces hommes en qui la pos-

térité admire l'amant inspiré de Laure ou l'ingénieux auteur du *Décaméron*, étaient avant tout, pour leurs contemporains, des déterreurs de manuscrits, des éditeurs, traducteurs ou imitateurs habiles de ces vieux écrivains qu'ils rendaient à la lumière, s'efforçant de reproduire, qui l'harmonie de Virgile, qui la période de Cicéron. Tels ils apparurent à leurs contemporains; tels ils furent à leurs propres yeux. Tous deux en effet comptaient bien plus, pour vivre dans la mémoire des hommes, sur les volumineux in-folio de leurs œuvres latines que sur ces sonnets amoureux et ces récits légers qu'ils avaient tracés en se jouant. Erreur excusable après tout, puisqu'ils durent la perfection, l'un de sa poésie, l'autre de sa prose, à cette antiquité qu'ils nous ont fait connaître et qui les a si heureusement inspirés.

A l'exemple de ces grands génies, presque tous les littérateurs italiens, du quatorzième au seizième siècle, se livrèrent à la recherche, à la publication des manuscrits. Pogge nous révélait tout un monde d'auteurs anciens; Sannazar glanait après lui dans le champ des exhumations littéraires. Ceux à qui une bonne fortune semblable n'était pas donnée ne dédaignaient pas de traduire ou de commenter les textes découverts par leurs devanciers plus heureux; tels furent Philelphe, Bessarion, Marsile Ficin. Quelques-uns, comme Vida, Fracastor, Bembo, Sadolet, se bornaient à l'imitation souvent servile, quelquefois heureuse, des écrivains de l'antiquité.

Les savants proprement dits ne restaient pas en arrière; la science elle-même devenait un apostolat; chacun choisissait parmi les anciens l'objet d'une adoration qui tournait au polythéisme; et l'on pourrait faire l'his-

toire des variations de cette petite église. Le platonisme, qui, grâce à de certaines affinités, s'était mêlé, dès les premiers siècles, aux idées chrétiennes, et plus tard aux inspirations poétiques de Dante et de Pétrarque, devint un culte chez Laurent de Médicis et Pic de la Mirandole. Georges de Trébisonde, Pomponat, Toméo, ne connaissaient d'autre Dieu qu'Aristote. Buonamico et Bembo professaient pour Cicéron une admiration exclusive, qui les conduisait au mauvais goût par l'abus d'un si judicieux modèle. C'est ainsi que le dernier, dans un bref adressé à François 1er au nom du saint-père, l'adjurait *par les dieux et les hommes* de prendre la défense du vrai Dieu. La foi perdait son nom divin pour s'appeler la *persuasion*, et *l'interdiction de l'eau et du feu* remplaçait l'excommunication. On vit même l'amour de la science devenir une véritable idolâtrie chez les Gémiste Pléthon, les Pomponius Lætus, et l'on assure qu'au concile de Florence quelques voix agitèrent tout bas la question de savoir si l'on ne ferait pas bien d'en revenir aux divinités de la Grèce.

L'érudition envahissait la politique aussi bien que la religion. Rienzi, comme on l'a fait remarquer, était un tribun antiquaire qui cherchait à parodier dans ses actes les formes de la république romaine, comme d'autres parodiaient le style des auteurs latins. Français du dix-neuvième siècle, ne rions pas trop de semblables écarts. N'est-ce pas à ce courant d'idées que remonte ce que l'on a nommé de nos jours le paganisme de l'éducation et le républicanisme de collége?

Quoi qu'il en soit, les papes et les gouvernements de l'Italie, sans s'effrayer alors des exagérations de certains esprits extrêmes, secondaient le mouvement gé-

néral qui entraînait vers la restauration des lettres et des arts les intelligences d'élite et les masses après elles. Martin et Nicolas V, par la protection illimitée qu'ils accordaient aux savants, se montraient les dignes précurseurs de Léon X; Sixte-Quint et ses successeurs les suivaient dans cette voie, quoiqu'avec plus de mesure. A Florence, Cosme et Laurent de Médicis fondaient, par la protection des lettres, la grandeur de cette maison, qui, sortie d'un comptoir de banquier, devait aboutir au trône de France. Les maisons d'Este, d'Urbin (1), de Gonzague, rivalisaient de magnificence et de libéralité envers les savants. Républiques, souverainetés légitimes ou usurpées, tous les pouvoirs, jusqu'aux conquérants barbares, s'inclinaient devant cette puissance nouvelle. Voyez à Florence Cosme de Médicis et Pallas Strozzi se disputant l'autorité et se supplantant tour à tour: au milieu des revirements politiques produits par leur rivalité, la science reste toujours hors de cause; entre les deux adversaires, pas de dissentiment sur ce point. Quel que soit celui qui triomphe, l'étude du grec n'en souffrira pas; seulement la faveur sera tantôt pour Chrysoloras et Argyropule, tantôt pour Chalcondyles et Lascaris. Mahomet lui-même, le farouche vainqueur de Constantinople, rend aux prières de Philelphe sa bellemère avec deux filles prisonnières et esclaves; il les lui renvoie sans rançon. Par quel moyen le savant helléniste a-t-il touché ce cœur si souvent insensible à la pitié? Il lui a adressé une ode et une épître grecques (2).

(1) Voyez les curieux *Mémoirs of the dukes of Urbino*, by James Dennistoun of Dennistoun; Londres, 1851, in 8°.

(2) Le texte grec de la lettre nous a été conservé par Rosmini, *Vita di Filelfo*, II. 305.

Après la prise de la ville, on y comptait encore plus de dix mille écoliers ; et les successeurs de Mahomet permirent à des savants italiens d'en rapporter des manuscrits précieux. Ainsi le mouvement de la renaissance, que l'on date ordinairement de la prise de Constantinople, l'avait de beaucoup précédée en Italie ; et, loin d'en être ralenti, il y trouva un nouveau moyen de diffusion et de propagande.

Du reste, le quinzième siècle fut plutôt une époque d'incubation que de production intellectuelle : riche en commentaires de toute espèce, il fut assez pauvre en œuvres créatrices. Il remplit, dans l'histoire des lettres et des arts, l'espace qui sépare les deux belles phases de la renaissance italienne, entre lesquelles il paraîtrait indigne de figurer, si l'on ne se rappelait qu'impuissant à continuer le siècle de Dante et de Giotto, il a préparé celui du Tasse et de Raphaël. En littérature proprement dite, l'Italie vivait sur les trois grands noms que le premier lui avait légués. On commentait leurs œuvres, on écrivait leur biographie ; mais peu de compositions originales signalent cette période qui s'étend depuis la mort de Boccace jusqu'aux guerres de Charles VIII en Italie (1375-1494), période où le latin des érudits avait presque absorbé la langue déjà fixée par des chefs-d'œuvre. Si l'on excepte les écrivains que nous avons déjà nommés et ceux que nous retrouverons au seizième siècle, en raison de la date de leur mort, ou des genres qu'ils ont traités, nous ne rencontrons guère que deux noms à citer : Savonarole, l'orateur politique et religieux, ennemi des lettres comme Luther, dont il fut un des précurseurs, et se rattachant néanmoins à leur histoire par la puissance de la parole ; et Politien,

l'ami, le panégyriste des Médicis, le représentant de l'urbanité florentine, le seul qui, dans cette alliance, alors si commune, de la littérature et de l'érudition, ait maintenu les droits trop sacrifiés de la langue vulgaire et de l'élégance du style.

IMPRIMERIE.

L'invention de l'imprimerie vint merveilleusement en aide au mouvement intellectuel dont l'Italie était le centre. Ce nouvel art y fut adopté avec enthousiasme, exercé avec amour, et bientôt associé à la dignité de la science, qui lui devait un essor tout nouveau, par les Aldes, par les Giunti, dont nous retrouverons les descendants en France au siècle suivant. Tandis qu'à Paris le nombre des livres imprimés, à l'ouverture du seizième siècle, n'est que de 751, il est de 4,987 en Italie; savoir : 2,835 à Venise, 925 à Rome, 629 à Milan, 300 à Florence, 298 à Bologne, sans parler de 50 autres villes qui possédèrent des presses vers la même époque (1). On vit même (curieux témoignage de la toute-puissance des lettres!) on vit le privilége de l'imprimerie protégé par les censures pontificales, la grâce invoquée pour l'heureux achèvement d'une édition, et l'éditeur placé sous la sauve-garde de la force publique (2).

(1) Hallam, *Literature of the middle ages,* I, 192.

(2) Voyez le privilége donné par Léon X à Béroalde pour l'impression des cinq premiers livres de Tacite. Charpentier, *Renaissance des lettres,* I, 351.

ÉTAT DE LA LITTÉRATURE FRANÇAISE AVANT LE SEIZIÈME SIÈCLE.

Au moment où l'Italie péchait par l'excès de la culture intellectuelle, la France en était toujours aux romans de chevalerie qu'elle traduisait en prose, et l'esprit narquois des fabliaux défrayait encore les autres œuvres d'imagination. Villon et l'auteur de l'*Avocat Pathelin* représentent cette veine toute gauloise qui, passant par Rabelais et par Regnier, se prolongera jusqu'à Molière. Mais le poëte des *Repues franches* est aussi loin de Politien en savoir et en élégance, que Paris l'était de Florence, et Louis XI de Laurent de Médicis. Christine de Pisan et Charles d'Orléans semblent refléter un rayon de la civilisation italienne, à laquelle ils se rattachent, l'une par son père, astrologue de Charles V; l'autre par sa mère Valentine de Milan.

L'essai de restauration classique auquel Pétrarque nous a fait assister vers la fin du règne du roi Jean, et qui se continua quelque temps sous celui de son fils, fut bientôt étouffé sous les guerres sans cesse renaissantes que la France eut à soutenir contre l'Angleterre. Ce fut un Italien, Grégoire de Tiferne, disciple de Manuel Chrysoloras, qui releva en 1458 les études anciennes au sein de l'université de Paris. Robert Gaguin son élève, et Fichet, docteur de Sorbonne, qui introduisit l'imprimerie en France, substituèrent un latin plus correct à celui de Clémengis et de Gerson. Quant au grec, la maxime : *Græcum est, non legitur,* malgré quelques exceptions, restait encore en vigueur. Cependant Hermonyme de Sparte, en 1476; sous Louis XI, Tranquillus Andronicus et Béroalde complètent l'enseignement des humanités. D'autres Italiens, Fausto Andrelini, Balbi,

Cornelio Vitelli, viennent professer dans l'université de Paris, où Pic de la Mirandole prend place comme auditeur, et contribuent à y propager l'étude des belles-lettres; mais la jalousie des logiciens ne leur permet d'enseigner qu'une heure le soir (1). Enfin nous y voyons paraître Jean Lascaris, qui, de la cour des Médicis, porte successivement à celles de Charles VIII, Louis XII et François I[er], ce flambeau du savoir (*vitaï lampada*) enlevé à la Grèce et transmis jusqu'à nous par l'Italie.

Ainsi, à prendre l'ensemble du développement intellectuel, et sans s'arrêter aux exceptions, que nous ferons valoir en temps et lieu, on peut dire que ce pays, depuis le treizième siècle, avait toujours été en avance sur nous. Son premier âge d'inspiration et de poésie date de l'époque où l'ignorance et la barbarie dominaient encore de ce côté des Alpes. Au temps où notre langue secoue péniblement ses langes, où notre instinct poétique s'éveille, l'Italie a son ère d'érudition. Elle *renaît* quand nous naissons à peine. Nous allons la voir, au seizième siècle, unir le goût et l'inspiration, tandis que le génie français tâtonne encore et cherche sa voie. Mais, heureusement pour notre amour-propre national, quand nous abandonnerons les deux littératures, au siècle suivant, leur position relative aura changé, et lorsque le déclin commencera pour l'une, l'autre, arrivée plus tard, touchera enfin à la perfection.

(1) Crevier, *Histoire de l'Université de Paris*, IV, 439.

CHAPITRE II.

GUERRES DES FRANÇAIS EN ITALIE.

Tels étaient les deux peuples que la guerre, la politique et la religion allaient mettre en contact au seizième siècle. Jusque-là, comme il arrrive entre voisins, ils ne se connaissaient guère que par leur mauvais côtés, et entretenaient l'un contre l'autre de vieux préjugés opiniâtres contre lesquels protestaient en vain, en deçà et au delà des Alpes, les esprits élevés et les intelligences d'élite. Aux yeux de l'Italien, le Français était toujours un homme du Nord, étranger aux arts de la civilisation, n'ayant d'autre génie que celui de la force. C'est ainsi que lui étaient apparus, au onzième siècle, Robert Guiscard et ses bandes de Normands; au treizième, Charles d'Anjou avec ses vengeances cruelles, son gouvernement avare et dur. En s'inspirant de la littérature provençale, il n'avait fait que reprendre son bien sur ce sol méridional qui était sien et que les hasards seuls de la guerre et de la suzeraineté féodale avaient rattaché à la langue d'oil. D'ailleurs, enfant ingrat, il reniait cette paternité littéraire depuis qu'il avait puisé dans l'étude de l'antiquité une nourriture plus solide.

Pour nous, l'Italie avait le double prestige de la suprématie religieuse et intellectuelle; mais nous avons toujours su trouver, dans les choses respectables, le côté qui prête à la critique. Ainsi les abus de la cour de Rome furent un texte sur lequel s'exercèrent au moyen âge, et les libertés gallicanes par la bouche de nos théologiens, et les libertés de l'esprit français par celle de

nos trouvères. De vieilles épigrammes se transmettaient d'âge en âge, qui semblaient rendre le génie italien solidaire des vices du clergé, et qui empruntaient pour les flétrir la langue du pays avec lequel on les identifiait. Rien ne ressemble plus aux dictons huguenots que Henri Estienne a recueillis avec tant de complaisance dans son *Apologie d'Hérodote*, que ces vers où Rutebeuf, au treizième siècle, raillait l'avarice romaine en jargon italien :

On sçait bien dire à Rome : Se vuoil impetrar, da,
E se non voilles dar, anda la voie, anda.

D'un autre côté, la France, ne pouvant méconnaître la supériorité de culture intellectuelle qui distinguait l'Italie, affectait de n'y voir qu'un abus des dons de l'esprit. Nos vieux romanciers avaient fait de Virgile un magicien. Plus tard, aux temps grossiers de Charles VI, quand Valentine de Milan avait apporté en France les magnificences de la cour de Galéas, son fastueux père, et fait régner dans son superbe hôtel de Bohême un avant-goût des raffinements de l'Italie, le vulgaire avait traité de magie ces arts d'une civilisation qu'il ignorait, et une accusation semblable sera répétée deux siècles après contre la maréchale d'Ancre. N'était-ce pas du même pays que venaient tous ces astrologues qui mettaient leur science damnable au service de nos rois et de nos seigneurs : Thomas Pisani, sous Charles V ; Angelo Cato, sous Louis XI, comme plus tard Ruggieri, sous Catherine de Médicis? ces marchands rusés qui faisaient à notre commerce une concurrence si redoutable? ces banquiers qui disputaient aux juifs le monopole de l'usure, et auxquels on donnait le nom générique de *Lombards*,

comme on les avait autrefois flétris de celui d'*Anglais?* ces financiers qui, sous prétexte de leurs connaissances supérieures en ces matières, venaient mettre la main dans nos deniers publics, ou vendaient à gros intérêts aux rois de France les moyens de conquérir leur propre pays (1)? Enfin, au gré du préjugé populaire, que nous verrons se perpétuer d'âge en âge, la civilisation de l'Italie n'était que de la corruption, son habileté politique et commerciale que de la duplicité. C'est ainsi qu'on rendait hommage à sa supériorité en la calomniant, qu'on lui enviait ses arts et sa littérature en méprisant ses mœurs et son caractère.

CHARLES VIII.

Nous voici arrivés au moment où nos rois franchirent les Alpes à la poursuite d'héritages douteux et de possessions chimériques. Ils trouvèrent en Italie ce qu'ils n'y cherchaient pas, l'exemple et le sentiment du beau, qui, fécondés par l'esprit français, devaient lui procurer des conquêtes plus réelles. Le jour où Charles VIII entrait à Florence (17 novembre 1494) à la tête de sa cavalerie, la lance en arrêt et en appareil de guerre, Pic de la Mirandole expirait entre les bras d'un Médicis. Les autres membres de cette famille s'exilaient de la ville avec leurs partisans, et nos hommes d'armes, bardés de fer et d'ignorance (2), s'ins-

(1) Gaillard, *Histoire de François Ier*, V. 159.

(2) « Quand notre Roy Charles VIII, quasi sans tirer l'épée du fourreau, se vit maistre du royaume de Naples et d'une bonne partie de la Toscane, les seigneurs de sa suite attribuèrent cette inespérée facilité de conqueste à ce que les princes et la noblesse d'Italie s'amusaient plus à se rendre ingénieux et sçavants que vigoureux et guerriers. » Montaigne, *Essais*, l. 1, c. 24.

tallaient dans ce magnifique palais dont les trésors, amassés par Cosme et Laurent, sculptures, tableaux, bibliothèques, vases précieux, médailles, étaient pillés ou vendus (1). Pendant ce temps, le fanatique Savonarole, poursuivant, sous la protection des Français, sa double réaction contre les Médicis et contre la science damnable du paganisme, faisait brûler sur la place publique les chefs-d'œuvre de l'antiquité, qu'il rendait responsables de la perversité du siècle, et dans lesquels il faisait à Dante, Pétrarque et Boccace l'honneur de les comprendre. La chute des Médicis entraînait celle de l'académie platonicienne, entretenue par eux, et même de l'école rivale fondée à Padoue par Pomponace, Nifo et Achillini, sur les principes d'Aristote et d'Averroès.

La guerre entraînait dans toute la Péninsule les mêmes résultats. Jules II, pour solder les frais de sa prise d'armes contre la France, confisquait les revenus du célèbre gymnase établi à grands frais par ses prédécesseurs sur le mont Quirinal. A Venise, Alde, le typographe érudit, par l'invention d'un format plus commode et par la création de sa néo-académie chargée de choisir les auteurs et de surveiller les impressions, venait à la fois d'élever son art à la hauteur d'une mission littéraire et d'en faire descendre les produits à la portée de tous, lorsqu'il fut forcé de quitter la ville où ses meubles avaient été mis au pillage et son académie dispersée pour ne plus se réunir. Une statistique

(1) « Hæc omnia, magno conquisita studio, summisque parta opibus, et ad multum ævi in deliciis habita, quibus nihil nobilius, nihil Florentiæ quod magis visendum putaretur, uno puncto temporis in prædam cessere. » Rucellai *de Bello Italico*, p. 52. Voyez aussi Commynes, édition de M[lle] Dupont, II, 362.

éloquente et douloureuse en même temps donne le résultat suivant, lorsque l'on compare les livres imprimés à Venise, à Rome, à Milan et à Florence :

De 1491 à 1500. 4,158
De 1501 à 1510. 723

Tels étaient les fruits de la guerre et de l'immixtion des étrangers dans les libertés de l'Italie; et l'un de ses poëtes, qui venait de préluder par son poëme de *Roland amoureux* aux deux grandes épopées chevaleresques du siècle suivant, s'écriait douloureusement à la fin de son poëme, interrompu par la mort (1494) :

Mentre ch' io conto gli amorosi detti
Di queste donne da l' inganno prese,
Sento di Francia riscaldarsi i petti
Per disturbar d' Italia il bel paese (1).

Mais, là où l'Italie ne pouvait que perdre, la France avait tout à gagner, et cette fois encore on devait voir le vainqueur recevoir des leçons du vaincu. Ces jeunes filles qui, au dire des historiens, haranguèrent en latin Charles VIII aux portes de Florence, étaient comme de gracieuses messagères de la science et de la civilisation. « Pour la première fois, la France sentit le souffle de la renaissance; les arts qui avaient embelli Florence de magnifiques monuments, la politesse des mœurs, l'état intellectuel, cette antiquité même que méconnaissaient chefs et soldats, ils ne les virent pas impunément. L'air plus doux et plus brillant de l'Italie pénétra dans les imaginations tardives du Nord, et y déposa le germe fécond que nous verrons bientôt éclore. Déjà, comme prémices de cette heureuse révolution, Charles VIII ramène avec lui un homme qui avait été un des intel-

(1) Boiardo, *Orlando innamorato,* avant-dernière strophe.

ligents ouvriers de Laurent de Médicis dans la reconstruction de l'antiquité, ce Jean Lascaris que nous retrouverons à la cour de Léon X et auprès de François Ier (1) ». A la suite des savants, il ramène aussi des artistes, et nous verrons quelle sensation extrordinaire produisit en France cette première révélation des merveilles de l'art italien.

LOUIS XII.

Le bon roi Louis XII, moins chevaleresque que Charles VIII, moins lettré que son successeur, qui s'amusait des facéties grossières de la *Mère sotte* et de la Bazoche, et leur permettait de ridiculiser le pape et lui-même, pourvu que les dames fussent épargnées, ne traversa pourtant pas l'Italie sans être atteint à son tour, dans une certaine mesure, par le souffle nouveau, et sans lui demander aussi son tribut de littérateurs et de savants : Paul-Émile, qui devint son historiographe, Jérôme-Alexandre, qui vint enseigner à Paris. A l'exemple des princes italiens, il encouragea les traductions d'auteurs classiques par Claude Seyssel. Après la prise de Milan, il fit transporter à Paris plusieurs manuscrits précieux, et nos bibliothèques s'enrichirent alors des dépouilles de l'Italie (2). C'est à son règne qu'on peut rattacher cette petite pléiade de poëtes antérieurs à Marot : Crétin, Molinet, Chastellain, Meschinot et autres, qui, comme dit ce dernier, « avaient étudié les bons compositeurs italiques ; » Lemaire de Belges, rimeur

(1) Charpentier, *Renaissance des lettres,* I, 341.

(2) « Multarum Italicarum spolis superbam, » dit Casaubon en parlant de la bibliothèque du Roi dans la préface de l'*Histoire-Auguste.*

érudit, qui fut le maître de Clément Marot, fit le voyage d'Italie (1508-1509), écrivit contre les Vénitiens et pour la Pragmatique-Sanction, et dont les singuliers jugements sur la littérature comparée des deux pays méritent de nous arrêter un instant.

Dans un traité intitulé : *la Concorde des deux langages* (1), l'auteur suppose que deux personnes devisent entre elles de la comparaison de la langue française et du langage toscan et florentin, « lesquels sont dérivez et descendus de ung même tronc et racine, c'est assavoir de la langue latine, mère de toute éloquence, tout ainsi comme les ruisseaulx procèdent de la fontaine et doibvent vivre et persévérer ensemble en amoureuse concordance... Néantmoins commençoit entre les dictz deux personnages à souldre quelque débat et altercation de leur prééminence, car l'une des parties soustenoit que la langue françoyse estoit assez gente et bien propice, suffisante assez et de tout élégante pour exprimer en bonne foy, et mettre en effect tout ce que le langage toscan et florentin (jaçoit que ce soit le plus florissant d'Italie) sçauroit dicter et excogiter, soit en amours, soit aultrement : et en ce, alléguoit pour ses garants et défenseurs aulcuns poëtes, orateurs, historiens de la langue françoyse, tant autenticques comme modernes, comme Jehan de Meun, Froissart, maître Alain, Meschinot, les deux Grébans, Millet, Moulinet, Georges Chastelain et aultres dont la mémoire est et sera longuement en la bouche des hommes, sans ceulx qui encores vivent et fleurissent, desquelz maître Crétin est le prince. L'aultre personnage défendoit et préféroit le langage italique,

(1) A la suite de l'*Epistre du Roy à Hector de Troye;* Paris, 1540, in-8°.

comme celluy qui plus et mieulx à poinct et par plus grand affection scet exprimer son intention en praticque amoureuse et aultres matières, et pour ce prouver mettoit en avant plusieurs acteurs nommez et authorisez, comme est Dante, Pétrarcque et Boccace, tous trois Florentins, Philelphe, Séraphin et assez d'aultres Italiens.

« Pour lequel différent accorder l'une des dictes parties s'efforçoit d'exaulcer, authoriser et honorer nostre langue françoyse et gallicane, et de faict lui séoit bien à merveilles, comme celle qui d'ung hault cueur virile et masculin prononçoit maintz nobles termes amoureux et prudentz par élégance fœminine. Si me requist de vouloir mettre ma main à la plume pour descripre le tumulte amoureux de leur débat et l'accord prochain qui s'en pourroit ensuivre, ou au moins en donner quelque bon espoir et apparence par mon escripture. Laquelle charge j'ai volontiers entreprinse à sa benigne requeste, comme celluy qui ayme et honore à mon pouoir la langue gallicane amye et voisine du langage italien, joinct à ce que aulcunes aultres raisons concurrentes et non discrepantes m'y ont incité, c'est assavoir pour ce que au temps moderne plusieurs nobles hommes de France fréquentantz les Itales se délectent et exercitent au dict langage toscan à cause de sa magnificente élégance et doulceur : et d'aultre part les bons esperitz italicques prisent et honorent la langue françoyse, et s'y déduisent mieulx qu'en la leur propre à cause de la résonance de sa gentillesse et courtoisie humaine.

« Une aultre raison encores me à ce stimule, c'est de persuader, autant qu'en moi peult estre, la paix et union perpétuelle entre lesdictes deux nations et lan-

gages ; lesquelles sont en partie amyes et concordantes l'une à l'aultre, mais pour la plus grand part ennemyes : ainsi comme si dame nature tout à son essient les eût désiointes et séparées par l'obstacle des Alpes et des montaignes interposites et par la différence du ciel, des meurs et des coutumes quant au faict, et des accentz, contenances et prononciations quant à la parolle. Lesquelles choses apparent assez clerement au temps présent, c'est assavoir d'ung costé par aulcunes aliances et communications qui se treuvent et s'entretiennent entre les dictes deux nations, mesmement entre le peuple de Florence et la noblesse françoyse : et le contraire se monstre par les guerres, factions, bendes et inymitiez violentes des Véniciens aveeques leurs confédérez contre ceulx de notre langue. »

Pour accorder ce différend, l'auteur ne trouve rien de mieux que de donner deux descriptions poétiques (ou prétendues telles), l'une du temple de Vénus, « rimée de vers tiercetz à la façon italienne, » l'autre du temple de Minerve, « meslée de prose et de rime françoyse, qu'on dict vers alexandrins. L'accord ne se pourra trouver au temple de Vénus, attendu qu'elle est trop amoureuse de Mars; mais on le pourra recouvrer au temple de la déesse Minerve, c'est-à-dire de parfaite opération de prudence, paix et concorde. » Voici quelques passages *du Temple de Vénus :*

En la verdeur de mon florissant aage
. . . .
   Je feis maintz vers, maint couplet et maint mètre,
Cuidant servir par noble poésie
Le bon Pétrarcque, en amours le vrai maître.
   De luy à moy se trouvoit conférence,
Veu qu'il esleut sa dame Avignonnoise

Jà nonobstant qui fût né de Florence.
Et je qui fuz en temps de guerre et noyse
Né de Haynnau, païs enclin aux armes
Vins de bien loin querre amour Lyonnoise.
. . . .

L'auteur arrive enfin au palais de Minerve;

Là se trouvent conjointz vivantz en paix sans noise
Le langage toscan et la langue françoyse.

Mais une inscription annonce que pour y pénétrer il faut un guide. Ce guide est Labeur, historien auquel l'auteur demande qui a gravé cette inscription. « Il me répondist que ce fut par institution de maistre Jehan de Meun, orateur françoys, homme de grand valeur et littérature, comme celluy qui donna premièrement estimation à notre langue, comme fist le poëte Dante au langage toscan ou florentin. Alors je fuz bien aise et respondis que puis (comme j'ai aultres fois ouy dire) le bon maistre Jehan de Meun estoit contemporain, c'est à dire d'ung mesme temps et faculté à Dante; qui précéda Pétrarcque et Boccace, et que l'ung estoit émulateur (et nonobstant amy) des estudes de l'aultre, et que de ce temps mesmes tout se portoit bien d'ung costé et d'aultre, c'est assavoir que France et Florence, qui s'intitulent de mesme lettre, estaient franches, florissantes et conjonctes, toutes ces choses entendues et considérées, il estoit bien séant que le semblable advînt en nostre temps : mesmement, pour ce que la fleur de lyz de Florence est procédée du don du grand empereur Charlemagne, roy des Franz, fondateur et restaurateur de la cité de Florence la belle, et non rebelle aux Françoys; car on en voit l'apparence, entendu que leur florissance n'a oncques failly à la franchise des nostres depuis le

temps que l'on fréquente les Italles. Joignons donc ces fleurs de lyz ensemble, qui desia sont unies; les unes sont d'or en champ d'azur, les aultres sont de gueulles sur argent. Adjoutez ces choses ensemble en un fort bon escu colé et nerfvé de constance et durableté : Italie sera à jamais concordée avec France. »

Ainsi (et c'est là pour nous l'intérêt de cette longue citation), vers la fin du quinzième siècle, un auteur français en renom opposait sérieusement Jehan de Meun au Dante, Crétin et Meschinot à Boccace et à Pétrarque, le tout dans un style qui suffirait à lui seul pour montrer tout ce qui manquait encore à notre littérature.

Quelque temps après, Geoffroy Tory, dans son *Champ-Fleury*, indiquant les auteurs français dont les œuvres pouvaient servir de modèles, de *testi di lingua*, comme auraient dit les Italiens, s'exprimait ainsi : « On porroit en oultre user des œuvres de Arnoul Graban et de Simon Graban, son frère. Dantes Aligerius, Florentin, comme dict mon amy frère René Massé, faict honorable mention dudict Arnoul Graban (1). » Et plus loin : « On porroit semblablement user des belles chroniques de France que mon seigneur Cretin, naguères chroniqueur du roy, a si bien faictes que Homère, ne Virgile, ne Dantes, n'eurent oncques plus d'excellence en leur style. »

(1) Comment Dante, mort en 1321, aurait-il pu parler des frères Gréban, qui florissaient vers le milieu du quinzième siècle ?

CHAPITRE III.

PREMIÈRE PHASE DE L'INFLUENCE ITALIENNE. — FRANÇOIS Ier.

Roi chevalier, artiste et lettré, François Ier hérita de ces goûts dont les premiers ducs d'Orléans avaient étonné une cour encore grossière, et qui semblaient comme un reflet affaibli de la lumière qui éclairait l'autre côté des Alpes. Il avait reçu une éducation tout italienne, sous Quinziano Stoa, qui devint plus tard recteur de l'université. On a remarqué qu'il donna pour précepteur à ses enfants un autre Italien : Tagliacarne, Génois, ou, comme on l'appelait, Théocrène. Les divertissements de sa jeunesse étaient ceux de l'Italie (1). Aussi, dès le règne précédent, l'Italie pressentait en lui le propagateur de ses idées et le restaurateur des lettres en France. On a un témoignage curieux de l'opinion des Italiens quant à l'ignorance de notre noblesse, et des espérances que l'on fondait sur ce prince pour y mettre un terme, dans le livre *du Courtisan* de Baldassar Castiglione. Ce gentilhomme connaissait bien la France : guerrier, il l'avait tour à tour combattue sous Charles VIII et servie sous Louis XII; diplomate, il l'avait étudiée dans plus d'une mission et ambassade. Son ouvrage, composé de 1516 à 1519 (2) a pour objet la peinture des qualités

(1) Voyez, dans les *Mémoires de Fleuranges*, comment au château de Cognac, « lui et le jeune sire M. d'Angoulême jouaient à *l'escagne*, qui est un jeu venu d'Italie, de quoi on n'use point ès pays de par de çà. »

(2) Il parut à Venise, Alde, 1526, in-f°, et fut traduit en français; Paris, Sertenas, 1537, in-8° goth. La comparaison du style de cette traduction avec celui de l'original suffit pour faire juger de l'état des deux littératures.

qui constituent le courtisan accompli ; pour théâtre, la cour d'Urbin, où le Tasse et Raphaël avaient vécu, où l'auteur lui-même avait passé les plus belles années de sa vie; pour cadre, un entretien élégant et enjoué entre divers personnages plus ou moins célèbres de l'époque et du pays. Il y est fait de fréquentes allusions à la France et aux Français :

« Après la bonté, dit le comte Louis de Canossa, l'un des interlocuteurs, je pense que les lettres sont le véritable et principal ornement de l'esprit, bien que les Français ne connaissent que la noblesse des armes et ne fassent aucun cas de tout le reste ; en sorte que, non-seulement ils n'étudient pas les lettres, mais encore ont de l'aversion pour elles, et tiennent les lettrés pour gens de peu (*vilissimi uomini*). Ils croient faire une grande injure à quelqu'un en l'appelant *clerc*. — Vous dites vrai, reprend Julien de Médicis (celui qui fut surnommé le Magnifique); mais si, comme on l'espère, le bonheur veut que M. d'Angoulême succède à la couronne, j'estime que, comme la gloire des armes fleurit et brille en France, ainsi celle des lettres brillera d'un éclat suprême; car, me trouvant naguère à la cour, je vis ce prince, et je remarquai en lui, indépendamment de la grâce de sa personne et de la beauté de ses traits, un air de grandeur et une affabilité courtoise qui faisaient augurer que ce ne serait pas trop pour lui que le royaume de France. — J'ai appris depuis par plusieurs gentilshommes français et italiens plusieurs traits de sa grandeur d'âme, de sa valeur et de sa libéralité. Il m'a été dit, entre autres choses, qu'il aimait et estimait singulièrement les lettres; qu'il tenait les lettrés en grande considération, et qu'il blâ-

mait ses compatriotes de leur éloignement pour cette profession, eux surtout qui possédaient dans leur patrie un si noble foyer d'études que l'université de Paris, où l'on accourt de toutes parts. — C'est grande merveille, dit le comte, que dans un âge si tendre, par le seul instinct de la nature, et contre l'usage du pays, il soit entré de lui-même dans une si bonne voie. Comme les sujets suivent toujours l'exemple de leur souverain, il peut arriver, en effet, que les Français accordent enfin aux lettres l'estime qui leur est due. C'est ce qu'on leur persuadera facilement quand ils voudront entendre. Si je parlais à eux, ajoute l'interlocuteur, je leur citerais l'exemple des plus grands hommes de l'antiquité, qui n'ont pas dédaigné de joindre cette gloire à toutes les autres. » Suit une éloquente énumération que nous supprimons. « Mais il est superflu, reprend le panégyriste des lettres, de vous dire ces choses, à vous qui savez tous dans quelle erreur profonde sont les Français lorsqu'ils croient que l'étude nuit aux armes. La gloire, vous ne l'ignorez pas, est l'aiguillon de grandes choses et des hardies entreprises de guerre. Quiconque s'y porte par intérêt ou par autre motif semblable ne mérite pas le titre de gentilhomme, mais descend à celui de marchand. Or la vraie gloire est celle que consacre la toute-puissance des lettres; c'est ce que chacun peut comprendre, hormis les malheureux qui n'en ont jamais goûté la douceur. »

Puis, par un triste retour sur les misères de son pays, l'auteur ajoute : « Je ne voudrais pas qu'un adversaire, pour réfuter mon opinion, m'alléguât que les Italiens, avec tout leur savoir, ont montré peu de valeur dans

ces derniers temps. Cela n'est que trop vrai, mais ne peut-on pas dire que la faute de quelques-uns a fait le malheur et la honte des autres ; ceux-là seuls sont la vraie cause de notre gloire éclipsée et de la vertu paralysée, sinon morte dans nos cœurs. Mais il serait plus honteux à nous de publier notre ignominie qu'aux Français d'ignorer les lettres (1) ».

Dans un autre passage, messire Frédéric Frégose, parlant de la vivacité naturelle aux Français, ajoute qu'elle ne leur messied pas, parce qu'elle est chez eux dépourvue de toute espèce d'affectation ; mais il se moque des Italiens qui veulent singer les manières françaises. « Ils ne savent que hocher la tête en parlant, faire des révérences de travers et de mauvaise grâce, et marcher d'un tel pas à la promenade que des estafiers auraient peine à les suivre. Avec ces manières, ils se flattent d'être bons Français et d'imiter leur aisance ; mais, de vrai, cela ne réussit guères qu'à ceux qui ont été élevés en France et qui ont pris dès l'enfance ces habitudes. Il en est de même de la connaissance des diverses langues, que je loue fort dans le courtisan, surtout pour ce qui regarde l'espagnole et la française, parce que le commerce avec l'une et l'autre nation est très-fréquent en Italie, et que ces deux peuples ont plus d'affinité avec nous qu'aucun autre. Les deux princes qui les gouvernent, puissants dans la guerre et brillants dans la paix, ont leur cour incessamment remplie de nobles cavaliers qui se répandent par tout le monde, et nous avons besoin de savoir converser avec eux (2). »

(1) *Il Libro del Cortigiano;* Milano, 1803, in-8°, I, 75.
(2) *Ibid.*, p. 159.

François Ier, qui avait sur le Milanais des prétentions personnelles à sa maison, suivit en Italie les traces de ses prédécesseurs; comme eux et à un plus haut degré, il y puisa le goût des lettres et des arts. C'est pendant ces courtes et brillantes années de son règne naissant (1515-1521), où, vainqueur à Marignan, armé chevalier par Bayard, inscrit comme noble vénitien sur le Livre d'or de Venise, duc de Milan, où il établissait un parlement à l'instar de celui de Paris, en paix avec Charles-Quint, lié par un concordat avec Léon X, il ne luttait avec eux que de magnificence et de zèle pour attirer à sa cour les talents en tout genre, et pouvait faire dire à ses nouveaux sujets que « ce n'était qu'un Italien de plus, » c'est alors, disons-nous, que se développèrent chez lui ces nobles goûts dont la nature lui avait donné le germe. L'Italie rencontrait en lui un esprit sympathique fait pour la comprendre. C'est de là qu'il ramena les savants et les artistes qui devaient nous initier à une civilisation nouvelle. Si quelque chose put dédommager la France des désastres que lui causèrent les inclinations belliqueuses de son roi, c'est que, sans ces guerres aventureuses, le siècle de François Ier n'eût pas été pour elle le premier siècle des lettres et des arts.

PROTECTION ACCORDÉE AUX ÉRUDITS.

C'est par l'érudition que l'Italie avait tout d'abord influé sur la France. Elle y voyait surtout un moyen d'arriver à la connaissance du beau, et ce fut aussi à ce titre que François Ier, prince plus artiste qu'érudit (1),

(1) Voyez le traité de Budé *de Philosophia*. « Ce livre, dit M. Rebitté, *Guillaume Budé*, p. 195, a la forme d'un dialogue entre Fran-

l'accueillit et la traita avec cette libéralité qu'il savait mettre dans toutes ses actions. Les rois ses prédécesseurs avaient patroné quelques savants ; ce fut lui qui créa en France le patronage littéraire qu'il avait vu exercer avec tant d'éclat dans les cours italiennes, à Mantoue par les Gonzague, à Rimini par Malatesta, à Urbin par les Montefeltro, et surtout à Florence par les Médicis. Recruter en Italie les savants grecs ou indigènes, les lier à lui par ses bienfaits, comme par cette chaîne d'or qu'il envoyait à l'Arétin, accueillir leurs œuvres quand il ne pouvait s'attacher leurs personnes, acclimater ou naturaliser en France, avec les Trivulce ou les Alamanni, les Lascaris, les Scaliger, les Alciat, les Sadolet, par l'appât des honneurs, des pensions, des chaires, des évêchés, tout cela ne suffit pas encore à François I[er]. Il voulut ouvrir à la science un sanctuaire auquel il attacherait son nom et celui de la France. Dans ce nouvel établissement, créé en 1529, et rival de ceux qu'elle devait à la munificence de ses princes, l'Italie apporta son contingent d'initiative et de lumières. Peut-être son fondateur en conçut-il à Milan la première pensée (1). Le vieux

çois I[er] et l'auteur. François I[er] ne s'y montre pas ennemi des bonnes lettres ; mais par lui-même il ne sait pas ce que c'est que les bonnes lettres ; pourtant un énergique sentiment de patriotisme échauffe son âme si honnête et si libérale. Une fois, après souper, on lui a lu un morceau de Josèphe où les Gaulois sont bien traités ; il en a conclu aussitôt que Josèphe est un écrivain plus équitable que Tite-Live. »

(1) « Nel MDXX la maestà del Re comandò che fosse costituto uno studio de lettere grece ad restitutione de la lingua et scientia, et ad commune beneficio in Milano, et fu ordinato dece millia franchi in una volta per una stantia, e doi millia franchi ciascheduno año per le spese de dodici filioli di natione Greci, et doi maestri uno Greco et uno Latino, che avessero ad legere a ditti figlioli greci et ad altri che ve-

Lascaris, que se disputaient les rois et les peuples, et qui, comme un fer entre deux aimants, oscillait sans cesse de l'Italie à la France et de Léon X à François Ier, passe pour avoir donné l'idée de cette belle création, et il fit venir de Venise des jeunes gens destinés à le seconder dans cet apostolat de la science. Budé et Danès, qui, au sein du collége de France, illustrèrent après lui l'enseignement du grec, furent ses élèves, et, parmi les noms des premiers professeurs, figurent quatre Italiens pour les chaires d'hébreu, de philosophie et de médecine. Nos presses tâchaient de rivaliser avec celles de l'Italie pour la reproduction des classiques, et l'imprimerie de Paris, qu'honoraient les Estienne, les Simon de Coline, les Vascosan, multipliait les grammaires et les monuments des langues hébraïque, grecque et latine.

Mais, de tous les travaux de l'esprit que François Ier encourageait par des récompenses, souvent même par des charges auprès de sa personne, nul n'était plus en faveur que les traductions en prose ou en vers. Dans l'épître dédicatoire de l'une d'elles, l'auteur vante « le grand zèle du roi à ouïr et voir tous bons autheurs traduits en langue françoise (1) ». On imprimait les anciens travaux de Seyssel en ce genre, on encourageait les premiers essais d'Amyot. Parmi ceux qui essayaient de faire passer dans notre idiome les beautés des anciens poëtes, on remarquait Marot, Dolet, Peletier, Hugues Salel, Amadis Jamyn, etc. Les versions françaises des

nissero de fori al studio Lascari. » Note de J. Lascaris, Mss *Bethune*, vol. 8538, fo 52. Voyez aussi une lettre de Budé à Germain de Brie (Brixius), datée du 19 juin 1521.

(1) Traduction de Lactance, par René Faure, 1517.

auteurs grecs étaient faites pour la plupart sur les traductions latines, publiées en Italie dans le quinzième siècle, et les autres nations à leur tour *translataient* les anciens d'après nos traductions françaises (1). Si l'Italie initiait la France à l'antiquité, la France à son tour, grâce à sa langue communicative, faisait connaître l'antiquité à l'Europe.

Sans doute, en suivant l'Italie dans la voie de l'érudition, nous ne sûmes pas toujours nous préserver des écarts où celle-ci était tombée. L'abus des formes antiques appliquées aux idées modernes, que Bembo avait mis à la mode, s'introduisait en France par Christophe Longueil; malgré les mordantes épigrammes d'Érasme, il trouvait des partisans dans Scaliger, Bunel, Dolet, Muret, et jusque dans le judicieux de Thou, dont il gâtait la belle histoire. Nous verrons plus tard le tort que fit à l'école poétique de Ronsard l'imitation mal entendue de l'antiquité. Cependant, comme si l'influence du goût était plus puissante alors que celle de l'érudition, il est juste de reconnaître que la littérature du règne de François I[er] offre peu de traces du pédantisme qui se produisit plus tard. Au moment même où ce monarque encourageait l'étude des langues anciennes dans leur application aux sciences et aux lettres, il arrêtait, par sa fameuse ordonnance de 1539, l'envahissement du latin dans le domaine de la vie positive et des transactions privées.

(1) Voyez ce que dit à ce sujet Warton, *History of English poetry*, à propos de la traduction de Plutarque par Amyot.

LA POÉSIE ET LES ŒUVRES D'IMAGINATION.

Après l'érudition, qui s'acclimatait graduellement en France, et ne devait porter tous ses fruits que plus tard, la poésie, les beaux-arts, les mœurs, se ressentirent à leur tour de l'influence italienne. Poëte et artiste, François I[er] devait accueillir avec une préférence marquée tout ce qui parle aux sens et à l'imagination. Ses vers, et notamment l'épitaphe si connue de la belle Laure (1), sont au moins d'un roi qui savait comprendre et Pétrarque et Marot : Pétrarque, dont il n'avait pas touché impunément la terre natale; Marot, à qui l'on a voulu attribuer l'œuvre de son maître, mais qui s'est chargé lui-même de lui en restituer l'honneur (2). Du reste ce talent pour la composition, Bembo le signalait avec admiration dans sa correspondance, dès l'année 1519; et, comme Castiglione, il augurait qu'une nouvelle ère allait s'ouvrir pour les lettres sous le règne de François I[er]. Voici ce qu'il écrivait à ce sujet au cardinal Sainte-Marie, alors en France : « Je connaissais les grandes vertus du roi très-chrétien, mais je n'avais encore entendu de personne la particularité que vous me mandez, à savoir qu'il compose lui-même

(1) « Tant honorée par les Italiens, dit Pasquier, qu'il n'y a eu depuis presqu'aucun Pétrarque imprimé où ce petit échantillon ne soit mis au frontispice du livre » On trouve aussi dans Mellin de Saint-Gelais des vers *sur la sépulture de Madame Laure, refaite par le Roy en Avignon*.

(2) « O Laure, ô Laure! il l'ha esté besoin
D'aimer l'honneur et d'être vertueuse,
Car François Roi sans cela n'eût pris soin
De l'honorer de tombe somptueuse,
Ne d'employer sa dextre valeureuse
A par escript ta louange coucher. »

en français. Je m'en réjouis et je m'en émerveille d'autant; car c'est un miracle dont on ne trouverait pas d'exemple dans un grand roi depuis plusieurs siècles. J'aime à espérer que Sa Majesté, possédant elle-même le feu sacré, aimera les savants et surtout les poëtes, et que cette prédilection l'engagera à leur donner les moyens d'écrire à loisir et d'améliorer leur position sociale (1) »

Toutefois, dans le mouvement littéraire de ce règne, nous verrons dominer la poésie tempérée, la prose familière, telles que nous les montrent les écrits de Marot et de Marguerite de Navarre, plutôt que les œuvres qui exigent un souffle poétique puissant et soutenu. François I[er], nous l'avons dit, sympathisait avec la muse gracieuse de l'amant de Laure; mais quand un exilé Florentin, pour qui, grâce à ses bienfaits, la France était devenue une seconde patrie, Alamanni, voulut lui lire la sombre épopée du Dante, il l'interrompit avec humeur à un passage injurieux pour le chef de la dynastie capétienne (2), en s'écriant : « Que je n'entende jamais parler de ce ridicule auteur! » Le patriotisme entrait pour beaucoup dans les goûts littéraires comme dans les préférences historiques du roi chevalier. A partir du seizième siècle (3), nous verrons le culte du Dante décliner en France pour ne se réveiller qu'à la fin du dix-huitième siècle, et surtout de nos jours. Ni

(1) Bembo, *Lettere*, Milano, 1809, in-8°, I, 67.

(2) « Figliol fui d'un beccaio di Parigi, » fait-il dire à Hugues Capet.

(3) Chose singulière, c'était un épicier droguiste de Paris qui passait au quinzième siècle pour posséder le meilleur manuscrit de la *Divina Comedia*. Voyez Marsand, *Manoscritti italiani*, et P. Pâris, *Manuscrits français*, VII. 150

l'école de Ronsard, ni les littérateurs français du siècle de Louis XIV, ne lui accordèrent la même attention qu'au Tasse et à l'Arioste.

MAROT.

Marot, dont le père, historiographe de Louis XII, avait célébré en vers *les Voyages de Gênes et de Venise*; qui lui même proscrit, tantôt de Paris au nom du catholicisme, tantôt de Genève au nom du calvinisme, avait été accueilli dans les cours à demi françaises de Ferrare et de Turin, que l'Italie enfin,

. . . . Ce pays plantureux,
Fertile en biens, en dames bienheureux,

avait vu combattre aux côtés de son roi; Marot, disons-nous, paraît avoir demandé à cette terre moins d'inspirations poétiques que d'enseignements de mondaine prudence.

Depuis un peu, je parle sobrement;
Car ces Lombards avec qui je chemine
M'ont fort appris à faire bonne mine,
A un mot seul de Dieu ne deviser,
A parler peu et à poltroniser.
Dessus un mot une heure je m'arrête,
S'en parle à moi je réponds de la tête (1). »

Si l'on recherche dans les ouvrages de Marot le milieu littéraire dans lequel il vivait, on trouve, pour les anciens, Virgile, Ovide, Martial, Tibulle, Catulle, qu'il traduit ou qu'il imite; pour notre ancienne littérature, le Roman de la Rose, Villon, dont il rajeunissait le langage, nos vieux poëmes de chevalerie ou

(1) *Epitre XLIV, à Monseigneur le Dauphin.*

leurs traductions récentes en prose, tels que Perceforêt, Artus, Gauvain, Valentin et Orson, Maguelonne et Pierre de Provence, ce roman sur lequel s'était exercée la jeunesse de Pétrarque. Pour ce qui regarde l'Italie, on le voit vanter la *Fiammette amoureuse* de Boccace, traduire des *Visions* et des *Sonnets* du même Pétrarque. En somme, on peut affirmer qu'il connaissait mieux ces deux auteurs que Dante, et peut-être, hélas! l'Arétin autant que tous les autres (1). De nos vieux auteurs il a la malice, la franchise, la naïveté; au nouveau mouvement littéraire de l'Italie et de la Renaissance il doit la pureté du style, l'harmonie du vers, la perfection de la forme, qui s'allie pour la première fois à un fonds ingénieux, et transforme en « élégant badinage » la gausserie narquoise de nos pères.

MARGUERITE DE NAVARRE.

La sœur de François Ier, la protectrice de Marot, contribua aussi à introduire l'élégance dans les sujets d'imagination, et fit pour la prose ce que celui-ci avait fait pour la poésie. Dans son *Heptaméron* ou *Décaméron*, titre que portent quelques manuscrits, elle imita le Pogge et Boccace comme l'avaient fait les auteurs des *Cent Nouvelles Nouvelles*, comme le Pogge et Boccace eux-mêmes avaient imité nos anciens fabliaux « Je crois, dit-elle dans son prologue, qu'il n'y a personne de vous qui n'ait lu les Nouvelles de Boccace, nouvellement traduites en françois (2). Le Roi très-chrestien, François pre-

(1) « Je donrois quinze à l'Aretin,
Et si gagnerois la partie. »

Epitre XLIII.

(2) En 1521, par Laurent de Premier-fait, in f° goth. Il en parut

mier du nom, monseigneur le Dauphin, madame la Dauphine et madame Marguerite en ont fait tant de cas que, si Boccace eût pu les entendre, les louanges que ces illustres personnes lui donnoient auroient deu le ressusciter. Je suis tesmoing que les deux dames que je viens de nommer et plusieurs aultres personnes de la cour résolurent d'imiter Boccace, si ce n'est en une chose, qui est de n'escrire rien qui ne soit véritable. »

Ainsi elle annonce hautement la prétention d'imiter l'auteur italien, et, sans souscrire complétement à la louange que lui donne son éditeur Jean Gruget, « d'avoir passé Boccace en beaux discours qu'elle a faicts sur chacun de ses contes, » on peut dire qu'à un talent de narrer presque égal à celui de son modèle, elle a joint cette pointe d'esprit philosophique qui caractérise le conteur français, et qu'on retrouve dans Rabelais, la Fontaine et Voltaire.

Du reste, nous avons une autre preuve des relations littéraires de Marguerite de Navarre avec l'Italie, dans les éloges que lui adressèrent plusieurs poëtes de ce pays, Della Casa, Caro, Tolomei, Alamanni, Bernardo Tasso, qui lui dédia tout un livre de sonnets (1), et dans sa correspondance avec la fameuse Vittoria Colonna, marquise de Pescaire, célèbre comme elle par sa beauté, sa grâce, ses talents littéraires, et qui, comme elle, termina par une fin chrétienne une carrière en-

en 1543 une autre traduction que son auteur, Antoine Lemaçon, dédia à la reine de Navarre, dont il était secrétaire.

(1) Tolomei s'exprime ainsi dans l'envoi de ses sonnets : *A Madama Margherita Valesia, donna di valore sopra umano, dottissima ed eloquentissima sopra tutte l'altre, accoglitrice gratissima e liberalissima premiatrice degli uomini letterati, e specialmente de' poeti.* »

tourée de toutes les séductions du monde, de tous les prestiges du rang et de la renommée. La lettre qu'elle lui adressa, et qui a échappé aux recherches de M. Génin, se trouve, avec la réponse de la marquise, dans un recueil assez rare publ ià Venise en 1573 (1). Toutes deux portent les traces d'une admiration mutuelle, d'une recherche de style un peu affectée et d'une teinte de mysticisme religieux déjà signalé dans l'auteur de *l'Heptaméron* à côté des parties plus riantes et plus connues de son caractère. Marguerite ne voit dans les hommages que lui rend la marquise qu'un nouveau sujet d'humilité, lorsqu'elle compare l'éclat mondain qui l'environne avec l'état intérieur de son âme. Elle n'accepte ces hommages que comme un stimulant pour se rapprocher d'elle, malgré la distance qui les sépare, tant par le mérite que par l'espace. L'amitié qu'elle lui porte, commencée par la renommée de ses talents, accrue par ses lettres, sera, comme elle l'espère, cimentée par une prochaine entrevue en ce monde, où elles pourront causer des choses de l'éternité. Elle termine en se disant : « sa bonne cousine et véritable amie. » La marquise, qui signe modestement « sa servante très-obligée, » ne reste pas en arrière de compliments. « Je ne saurais imaginer, dit-elle, comment Votre Majesté peut me voir, comme elle se plaît à le dire, à une si grande distance devant elle, à moins que ce ne soit de la même manière que Jean précédait le Seigneur. Comme lui, je puis du moins être cette voix qui, dans le désert de nos misères, crie à toute l'Italie de préparer les voies pour la venue de Votre Majesté. »

(1) Nuova Scielta di lettere, con un discorso di Bernardino Pino, 4 vol. in-8°, 1, 149.

TABLEAU DE LA FRANCE SOUS FRANÇOIS Ier, PAR ALAMANNI.

Un poëte italien dont nous avons déjà cité le nom, Alamanni, a tracé de l'état de la France sous le règne de François Ier un tableau qui rentre dans notre sujet et par le fond et par la forme. Le poëme d'où nous le tirons, *la Coltivazione*, est dédié à ce prince et à Catherine de Médicis, alors Dauphine; il renferme des détails curieux sur l'état de l'agriculture, sur le soin que François Ier prenait de ses palais et de ses jardins, entre autres de Fontainebleau: *Il Fonte gentil delle acque.* L'éloge de la France, de son climat, de ses habitants, de ses souverains, revient à chaque pas dans l'ouvrage, qui, à ce titre au moins, mériterait d'être mieux connu chez nous. C'est à la fin du premier chant qu'après avoir tracé une attrayante peinture de la vie champêtre, il se demande dans quel pays le cultivateur peut actuellement goûter ainsi, avec sécurité et avec joie, le fruit de ses travaux.

(1) « Ce n'est plus dans le beau pays d'où je suis exilé; ce n'est plus dans ma chère Italie; depuis que vos drapeaux, ô grand roi, s'en sont éloignés, elle est plongée dans le deuil et livrée aux horreurs de la guerre.

(1) « Ma qual paëse e quello, » etc. *La Coltivazione*, libro primo. Nous empruntons, avec quelques changements, la traduction de Ginguené. Nous voudrions rapprocher de cette peinture, où Alamanni fait contraster d'une manière si frappante l'état de la France avec celui de l'Italie, deux sonnets du même auteur où sont exprimées des idées analogues; mais nous demandons la permission de les donner ici en italien, désespérant de faire passer dans notre langue cet accent de douleur poignante, d'amère tristesse, et ce charme tout musical :

Quanta invidia ti porto, amica Sena,
Vedendo ir l'onde tue tranquille e liete
Per si bei campi, a trar l'estiva sete
A fiori e l'erbe onde ogni riva e piena!

Plus de sûreté dans les campagnes pour les laboureurs ni pour les bergers. Que le villageois italien fuie donc désormais son antique demeure, qu'il passe les Alpes, qu'il se réfugie dans le sein de la France; qu'il repose en sûreté à l'ombre de vos ailes, et sous l'abri de votre empire. S'il ne trouve pas ici un soleil aussi chaud, un ciel aussi pur; s'il n'a pas sous les yeux ces vertes collines de la Toscane, où Pallas et Pomone ont leur plus belle demeure; s'il ne voit pas ces citronniers, ces lauriers, ces myrtes qui couvrent les campagnes de Parthénope; s'il ne peut trouver ici les ondes ni les rivages de Benaco et de mille autres lacs, ni l'ombrage,

Tu la città che 'l tuo gran regno affrena
Circondi e bagni, e in lei concordi e quete
Vedi le genti sì che per te miele
Utile e dolce, ad altrui danno e pena.

Il mio bel Arno, ahi ciel! chi vide in terra
Per alcun tempo mai tant' ira accolta
Quant' or sovra di lui si larga arde?

Il mio bel Arno in sì dogliosa guerra
Piange sogetto e sol, poi che gli è tolta
L' antica gloria sua di libertade.

Io pur, la Dio merce, rivolgo il passo,
Dopo il sest anno a riveder ti almeno,
Superba Italia, poichè star ti in seno
Dal barbarico stuol' m' è tolto, ahi lasso!

E con gli occhi dolenti, e'l viso basso,
Sospiro e inchino il mio natio terreno,
Di dolor, di timor, di rabbia pieno,
Di speranza e di gioia ignudo e casso.

Poi ritorno a calcar l'Alpi nivose,
E'l buon Gallo sentier, ch'io trovo amico
Più de figli d' altrui che tu di tuoi.

Ivi, al soggiorno solitario antico,
Mi starò sempre in quelle valli ombrose,
Poi che il ciel lo consente e tu lo vuoi!

ni les parfums, ni les agréables rochers qu'environne et vient baigner la mer de Ligurie, ni les vertes prairies et les vastes plaines que le Pô, l'Adda, le Tésin, arrosent et couvrent de fleurs; il y verra des campagnes découvertes et fécondes, qui s'étendent sans fin jusqu'à fatiguer les regards, où le bon laboureur daigne à peine se séparer de son voisin par une fosse étroite ou par une pierre; il verra de charmantes collines d'une pente si douce et si agréable, séparées délicieusement par de si clairs ruisseaux et de si sombres vallées, qu'elles forceraient à s'arrêter le voyageur le plus empressé...... Mais ce qui vaut beaucoup mieux encore, il n'y verra point de volontés divisées, ni de désirs avides, ni l'aveugle ambition de dominer qui détruit ailleurs la vertu, la pitié, l'honneur et la foi. Ainsi nous trouvons aujourd'hui, sur le sein dénaturé de la malheureuse Italie, chaque habitant devenant un Marcel et se faisant chef de parti; tandis qu'ici on voit le peuple rempli d'amour et d'un véritable esprit de paix; tous, riches seigneurs, obscurs, plébéiens vivant ensemble de bon accord, unis par la charité; chacun conservant son bien sans violer celui des autres. »

Ce tableau de la France était-il vrai au seizième siècle? Nous avouons franchement qu'à nous, lecteurs du dix-neuvième, certains traits paraissent flattés. Mais cet hommage si bien senti d'un étranger au prince et au pays qui avaient adouci pour lui les rigueurs de l'exil nous a paru mériter d'être reproduit, quand même la reconnaissance et le désir de faire contraste avec les malheurs de son pays l'auraient entraîné à représenter le nôtre sous de trop riantes couleurs. Mieux encore que dans les manuscrits laissés par lui en France,

et dont quelques-uns se retrouvent encore dans nos bibliothèques (1), le souvenir du poëte vivra dans les beaux vers dont sa muse reconnaissante a payé l'hospitalité française.

LES BEAUX-ARTS.

Dans le mouvement de la Renaissance, l'histoire des arts est étroitement liée à celle des lettres. Charles VIII ramenait en même temps d'Italie (2), François I[er] attirait également par ses libéralités, et les savants qui devaient restaurer chez nous le culte de la science, et les artistes qui allaient mettre la main ou du moins donner le ton à presque toutes les œuvres du seizième siècle en ce genre. Souvent même à cette époque la même personne réunissait plusieurs aptitudes différentes, et chacun apportait à la cause commune son bras, sa plume, son ciseau, son compas, son crayon, souvent tout cela à la fois. Tels furent en Italie Michel-Ange, Bramante, Léonard de Vinci, Benvenuto Cellini; tels

(1) Marsand, *Manoscritti italiani,* 1,551.

(2) Voyez *l'État des gages des ouvriers italiens employés par Charles VIII*, dans les *Archives de l'art français,* publiées par M. P. de Chennevières, 2[e] liv. Ce document curieux ne comprend pas seulement des artistes; tout ce qui venait d'Italie s'y trouve pêle-mêle : à côté des architectes et des peintres figurent des charpentiers, un jardinier, des tailleurs, des brodeurs, des parfumeurs, un nègre pour garder les perroquets du roi, et Lascaris pour finir. Voici les deux derniers articles, qui ne laissent pas d'offrir un rapprochement assez piquant :

« A Panthaléon Conte, ouvrier de broderie, et à sa femme, ouvrière de chemises à la façon de Cathalongue, au prix de XX l. t. par moys...... II[e] XL l. t.

« A Johannes Lescaris, docteur des pays de Grèce, à la raison de XXII l. VI s. VIII d. t. par moys pour ses gages de deux années finissant le dernier décembre 1498... VIII[e] l. t. »

en France, avec plus ou moins de génie et d'universalité, Bernard Palissy, Pontus de Tyard, Jacques Tahureau, Jacques Peletier, Nicolas Denisot.

Si nous faisions ici l'histoire de l'art, nous pourrions rappeler, avec quelques écrivains français de nos jours (1), que l'architecture gothique naquit et fleurit dans le Nord, que nos miniaturistes des treizième et quatorzième siècles ne connaissaient ni Cimabue ni Giotto (2) ; qu'au milieu du quinzième « Jean Fouquet peignait comme l'Italie ne se doutait pas qu'on pût peindre, et Michel Colombe sculptait comme l'Italie a sculpté cinquante ans plus tard ; » qu'enfin, en plein seizième siècle, nous pouvons opposer aux grands noms de l'école italienne, ceux moins brillants, mais honorables encore des Clouët, des Jean Cousin, des Jean Goujon, des Germain Pilon, sans parler de nos émailleurs limousins et de nos peintres verriers, qui, loin de rien devoir à l'Italie, lui servirent en tout temps de modèles. En présence de ces faits, nous nous demanderions si l'art n'a pas eu chez nous sa renaissance au moins parallèlement à l'Italie, et jusqu'à quel point l'influence exclusive accordée à celle-ci, pendant un siècle et demi, n'a point été tout à la fois une méconnaissance de ce que nos artistes avaient produit dans le passé, et une entrave pour leur indépendance dans l'avenir.

(1) Capefigue, *François 1er et la Renaissance*.—Léon de Laborde, *la Renaissance des arts*.—Vitet, art. du *Journal des Savants* sur l'ouvrage précédent. — Emeric David, art. *Jean Cousin* dans la nouvelle édition de la *Biographie universelle*.

(2) Peut-être l'inverse n'est-il pas vrai. Voyez plus haut la tradition relative au voyage de Giotto en France.

Ce qui reste vrai, c'est que les formes si pures de l'art grec et romain, se dessinant sur le beau ciel d'Italie, à côté des nouveaux chefs-d'œuvre qu'il avait inspirés, ces beaux palais de Gênes, de Florence et de Milan, où tout respirait la vie facile du Midi et les jouissances intellectuelles, où s'étalaient les fresques et les toiles du Pérugin, du Corrége, du Titien, de Léonard de Vinci, de Raphaël, durent frapper d'une admiration profonde nos rois et leurs rudes gendarmes, habitués à l'architecture sévère du Nord, à leurs manoirs sombres et nus de l'hôtel Saint-Pol et de la rue Barbette (1). Ce fut d'abord comme une espèce d'éblouissement. Charles VIII écrivait à son beau-frère, Pierre de Bourbon : « Vous ne pourriez croire les beaux jardins que j'ai en ceste ville; car, sur ma foy, il semble qu'il n'y manque que Adam et Ève pour en faire ung Paradis terrestre, tant il sont beaux et pleins de toutes bonnes et singulières choses, comme j'espère vous en compter, mais que je

(1) Chose singulière ! trois siècles auparavant, un écrivain que nous avons déjà nommé, Brunetto Latini, recevait une impression toute contraire de la comparaison entre les deux pays. « Les Italiens, dit-il, qui s'entreguerroient fréquemment (même en ville), se plaisent à élever des tours et des édifices de pierre. S'ils bâtissent dans la campagne, ils font des fossés, des palissades, des tournelles, des ponts, des portes à mâchicoulis, garnies de mangoneaux, de pierres, de flèches, de tout ce qui est nécessaire en guerre, pour attaquer ou se défendre et abriter la vie des hommes. Mais les Français bâtissent des maisons spacieuses, commodes et partagées en chambres, pour s'y amuser et divertir sans guerre et sans bruit. Ils se plaisent davantage à faire préaux et vergers, à planter pommiers et autres arbres autour de leur habitation; ce qui est une chose très-propre à la récréation des gens. » *Trésor*. De ce passage curieux on peut conclure qu'aux yeux même d'un Italien, la France de saint Louis, comparée à l'Italie si agitée du treizième siècle, ne paraissait pas si barbare, au moins sur un point qui tenait de près à la constitution morale et sociale des deux pays.

vous voye. Et avec ce j'ai trouvé en ce pays des meilleurs peintres, et aux dicts vous envoyeres pour faire aussy beaulx planchiers qu'il est possible, et ne sont des planchiers de Bauxe, de Lyon et d'autres lieux de France en riens approchans de beaulté et richesse ceux d'icy; pour quoy je m'en fourniray et les meneray avec moy pour en faire à Amboise. »

« Avant que le Roy entrast en la ville (Capoue), est-il dit dans une autre lettre, il a couchié une nuyt à Poge-Royal (Pozzo Reale), qui est une maison de plaisance que le roy Ferrand et ses prédécesseurs ont faist faire, qui est telle que le beau parler de maistre Alain, la subtilité de maistre Jehan de Meun et la main de Fouquet ne scauroient dire, escripre, ne paindre. »

Le cardinal Briçonnet faisait à son tour part de son admiration naïve à la reine Anne de Bretagne : « Madame, je voudrois que vous eussiez veu ceste ville et les belles choses qui y sont; car c'est ung paradis terrestre. Le roy, de sa grâce, m'a voulu tout monstrer, à ma venue de Florence, et dedans et dehors la ville, et vous assure que c'est une chose incréable que la beaulté de ces lieux bien appropriez à toutes sortes de plaisances mondaines. Vous y avez esté souhaictée par le roy. A cette heure icy, il n'estime Amboise, ne lieu qu'il ait par delà.... Il vous comptera bien de ses nouvelles de pardeçà, et vous fera belle envie de le venir veoir. Vous ferez bien cest appoinctement ensemble, mais que vous faictes ung beau filz ou une belle fille. Ce royaulme est une belle provision pour eux. »

Nous avons tiré ces extraits de bulletins imprimes en caractères gothiques, véritables journaux du temps,

dont on faisait aussi des copies à la main et qu'on envoyait aux personnages marquants, aux échevinages des villes. Ces curieux documents, qui prouvent l'importance qu'on attachait alors aux nouvelles d'Italie, font partie d'un recueil de pièces sur l'expédition de Naples, que possède la Bibliothèque publique de Nantes, et ont été communiqués par M. Fillon de Fontenay-Vendée à l'éditeur *des Archives de l'art français.*

Ce qui avait été un instinct sous Charles VIII devint une mode sous François Ier. De retour dans leur patrie, nos jeunes seigneurs, suivant l'exemple du maître, en vinrent bientôt à concevoir un injuste dédain pour les œuvres rudes mais originales de la vieille école indigène, et à sacrifier, dans l'art comme dans la littérature, à la Déesse du jour, l'élégance, qui s'identifiait à leurs yeux avec tout ce qui venait d'Italie.

LES MŒURS.

On lit dans un *Mémoire historique sur Charles VIII* : « Si les femmes furent un des motifs qui poussèrent le roy en Italie, elles furent aussi un de ceux qui l'en firent chasser ; car, comme elles estoient ravies de la gentillesse et civilité des François, qu'elles ne pouvoient céler l'aise qu'elles avoient de les voir, et de jouir par ce moyen de cette douce liberté qu'elles n'avoient jamais goûtée, les maris, de leur costé, devinrent tellement jaloux de cette nation qu'ils conspirèrent facilement à l'égorger ou à la chasser (1). »

André de la Vigne, dans son *Vergier d'honneur ;* Jean Marot, dans ses *Voyages de Gênes et de Venise*, décri-

(1) *Archives curieuses de l'Histoire de France,* 1, 185.

vent complaisamment l'enthousiasme des Italiennes pour nos soldats vainqueurs.

Et leur sembloit être en un paradis,
De veoir François en leurs terres marcher.
. . . .

A Quiers,

. . . Tous ces seigneurs en de bonnes maisons
Furent logés et des dames chériz;
Là ou plusieurs amoureux oraisons
Pour parvenir à fin de leurs raisons,
On mist avant, voire absens les marys.

A Florence, nos jeunes seigneurs font assaut de luxe et d'élégance « pour estre mieux des dames honourez; » ils défilent dans les rues,

Où fust rué maintes douces œillades
Qui peult-estre prouffitèrent après.

Dans les œuvres d'Alione (1), auteur franco-piémontais de la province d'Asti, qui appartenait à Louis XII, on trouve deux morceaux fort curieux pour l'histoire de la langue et des mœurs de cette époque. Ce sont deux farces à personnages, l'une *de la dame qui croyoit avoir une robe de velours du François logé dans sa maison* (2); l'autre *du François logé dans l'hôtellerie d'un*

(1) *Poësies françoises d'Alione d'Asti*, composées de 1494 à 1520; publiées pour la première fois par J. C. Brunet; Paris, Silvestre, 1836, in-8°.

(2) *Farsa de la dona chi se credia havere una roba de veluto dal Franzoso alogiato in casa sua*. Elle commence ainsi; c'est le Français qui parle :

On dit partout que ces Lombardes
Se tiennent frisques et gaiglardes
Trop plus pour nous autres François
Que pour leurs maris....

Lombard (1). On y voit les bons tours que les Français jouaient aux Milanais leurs hôtes, faisant la cour à leurs femmes, ou punissant leur avarice en tirant d'eux un bon dîner à peu de frais. Il y a des scènes d'un excellent comique; certains traits rappellent l'avocat Pathelin et même Molière. Les interlocuteurs y parlent tantôt français, tantôt italien, et le plus souvent un *français italianisé* que nos soldats rapporteront plus tard en France. Le mystère de *la Bourgeoise de Rome*, que l'on représentait à Laval en 1498 (voy. la *Bibliothèque de l'École des Chartes*, 1852, p. 389), retraçait probablement des faits du même genre.

L'*Épistre des dames de Paris aux courtisans de France estant pour lors en Italye*, par Jean Marot, est un témoignage de la jalousie qu'inspiraient aux dames de France les galants succès de nos gentilshommes au delà des monts. Là se trouvaient en contact, d'une part, la galanterie française, vive, légère, enjouée; de l'autre, la sensualité méridionale, qui, combinée avec une certaine contrainte extérieure et un commerce moins libre entre les sexes, fait de l'amour, tantôt une passion furieuse, tantôt une science (2) et un cal-

(1) *Farsa del Franzoso alogiato a l'osteria del Lombardo.* Le début rappelle celui du *Malade Imaginaire* « Et incomincia el dicto Lombardo hospite calculando e fantasticando cum la sua nota in mano :

Chinque per chinque. Vinte chinque
Sey per sey tranta e sey
Septe per sept quaranta e nove,
Octo per octo, sexanta e quatro...
Ho guadagnato in octo mesi
Solamente a logiar Francesi
A centanara de fiorini, etc.

(2) On sait que l'Arétin donne à ses dialogues le nom de *Ragionamenti.*

cul (1). De là, chez nous, des conséquences qui se développèrent avec le temps : pour les femmes, des leçons de coquetterie, des modes provocantes et voluptueuses que les maîtresses de François Ier, la duchesse de Châteaubriand et la belle Féronnière introduisirent à la cour de France; pour les hommes, les enseignements et les fruits d'un libertinage auquel le souvenir et le nom de l'Italie resteront toujours attachés.

Toutefois il ne faudrait pas trop généraliser ces conséquences. Sans doute l'introduction des femmes à la cour, qui avait commencé sous Louis XII, prit sous son successeur une grande extension. Mais ce ton de galanterie, ces libres hommages d'un sexe à l'autre, admis déjà dans les cours d'Urbin, d'Este, de Ferrare, établis à celles de François Ier et de Marguerite sa sœur, s'ils n'excluaient pas le désordre des mœurs, étaient loin de le supposer toujours. Ces dames italiennes du commencement du seizième siècle, que les nôtres prenaient pour modèles, gracieuses et instruites sans être pédantes, encourageaient du fond de leur palais les travaux des poëtes et des artistes qui venaient chercher auprès d'elles des inspirations et des avis. D'une part, un peu de coquetterie et de *préciosité*, comme on dira plus tard à l'hôtel de Rambouillet; de l'autre, un ton de dévoue-

1. Voyez l'*Épître* citée de J. Marot :

Italiennes	Mais courtisennes
Praticiennes	Parisiennes
Sont et seront;	Plaisir feront.

..... Nature Lombarde
Ne se retarde au plaisir satisfaire,
Ains pour tirer argent se paint et farde.
Mais cueur françois de son amy prend garde
Et le regarde en son piteux affaire;
Lors faict pitié ce qu'argent ne peut faire.

ment passionné, sorte de langage convenu, ont pu donner lieu à des interprétations malignes ; mais flétrir ces rapports par l'imputation d'un honteux libertinage, c'est confondre les Vittoria Colonna, les Emilia Pia, les Olympia Morata, les Lucrèce et les Léonore d'Este, les Marguerite d'Écosse et de Navarre, les nobles dames de Castiglione et du Tasse, d'Alain Chartier et de Marot avec les créatures de l'Arétin. A l'ancien respect gaulois pour les femmes, au dévouement qui formait la base de la chevalerie, l'Italie ajouta son élégance, ses raffinements, sa métaphysique amoureuse. En résumé, la cour de François Ier, que nous appellerons, si l'on veut, avec Brantôme, « gentiment corrompue, » n'érigea pas du moins la corruption en système et en moyen politique. Les femmes à cette cour étaient pour lui comme les fleurs au printemps ; on sait ce qu'elles furent pour Catherine de Médicis.

CHAPITRE IV.

DEUXIÈME PHASE DE L'INFLUENCE ITALIENNE.

La deuxième phase de l'influence italienne coïncide à peu près avec la seconde moitié du seizième siècle.

Cette influence joua un rôle dans la réaction de l'école savante de Ronsard et de Dubellay contre la *littérature facile* de Marot et de son école. (Vers 1549, date du Manifeste de Dubellay.)

Elle domina la morale publique et privée à partir de la régence de Catherine de Médicis. (1560.)

Enfin elle envahit les modes et le langage de 1565 à 1579, époque où Henri Estienne la combattit dans ses pamphlets.

Nous l'examinerons successivement sous ces trois points de vue; mais d'abord il nous faut, comme nous l'avons fait pour la première période, aller chercher dans l'Italie même le secret et l'origine de cette influence.

Trois hommes de génie lui avaient donné au quatorzième siècle la prééminence littéraire; elle la retrouva au seizième, grâce surtout à trois noms que nous citons, non dans leur ordre chronologique, mais dans l'ordre de l'action qu'ils exercèrent sur la France : l'Arioste, le Tasse et Machiavel.

CE QUE LA POÉSIE ÉPIQUE ITALIENNE DOIT A LA FRANCE.

La perfection de la forme atteinte pour la première fois chez les modernes dans un genre de poésie qui passe pour le plus difficile de tous, voilà ce que la France admira dans les deux premiers; mais ne devaient-ils rien eux-mêmes à la France? Où avaient-ils puisé le

type de l'épopée chevaleresque sérieuse ou badine, telle qu'ils la traitèrent suivant la nature diverse de leur génie, si ce n'est dans ces vieilles chansons de geste des douzième et treizième siècles, que nous avons vues, dès ce temps, importées de France en Italie connues de leurs grands écrivains du siècle suivant, enfin mises en prose et popularisées dans les deux pays à partir de cette dernière époque? Leur Giraldi n'a-t-il pas confessé l'évidence, lorsqu'il a reconnu que l'Italie nous avait emprunté le nom et la chose (1); et notre Henri Estienne n'a-t-il pas été fondé à dire : « Nous avons des romans qui pourroyent estre les bisayeulx, voire trisayeulx du plus ancien auteur qu'ils ayent (2). » Pendant trois siècles, les chroniques poétiques de la France, les cycles de *Charlemagne,* de la *Table Ronde, des Amadis,* défrayèrent le génie italien.

On vit d'abord paraître chez eux des compilations informes en vers et en prose, destinées au peuple, mais curieuses à étudier parce qu'on y trouve le germe des compositions plus régulières qui les suivirent : *Buovo d'Antona,* d'après un vieux roman français (3); *la Spagna,* empruntée à la *Chanson de Roland* (4) et à la *Chronique de Turpin* (5), que le compilateur n'appelle jamais que *il Libro*, le livre par excellence; *I Reali di Francia,* vaste répertoire des fictions romanesques an-

(1) « Mi par di poter dire che questa sorte di poesia habbia avuta la prima origine e il primo principio da Francesi, da quali ha forse ancor havuto il nome. »

(2) *La Précellence du langage françois,* édition Feugère, p. 18.

(3) *Boves d'Antone;* Paris, in-4°, goth. Sans date.

(4) Voyez les rapprochements établis par M. Génin dans sa *Chanson de Roland,* entre *la Spagna* et ce poëme; *Introduction,* p. 137.

(5) *Mettendo lo Turpin, lo metto anch' io,* dit aussi l'Arioste.

térieures à Charlemagne ou supposées telles, et où nous retrouvons quelques-uns de nos originaux perdus. La propagation du christianisme par les armes de la France; la prédestination de ses rois, représentés surtout par Charlemagne, à cette mission providentielle, telle est l'idée toute française qui domine dans la presque totalité de ces ouvrages. C'est toujours le *Gesta Dei per Francos*.

Puis ces compilations grossières prennent la forme de compositions régulières; un peu de grâce et d'imagination vient se mêler à ces grands coups de lance qui plaisaient tant au vulgaire et à d'autres encore. Pulci met à contribution le *Chevalier au Lion*, les *Quatre fils Aymon*, la *Chanson de Ronceraux* (1), et ce railleur trouve, pour peindre le désastre de notre armée, des accents pathétiques où l'on sent une inspiration toute française (2). Boiardo et Berni travaillent encore sur ce fonds inépuisable des aventures romanesques de Charlemagne, si cher aux imaginations italiennes. Alamanni emprunte au Cycle, moins exploité par elles, de

(1) Comparez Pulci c. XXVII, stances 108 et suiv., avec la *Chanson de Ronceraux*, édition de Francisque Michel, p. 82, 88, 92.—M. Ranke, dans son ouvrage : *Zur Geschichte der Italienischen Poesie*, Berlin, 1839, in-4°, remarque que cet épisode, le seul sérieux et pathétique du *Morgante*, n'a pas cessé, depuis l'époque de sa première publication jusqu'à nos jours, d'être réimprimé séparément comme livre populaire.

(2) D'autres indices semblent prouver que Pulci a puisé à des sources françaises. Par exemple, dans son poëme, *Gano ou Ganelon* est pendu, comme *Loup*, duc de Gascogne, qui joue le même rôle dans notre histoire, au lieu d'être tiré à quatre chevaux comme dans toutes les compilations italiennes d'après le faux Turpin. D'ailleurs Fauriel a bien démontré que cette longue lutte des chrétiens et des Arabes d'Espagne sur la frontière des Pyrénées dut former tout d'abord un thème de poésie populaire dans la Gaule méridionale.

la *Table Ronde*, son *Giron le Courtois*, et affaiblit souvent les beautés franches de l'original (1).

Ces beautés soutiennent parfois la comparaison avec es peintures des maîtres eux-mêmes, malgré le désavantage d'un idiome grossier, d'un siècle ignorant. Par exemple, lorsque Jean Bodel, dans la *Chanson des Saxons*, nous montre à la cour d'Aix-la-Chapelle les grands vassaux, les puissants barons de Liége et d'Argonne,

Et li quatorze rois dont Karles se couronne;

lorsque, plus loin, Guiteclin (ou Witikind), chef des Saxons, demandant conseil à ses hommes pour résister aux Français, un d'entre eux lui répond :

Guiteclin fait-il, sire, molt le te dis sovent,
Que tu querroies chose dont seriens dolent.
Quant tu gastas Coloigne, molt erras folement...
Pépin fut rois de France, qui fist en son jouvent
Mainte riche bataille et maint estor pesant.
Petis fut à merveille, mès molt ot hardement.
Mais ainc n'osa cil faire ce que cist entreprent.
Quant Karles va en ost, n'i va si povrement
Qu'il n'ait quatorze rois de son droit tenement,
Et bien quarante ducs et contes plus de cent.
Amés est de ses homes et servis durement....
Pour ce vient bien à chief de çou qu'il entreprent.

Nous le demandons, cette description de la cour de Charlemagne est-elle donc inférieure, pour la pensée, à celle que renferme le quatorzième chant de *Roland le Furieux?*

(1) Ginguené cite pour exemple la devise gravée sur la lame de l'épée de Giron :

Loyauté passe tout, trahison honnit tout;

que l'auteur italien a ainsi délayée et affaiblie :

Lealtà reca honor, vittoria e fama;
Falsitade honta et duol dona a ciascuno.

Quivi erano baroni e paladini,
Re, duci, cavalier, marchesi e conti, etc.

Veut-on prendre un épisode d'un autre genre? Tout le monde connaît les peintures pathétiques que le Tasse a tracées de Suénon mourant, de Tancrède prêt à expirer :

Trar molto il debil fianco oltra non puote;
E quanto più si sforza, più s' affanna :
Onde in terra s' asside, e pon le gote
Sulla destra, che par tremula canna.
Ciò che vedea, pargli veder che rote;
E di tenebre il dì già gli s' appanna.
Alfin isviene . . . . (C. XIX.)

Giacea, prono non già; ma come volto
Ebbe sempre alle stelle il suo desire,
Dritto ei teneva inverso il cielo il volto,
In guisa d' uom che pur lassuso aspire.
Chiusa la destra, e 'l pugno avea raccolto,
E stretto il ferro, e in atto di ferire;
L' altra sul petto in modo umile e pio
Si posa, e par che pardon chieggia a Dio. (C. VIII.)

Eh bien, à cette brillante imagination du poëte de la cour d'Este et du siècle de Léon X, secondée par une langue musicale et pittoresque, nous osons opposer la peinture de notre vieux trouvère artésien du treizième siècle, avec son rude idiome, avec les entraves du couplet monorime. Voici comment il décrit la mort de Bérard de Montdidier, le compagnon d'armes de Baudoin :

Berart pert sa vertu, s'est à terre versez,
La mort le va hastant, pluseurs fois s'est pasmez.
De trois pois d'herbe fresche, au nom de Trinitez
S'estoit commeniez, ni fu prestes mandez.
Lors s'estant à la terre, contre Orient, li bers,
La boche li nercist; si a les dens sarrez,

Li bel oil de son chief sont pâle et oscurez.
De ses bras a fait crois, et sor son pis posez. . . .
La parole li faut, l'espirs en est alez. . . . .
Haï! Karles, bons rois, quant de fi le saurez
N'iert pas legière chose que soiez confortez;
Quar le meillor de l'ost enfin perdu avez.

(*Chanson des Saxons*, coupl. 249.)

Bernardo Tasso, le père de l'auteur de la *Jérusalem* avait traité, non sans succès, un sujet dont la plus ancienne version connue paraît être espagnole, mais que Huet et Tersan croient d'origine picarde, celui d'Amadis (1). C'est en partie à la cour de Henri II qu'il composa ce poëme sur le héros que celle de François Ier avait adopté; il y sème des traits et des épisodes à la louange de la maison de France; et si, plus tard, en poëte courtisan, il retourne ces traits à l'adresse de Philippe II, le lecteur français peut toujours reconnaître dans son poëme un sujet national, des localités et des personnages familiers à sa mémoire, Urgande la déconnue (*sconosciuta*), etc.

Enfin il se trouva deux poëtes de génie qui devinèrent le parti qu'on pouvait tirer de ces fictions pour remplacer le merveilleux et l'intérêt national des épopées antiques. Il leur fut donné de saisir le moment où le moyen âge disparaissait devant un nouvel ordre d'idées, sans que ses souvenirs eussent encore perdu

(1) *Partenopex de Blois* avait été indiqué dans la *Bibliothèque des Romans* comme traduit d'originaux espagnols et catalans, lorsque Legrand d'Aussy, « s'étant aperçu, dit-il, qu'on nous donnait souvent des ouvrages d'origine française pour des traductions d'œuvres étrangères, » établit victorieusement la propriété de la France sur ce poëme, qu'il proposa de publier dans sa forme originale comme il l'a été depuis.

leur prestige. La résurrection factice, que tenta François Ier, de la chevalerie morte comme institution, mais chaude et palpitante encore comme inspiration poétique, servit merveilleusement l'entreprise littéraire de l'Arioste et du Tasse. *Roland le Furieux* paraissait en 1516, précisément un an après que Bayard, en armant son roi chevalier, lui avait adressé ces paroles : « Sire, autant vaille que si s'était Roland ou Olivier, Godefroy ou Baudouin son frère. » Enfin, les deux auteurs suppléaient habilement à l'absence d'un sujet purement national, l'un par la variété d'épisodes, de lieux, de personnages que lui fournissait le vaste répertoire des traditions chevaleresques; l'autre par la communauté d'intérêt religieux et poétique qui, pour l'Europe chrétienne, s'attachait au souvenir des croissades. Car, de même que le poëme du Dante avait été l'épopée du moyen âge féodal, ceux de l'Arioste et du Tasse peuvent passer pour la légende chevaleresque de la chrétienté tout entière. *Roland le Furieux*, c'est la tradition de Charlemagne ; *la Jérusalem Délivrée*, c'est la croisade en terre sainte. Les deux poëmes sont cosmopolites comme l'idée de la papauté et les prétentions de l'empire.

L'ARIOSTE.

L'Arioste n'avait pas vu la France ; il se contentait, comme il l'a dit lui-même, de connaître le beau pays qui lui avait donné naissance, et de chercher sur la carte le reste de la terre (1) ; ou plutôt la puissance de

(1) Vist' ho Toscana, Lombardia, Romagna,
Quel monte che divide, e quel che serra
Italia, e un mare e l' altro che la bagna ;

son imagination lui ouvrait à son gré les régions sans bornes de la fantaisie. Néanmoins son père avait rempli une mission en France. Son protecteur, le cardinal Hippolyte d'Este, resta fidèle au parti français, quand le pape Jules II s'arma contre nous. La pensée du poëte lui-même se tourna plus d'une fois vers la France, soit quand il eut l'idée d'un poëme sur les guerres d'Édouard d'Angleterre et de Philippe le Bel, soit quand il traduisit quelques-uns de nos vieux romans, peut-être *Tristan*, dont la folie n'est pas sans analogie avec celle de Roland, dans sa cause et dans ses effets; *Tristan* dont les aventures ont trouvé place dans le trente-deuxième chant de son poëme, et auquel il a emprunté l'idée des deux fontaines de l'amour et de la haine, cause première de tant de vicissitudes dans les amours de Renaud et d'Angélique; peut être fut-ce *Baudouin de Sebourg* où des critiques peu habitués à se rencontrer dans la même opinion se sont accordés à retrouver sa manière : « La verve caustique, le décousu capricieux de la narration, et surtout l'humeur railleuse qui se joue incessamment du sujet, du lecteur et de l'auteur lui-même » (1). En effet, cette bonhomie malicieuse qui tient le milieu entre le ton convaincu de l'Anglais Spencer, le sérieux solennel des romanciers espagnols et l'ironie froide et perpétuelle de Pulci son compatriote, ce demi-sourire qui semble flotter perpétuellement entre la conviction et le doute, ces avant-propos inconnus à l'antiquité, où l'au-

Questo mi basta; il resto della terra,
Senza mai pagar l' oste andrò cercando
Con Tolomeo. (*Sat.* III.)

(1) Paulin Paris, *Chanson d'Antioche*, Introduction, p. LIV. — Génin, *Chanson de Roland,* Introduction, p. CXL.

teur se met naïvement en scène; ce contraste entre la gravité de la forme et la frivolité du fond; cette philosophie qui se rit sans amertume, mais sans en être jamais dupe ni complice, des erreurs et des fautes de l'humanité, tout cela n'est pas plus caractéristique de Berni et de l'Arioste que de l'esprit français depuis les fabliaux jusqu'à Voltaire.

Telles sont les affinités qui, plus encore que les physionomies familières de Charlemagne et de Roland, que ces localités aux noms bizarrement exacts (1), que cette peinture du vieux Paris, reconnaissable encore aujourd'hui à la description que le poëte en a tracée, font qu'en lisant l'Arioste le lecteur français se trouve, s'il est permis de le dire, en pays de connaissance. Aussi a-t-il exercé une attraction toute particulière sur les esprits les plus éminemment français. Parmi ses nombreux traducteurs et imitateurs en vers au seizième siècle (2), on trouve Mellin de Saint-Gelais et Nicolas Rapin. Au dix-septième, madame de Sévigné avoue son faible pour les grands coups de lance de notre auteur; et la Fontaine se plaît à lui emprunter *l'Anneau d'Hans Carvel, les Oies du frère Philippe, la Coupe enchantée*, et surtout *Joconde*, ce charmant épisode où le bonhomme n'a pas trop de tout son esprit pour lutter avec l'original. Enfin Voltaire, après l'avoir traité un peu

(1) ... Presso a San Malò ritrovò un legno...
Passò la notte il monte San Michele...
Breaco (Bréhec) et Landiglier (Lan-Tréguier) lascia a man manca.
(*Orlando*, c. IX, st. 15 et 16.)

(2) *Imitations de plusieurs chants de l'Arioste*, publiées par Lucas Breyer en 1572. C'est là que paraissent les premiers vers de Desportes.

légèrement dans ses premiers ouvrages (1), revient sur son compte avec une chaleur singulière; il avoue qu'il s'est trompé, et, ce qui lui coûtait moins sans doute, en traduit quelques morceaux avec cette élégance facile qu'on lui connaît; puis, comme il mettait toujours un peu de passion même dans la justice, il proclame en définitive que l'Arioste écrit beaucoup mieux que la Fontaine, est cent fois plus peintre qu'Homère, et vaut mieux à lui seul que tous les romanciers ensemble (2).

LE TASSE. — SON VOYAGE EN FRANCE.

Pour le Tasse les rapports avec la France ne furent pas, comme pour l'Arioste, purement intellectuels. Il ne se contenta pas d'emprunter à nos vieux romans son *Rinaldo*, où nous retrouvons les *Quatre fils Aymon*, la forêt des Ardennes, le cheval Bayard, l'enchanteur Maugis, tout le personnel et la géographie de nos légendes chevaleresques et de notre *Bibliothèque Bleue*; à notre Dubartas, si prisé des étrangers et traduit dans presque toutes les langues de l'Europe, son poëme des *Sept Journées de la Création* : il fut en contact matériel avec la France, et à l'âge de vingt-six ans, déjà connu par le premier de ces ouvrages, il suivit, vers la fin de l'année 1570 (3), le cardinal d'Este, envoyé par le

(1) *Essai sur le poëme épique.*

(2) *Dictionnaire philosophique*, in-8° : *Épopée*, et *Correspondance*, LXV, 428, LXIX, 102, édition Beuchot.

(3) « Quà è il Tasso e gli altri della corte d'Este. » Lettre de Jacopo Corbinelli, datée de Paris, 1er décembre 1570. Ce Corbinelli aïeul du *Fidèle Achate* de Madame de Sévigné fut attaché par Catherine de Médicis à la maison du duc d'Anjou, depuis Henri III. Il mérita les éloges du chancelier de l'Hôpital, et contribua beaucoup à propager en

pape auprès de Charles IX, pour appuyer les intérêts catholiques compromis par les exigences du protestantisme. La Saint-Barthélemy approchait. Il ne faut pas demander à notre poëte italien, croyant et protégé d'un cardinal, un esprit de tolérance philosophique bien rare à cette époque. A ses yeux, l'intimidation et le châtiment des huguenots était l'unique remède aux dissensions religieuses, et l'extirpation de l'hérésie le premier devoir d'un roi. On a sa profession de foi à cet égard dans un *Discours politique* (1), daté de 1585, où nous remarquons ce passage : « Charlemagne et Godefroi de Bouillon sont admirés pour avoir signalé leur zèle à propager la vraie religion, à exterminer les ennemis du Christ, et non pour avoir mené la vie d'un hermite ou d'un moine ; » témoignage curieux des préoccupations politiques et littéraires de l'auteur, qui opposait ainsi dans sa pensée, à la pâle et béate physionomie du roi de la Ligue, le type militant et chevaleresque ressuscité par son génie.

Dès son séjour à l'université de Padoue, il avait conçu l'idée d'un poëme épique dont le sujet serait la conquête de Jérusalem par les chrétiens sous le commandement de Godefroi de Bouillon. Dans le milieu poétique et chevaleresque où l'avaient jeté l'*Amadigi* de son père et son propre *Rinaldo*, avait-il, comme l'Arioste, rencontré, étudié ou même traduit quelques manuscrits de nos vieux poëmes, encore aujourd'hui si peu connus, du cycle des croisades, le *Chevalier au cygne*, la *Chan-*

France le goût de la littérature italienne par les éditions et les écrits qu'il publia en cette langue.

(1) *Discorso intorno alla sedizione nata nel regno di Francia*, Tasso, *Opere*, Pisa, 1823, in-8° ; XI, 320.

son des Caitifs, celle d'*Antioche* ou de *Jérusalem*, l'épopée provençale de Georges Béchada sur la guerre libératrice que prêcha Pierre l'Ermite et que dirigea Godefroi de Bouillon; et cet autre poëme, également perdu, dans lequel un troubadour inconnu avait chanté les exploits des seigneurs provençaux contre les Maures, et introduit, entre autres épisodes romanesques, le combat singulier d'un autre Argant contre un autre Tancrède (1)? On peut trouver singulier qu'il nous reste aujourd'hui un si petit nombre de ces grandes compositions provençales, dont l'existence est attestée par Raynouard, par Fauriel et par le Tasse lui-même (2). N'est-il pas possible que quelques-unes d'entre elles, transportées en Italie par les Albigeois et enveloppées dans la proscription qui poursuivait leurs ouvrages hétérodoxes, aient passé sans bruit de main en main, et que, pour nous servir d'une expression vulgaire, elles n'aient pas été perdues pour tout le monde?

Quoi qu'il en soit, le biographe Serassi nous montre le Tasse travaillant à son épopée sur les routes et dans les hôtelleries de France. Plus tard il y ajouta un grand nombre de stances à Chaalis, riche abbaye du cardinal d'Este, dont les étangs et les bois confinent à ceux d'Ermenonville, témoins deux siècles plus tard des dernières rêveries de Jean-Jacques Rousseau. A Paris, il

(1) Fauriel, *Histoire de la poésie provençale*, II, 381.

(2) E Romanzi furono detti quei poemi o piuttosto queste istorie favolose che furono scritte nella lingua de' Provenzali o de' Castigliani. *Opere*, édition de 1744, IV, 210. Il est certain que des poëmes français, dont les originaux sont aujourd'hui perdus, ne se retrouvent plus que dans des traductions ou imitations étrangères. Nous en avons vu un exemple dans les *Reali di Francia*. Southey en cite d'autres à propos de traductions espagnoles.

fut présenté au roi par le cardinal, comme le chantre de Godefroi et des héros français de la croisade. Charles IX pouvait encore sourire aux poëtes et à la poésie qu'il aimait ; il n'avait pas encore quitté, pour l'arquebuse des guerres civiles, la plume mieux séante à de royales mains.

Le Tasse fut reçu avec distinction. Il suivit la cour à Blois, à Tours, à Chenonceaux, dans cette « molle région » si chère aux voluptueux Valois, et qu'il a peinte en passant dans ses vers (1). Là, suivant une remarque ingénieuse, il put prendre l'idée des enchantements d'Armide; au milieu de l'*escadron volant* de la Reine, Condé séduit et désarmé lui a peut-être fourni quelques-uns des traits de Renaud captivé par la princesse de Damas, de même que Blois et Chambord rappelaient, quelques années plus tard, à l'ambassadeur vénitien Jérôme Lippomano, les demeures fantastiques de Morgane et d'Alcine (2).

Du reste, le Tasse ne fut pas moins bien accueilli des princes de la littérature : tous les poëtes de la Pléiade, Ronsard à leur tête, s'empressèrent à l'envi autour de leur confrère en poésie, et le rapprochement de ces deux noms sembla personnifier l'union des Muses françaises et italiennes.

Mais tous ces honneurs, cet échange d'hommage poétiques, n'enrichissaient point le Tasse; pauvre il était venu en France, pauvre il la quitta, si l'on en croit

(1) La terra molle e lieta e dilettosa
Simili a se gli abitator produce.

(2) « Che sono machine reali e di quelle apunto che fanteggiano li Romanzi esser state case di Morgana e di Alcina. » *Relations des ambassadeurs vénitiens*, II, 490.



l'anecdote, rapportée par plusieurs auteurs (1), d'un écu emprunté en partant à une dame, ou, suivant les autres, à Ronsard lui-même, et du même habit apporté par lui d'Italie et remporté après un an de séjour. Ces circonstances et la perte des bonnes grâces du cardinal son protecteur ont pu influer sur le jugement qu'il porte sur la France dans sa lettre au comte Hercule de Contrari (2). Ce jugement est plutôt d'un économiste que d'un poëte; il passe en revue le climat, les produits, les habitants, l'aspect du pays, celui des villes, et ne trouve guère à louer que le teint de nos femmes et la qualité de nos vins. Encore se déclare-t-il peu compétent, au moins sur le second article. D'ailleurs l'épigramme suit de bien près l'éloge sur ce point; car, après avoir caractérisé ainsi les vins de France : « Beaucoup de force et peu de fumée, » il ajoute : « C'est précisément l'inverse du caractère des Français. » Nos plaines des environs de Paris, de la Normandie et de la Picardie lui semblent monotones; nos escaliers en colimaçon lui

(1) Balzac, Gui-Patin, le P. Romuald. Voyez le joli sonnet où, faute d'argent pour se procurer d'autre lumière, il prie sa chatte de lui prêter pendant la nuit celle de ses yeux. Quelques mois avant son voyage en France, il était obligé de mettre en gage l'épée dont il avait hérité l'année précédente, et avec laquelle son père avait brillamment servi le duc de Mantoue, ainsi que l'atteste le billet autographe suivant :

« Io sottoscritto dichiaro d' aver ricevuto dal signore Abram Levi venticinque lire p. le quali ritiene in pegno una spada del mio padre, sei camiscie, quattro lenzuoli, due tovaglie. A di 2 di Marzo 1570.

TORQ°. TASSO »

On cite aussi cette lettre à sa sœur : « Les hauts-de-chausse que Mme Léonora m'a donnés sont de belle étoffe; mais ils commencent à se trouer, et je n'ai pas de quoi les faire raccommoder. Veuillez lui demander de l'argent ou la pièce pareille.

(2) *Opere*, XIV, 323. »

font tourner la tête; l'architecture de nos églises lui paraît barbare, la peinture et la sculpture grossières. Néanmoins il vante le coloris et même le dessin des vitraux qui les décorent, et l'élégance des flèches qui les surmontent.

Le sentiment littéraire n'est pas moins choqué chez lui que l'instinct pittoresque, à voir les lettres, et particulièrement les sciences, abandonnées par les nobles, tomber en des mains plébéiennes. « Car la philosophie, comme une princesse mariée à un vilain, perd beaucoup de sa dignité naturelle à ce contact avec les esprits vulgaires : de libre investigatrice des causes, elle devient obtuse, sans autorité; de puissante modératrice des hommes, elle se fait ministre des sordides manœuvres et des basses convoitises... Je devrais, ajoute-t-il, terminer ce discours par un parallèle des mœurs et des institutions de la France et de l'Italie; mais le peu de connaissance que j'ai des premières m'empêche de vous satisfaire sur ce point. D'ailleurs une partie de ce dernier pays obéit à un prince étranger; le reste est soumis à des formes de gouvernement diverses; on ne peut donc tirer des conclusions générales d'un pareil état de choses; mais la France soumise à un roi unique et indigène, par cela même plus une, est de ce côté plus heureuse, et, autant que je puis en juger, mieux ordonnée et gouvernée sous beaucoup d'autres rapports. »

Pardonnons au Tasse ses jugements rigoureux ou iniques, en faveur de cette appréciation si juste des bienfaits de l'unité française, déjà signalés par son compatriote Alamanni. Pardonnons-lui surtout en faveur des types immortels de vertu chrétienne et chevaleresque,

Godefroi, Baudouin, Renaud, Tancrède, dont il a pris chez nous les modèles. Voilà de quoi faire oublier des critiques passagères et des impressions de voyage défavorables.

Aussi la France garda le souvenir du poëte qu'elle avait quelque temps possédé. Montaigne, qui le vit à Ferrare en 1580, consigna dans ses *Essais* l'impression douloureuse qu'il éprouva de le trouver « en si piteux estat, survivant à soy-mesme, mecognoissant et soy et ses ouvrages (1) ». Les souvenirs de sa personne (2), la tradition de son séjour, se mêlèrent, jusqu'au commencement du dix-septième siècle, à l'admiration de ses œuvres. Celles-ci, traduites en français presque aussitôt que publiées, furent imitées, commentées, citées à l'envi. On a même remarqué que sa *Jérusalem* fut d'abord mieux accueillie en France qu'en Italie, où elle eut à essuyer les critiques de *la Crusca*, puis celles de Galilée. Balzac, tout en dirigeant contre l'auteur le reproche que lui adressa plus tard Boileau, de mêler le sacré au profane (3), a dit de lui, en reproduisant une pensée de saint Jérôme : « Virgile est cause que le Tasse n'est point le premier, et le Tasse, que Virgile n'est pas le seul. » Si, plus tard, le censeur sévère que nous venons

(1) *Essais*, l. II. c. XII.

(2) L'auteur se rappelle avoir vu dans un vieux château de Normandie, au milieu d'autres *portraitures* du seizième siècle, un portrait français du Tasse, avec cette inscription. *Torquato Tasso, excellent poëte italien.*

(3) Il applique ingénieusement au Tasse ce que ce dernier a dit d'Ismène :

Questi or Macone adora, e fu cristiano ;
Ma i primi riti anco lasciar non puote :
Anzi sovente in uso empio e profano
Confonde le due leggi a se mal note.

de nommer, répétant la critique de l'*Infarinato* (1), a parlé « du clinquant du Tasse ; » si le père Bouhours lui a fait un crime « d'être en mille endroits plus agréable qu'il ne faut, » c'est parce qu'ils le rendaient responsable des excès de l'école de Marini qui avait outré quelques-uns de ses défauts, sans avoir son génie. Il faut encore en revenir au jugement de Voltaire.

De faux brillants, trop de magie,
Mettent le Tasse un cran plus bas ;
Mais que ne pardonne-t-on pas
Pour Armide et pour Herminie?

Il nous reste à expliquer comment la France, où les poëmes de Roland et de Lancelot avaient produit Duguesclin (2), Bayard et la Trémouille ; où le goût personnel de François I[er] avait mis à la mode les Amadis, les Florestans, les Philocopes ; où, depuis Charles VII, disons mieux, depuis Guillaume le Conquérant, toute cette littérature chevaleresque et nationale avait exercé une influence de courage et d'honneur, laissa échapper, comme on l'a dit, ses trésors domestiques, et « relever par d'autres l'épée enchantée de Roland et la croix sainte de Bouillon. »

L'étude de l'antiquité, qui avait favorisé en Italie le

(1) « Agguagliare à l'Avarchide il poema del Tasso, secondo che s'agguaglia anchè l'orpello a l'oro. » Lionardo Salviati, *Infarinato secondo.*

(2) Lorsqu'on lit dans *Isaïe le Triste* ce résumé des devoirs de la chevalerie, on reconnaît aussitôt la source où Duguesclin puisait ses inspirations. « Chevalier, soye cruel à tes ennemys, débonnaire à tes amys ; humble à non puissants, et aydes toujours le droict à soustenir, et confons celuy qui tors a ; vefves, dames, povres, pucelles et orfelins, et povres gens aymes toujours à ton povoir, et avec ce, ayme toujours saincte Église. »

développement du génie national, en retarda chez nous la maturité. Là l'érudition était, si je puis le dire, autochthone; elle nous arriva de seconde main. Pour nos voisins, elle fut contemporaine de la formation de la langue et de la littérature; chez nous, celles-ci se trouvèrent gâtées avant d'être mûres. Enfin, en Italie, par une autre coïncidence heureuse, qui n'est qu'une conséquence de la première, les hommes de génie parurent à temps pour façonner la langue sans la mutiler. En France, l'ouvrier ne vint pas quand l'instrument le réclamait, il vint plus tard et usa une partie de ses forces à refaire cet instrument devenu moins docile.

Mais ne nous lassons pas de le répéter, ce sont nos héros, nos vieilles chansons de geste qui ont défrayé l'imagination plus vive, la poésie plus tôt formée des Italiens. Contentons-nous de la part d'initiative qui nous revient dans ce genre de l'épopée où, plus heureux, il leur a été donné de produire des chefs-d'œuvre; mais qu'ils ne méconnaissent pas les obligations qu'ils nous ont; ne les méconnaissons pas nous-mêmes en faisant trop bon marché de ces richesses à peine connues, de ces Ennius de la France dans le fumier desquels nous avons tâché de ramasser quelques perles, et d'où nos voisins ont tiré de l'or.

On raconte que, quelque temps avant la chute de Napoléon, Monti, le poëte impérial, se trouvant dans une nombreuse société d'étrangers, pérorait sur la prééminence de la poésie italienne, prétendant que la France n'avait que de mauvaises tragédies et point de poëme épique. — « Avouez au moins, monsieur Monti, répondit un Français qui était présent, que, si nous n'avons pas de poëme épique, ce n'est pas faute de héros; car nous

en avons fourni à vos meilleurs poëtes : l'Arioste a chanté Roland et Charlemagne ; le Tasse a célébré les Godefroi, les Renaud, les Tancrède ; et vous-même vous avez chanté Napoléon. »

ÉCOLE DE RONSARD.

Vers le milieu du seizième siècle, le sceptre de l'érudition n'était plus en Italie, mais en France et en Allemagne. Dans ce déplacement, le savoir avait perdu en élégance ce qu'il avait pu gagner en profondeur. Danès, Turnèbe, Daurat, furent les maîtres de cette génération de poëtes dite la *Pléiade,* qui fleurit sous Henri II et sous la régence de Catherine de Médicis ; le pédantisme passa du domaine de la science, qui le tolère encore, aux œuvres d'imagination, où il est insupportable. L'école qui eut pour précurseur Scève et Peletier, dont Ronsard fut le chef, et dont Dubellay composa le manifeste dans sa *Défense et illustration de la langue françoise,* mit en avant une double prétention, celle d'être à la fois savante et nationale. Or la première de ces conditions nuisit à l'autre ; car, d'une part, il lui fallut recourir à l'imitation des anciens et des Italiens, leurs plus heureux interprètes ; d'autre part, elle enveloppa dans le même dédain, comme littérature frivole et courtisanesque, l'école rivale de Marot, dont Mellin de Saint-Gelais fut, sous Henri II, le dernier représentant, et tout ce qui était venu avant elle. Dès 1532, Antoine de Saix avait dressé, en assez mauvais vers, une espèce de réquisitoire contre les productions des siècles précédents.

J'estimerais qu'ignorants n'eusse loy
Que d'imprimer le conte Mélusine,
Ou Taillevant, le maistre de cuisine,
Le grand Albert quant au secret des femmes,

Mathcolus, vray advocat des dames,
Ventes d'amours, la Guerre des Grenoilles,
Les Droitz nouveaulx, le Livre des Quenoilles,
Le Testament maistre François Villon,
Jehan de Paris, Godefroy de Bouillon,
Artus le Preux ou Fierabras le Quin,
Tous les vaillans et Bertrand du Clecquin,
La Maguelone et Pierre de Provence,
Le Péregrin pour fraische souvenance,
Ou Célestine, ou le Perceforest,
Roland, Maugis, d'Ardennes la Forest,
Prison d'amours, addition et glose,
Finablement le Roman de la Rose.
Ce sont traictez qu'on ne doibt estimer, etc.
(*L'Esperon de discipline.*)

Dubellay, se faisant l'écho des critiques du savant Muret, son ami (1), disait, dans son *Illustration de la langue françoise :* « Ly donques et rely premièrement, ô poëte futur, fueillette de main nocturne et journelle les exemplaires grecs et latins, puis me laisse toutes ces vieilles poésies françoises aux jeux Floraux de Toulouse, et au Puy de Rouan : comme rondeaux, ballades, virelais, chants royaux, chansons et autres telles épiceries qui corrompent le goust de nostre langue, et ne servent sinon à porter témoignage de nostre ignorance. » Et plus loin, dans l'*Épître dédicatoire* qui précède *l'Olive :* « Certes j'ay grand honte quand je voy le peu d'estime que font les Italiens de nostre poésie en comparaison de la leur, et ne le trouve beaucoup estrange, quand je considère que volontiers ceux qui escrivent en la langue toscane sont tous personnages de grande

(1) « Qui se vernaculo nostro sermone poetas perhiberi volebant, perdiu ea scripsere, quæ delectare modo otiosas mulierculas, non etiam eruditorum hominum studia tenere possent. » (*Præfatio in Juvenilia.*)

érudition, voire jusques aux cardinaux mesme, et autres seigneurs de renom, qui daignent bien prendre la peine d'enrichir leur vulgaire par une infinité de beaux escripts; usant en cela de la diligence et discrétion familière à ceux qui légèrement n'exposent leurs conceptions au public jugement des hommes. Penses donc, je te prie, lecteur, quel pris doibvent avoir en l'endroit de celle tant docte et ingénieuse nation italienne les escripts d'un petit magister, d'un conard, d'un badaud, et autres mignons de telle farine, dont les oreilles de notre peuple sont si abbrevées qu'elles ne veulent aujourd'hui recevoir autre chose. » Et, pour remédier à cette ignorance dont il rougissait en comparant notre littérature à celle de l'Italie, « pour l'amplification de nostre langue, laquelle ne se peut faire sans doctrine et sans érudition, » il recommandait d'imiter « les bons auteurs grecs et romains, voire bien italiens, espagnols ét autres (1). » Ronsard, dans la préface de la *Franciade*, disait, presque dans les mêmes termes : « Je te conseille d'apprendre diligemment la langue grecque et latine, voire italienne et espagnole. »

Les poëtes de la Pléiade mirent leurs préceptes en pratique, et, à l'imitation grecque et latine qui les égara, ils mêlèrent, avec plus de réserve toutefois, l'imitation italienne. Mellin faisait à Ronsard le double reproche de *pindariser* et de *pétrarchiser*, critique dont celui-ci aurait pu lui renvoyer au moins la moitié; car, outre ses traductions de la *Sophonisbe* et de quelques fragments de l'Arioste, il avait importé d'Italie en France le ma-

(1) Voyez d'autres passages de Dubellay où il recommande l'imitation de la littérature italienne, *œuvres*, Lyon, De Harsy, 1575, in-8°, p. 16, 29, 33

drigal et le sonnet, avant que Dubellay ne le fît « résonner sur les rives angevines (1). »

Ainsi les deux écoles se rencontraient dans l'imitation de la littérature italienne. La plupart des poëtes du temps, Gringore, Olivier de Magny, Jacques Fontaine, Jacques Peletier, Ronsard, Belleau, Desportes, avaient voyagé en Italie; Dubellay y avait habité plus de quatre ans; Baïf était né à Venise, et en rapporta l'idée d'une académie musicale et littéraire. Les restes d'un passé glorieux, contrastant avec la décadence politique du pays, des mœurs élégantes et faciles jusqu'à la corruption, telles sont les impressions que ces poëtes voyageurs reproduisent volontiers dans leurs ouvrages, soit d'après leurs souvenirs, soit en présence des lieux eux-mêmes. C'est ainsi que Dubellay a composé les *Antiquités de Rome, les Regrets, le Songe* (2), dans un style « qui se ressent, dit Colletet (3), du doux air du Tibre; » ajoutons qu'on y retrouve parfois comme un écho lointain du Forum et du Colysée, comme un reflet affaibli du génie allégorique et de la grandeur triste du Dante.

Indépendamment de cette source d'inspiration, l'Italie leur offrait, comme objet d'émulation littéraire, l'épopée illustrée, comme nous l'avons vu, par deux grands poëtes. Ils sentirent qu'il y avait là un souffle, une haleine qui avaient manqué à la France; ils comprirent même, malgré leur dédain pour notre vieille littérature, ce qu'un sujet national pouvait prêter d'intérêt à une semblable tentative; il y a comme un regret et une

(1) *Ode contre les envieux poëtes.*

(2) Voyez aussi les *Sonnets inédits* du même auteur, publiés en 1849 par M. Anatole de Montaiglon.

(3) *Vie* (inédite) *de Dubellay.*

espérance patriotiques dans ces paroles de Dubellay : « Ainsi que l'Arioste qui a bien voulu emprunter de notre langue les noms et l'histoire de son poëme, choisy-moi quelqu'un de ces beaux vieux romans françois, comme un Lancelot, un Tristan ou autres, et en fais renaistre au monde une admirable *Iliade* et laborieuse *Énéide* (1). » Mais ce fut là un vœu stérile ; et les derniers mots de ce passage, non moins que l'essai tenté par Ronsard dans sa *Franciade*, montrent assez qu'au lieu d'une épopée nationale, il ne pouvait sortir de cette école qu'un pastiche du grec ou du latin.

Cependant on ne peut nier que l'étude des grandes épopées de l'Arioste et du Tasse, traduites ou imitées partiellement par plusieurs de nos poëtes du seizième siècle, n'ait contribué à donner quelque ampleur et quelque noblesse à notre poésie. On revint peu à peu au vers héroïque, c'est-à-dire au vers de dix syllabes, qui fraya la route à l'alexandrin. A défaut d'une lutte soutenue, portant sur l'ensemble de ces poëmes, certains épisodes, certains passages faciles à détacher, devinrent comme des thèmes sur lesquels s'exercèrent les versificateurs plus ou moins inspirés du jour. Tels furent l'épisode de Rodomont, qui, dit-on, rapporta plus à Desportes que celui de Marcellus à Virgile ; celui de Bradamante, où Garnier puisa le sujet d'une tragédie ; la fameuse comparaison :

> La verginella e simile alla rosa, etc.,

imitée de Catulle par l'Arioste, et de celui-ci par Jacques Gohorry et tant d'autres ; la description d'une nuit amoureuse, empruntée également à l'Arioste,

(1) *Illustration*, liv. II. c. 5.

qui produisit les stances d'Olivier de Magny et de Gilles Durand : « O nuit, heureuse nuit! » la chanson de Desportes : « O nuit, jalouse nuit! » si à la mode jusqu'à la minorité de Louis XIV, etc., etc.

POÉSIE LYRIQUE.

Mais la poésie lyrique, descriptive et pastorale, tels furent les genres que nos auteurs choisirent de préférence pour se mesurer avec l'Italie. De 1520 à 1550, une véritable résurrection pétrarquesque avait eu lieu dans ce pays, sous les auspices de Bembo. Dans la foule des poëtes que cette école produisit, on remarque, outre le Tasse et Alamanni, d'autres noms plus particulièrement familiers à la France : Annibal Caro, qui célébra notre maison royale dans un sonnet fameux :

> Venite all' ombra de' gran gigli d'oro;

Claudio Tolomei, qui fut envoyé près de Henri II, et lui adressa à Compiègne une harangue imprimée à Lyon en 1553; Castelvetro, qui habita cette même ville de Lyon; Molza, Ludovico Dolce, Tansillo, sur lequel s'exerça la muse naissante de Malherbe. Nos auteurs entrèrent avec enthousiasme dans ce mouvement : Pétrarque, Bembo et Sannazar sont peut-être les écrivains que l'école de Ronsard imita le plus; elle confondit volontiers dans son admiration le grand poëte et ses élégants imitateurs.

> Quel siècle éteindra ta mémoire,
> O Boccace, et quels durs hivers
> Pourront jamais seicher la gloire,
> Pétrarque, de tes lauriers verds?
> Qui verra la vostre muette,
> Dante et Bembe, à l'esprit humain?
> Qui fera taire la musette
> Du pasteur neapolitain?
> (Dubellay, *Ode à madame Marguerite.*)

Nous avions emprunté aux Italiens le sonnet, dont Dubellay perfectionna l'imitation en étudiant chez leurs auteurs ces chutes finales qui appellent si volontiers le trait et le jeu de mots.

La chute en est jolie, amoureuse, admirable.

Ce fut aussi à leur exemple qu'on cultiva la stance (1), « mot mendié du même pays, » auquel Pasquier préférait celui de couplet, « qui est de notre vieil estoc ; » le madrigal, l'élégie, la chanson, la villanelle, etc. Avec les formes extérieures, on leur prit aussi ces lieux communs de la description et ces subtilités de la métaphysique amoureuse dont ils avaient fait un si grand abus. Il n'y eut si mince rimeur qui, se piquant d'imiter le Dante et Pétrarque, ne choisît une maîtresse moitié idéale, moitié réelle, mais toujours dépeinte avec de certaines couleurs banales et de convention. Maurice Scève avait eu sa *Délie* (2), Ronsard eut sa *Cassandre,* Dubellay son *Olive,* Desportes sa *Diane,* premiers types des *Iris en l'air* qui, aux siècles suivants, défrayèrent tant de vers amoureux. Chacun à l'envi *parangonnait* sa maîtresse au ciel ; ses yeux étaient des étoiles terrestres (*occhi, stelle mortali*); ses cheveux, des liens d'or qui retiennent les amants captifs ; ceux-ci, de leur côté, bénissent leur martyre, il veulent toujours mourir et ne

(1) « Du temps de Ronsard et du règne du feu roi Henri III, dernier décédé, le sonnet estoit familier, mais à ceste heure (sous Henri IV), on en fait rarement. Les stances, invention, selon mon opinion, de Duperron ou de Bertaut, l'ont esteint. » Manuscrit cité par Paulin Pâris, *Manuscrits français ;* VII, 95.

(2) Déjà la France, honorant sa Délie,
Se vante d'être égale à l'Italie,
Oyant d'amour si haut chanter les peines.

G. Des Autels.

meurent jamais (1). Les disciples, comme c'est l'usage, renchérirent sur les défauts des maîtres, et ceux-ci, vers la fin de leur carrière, reconnaissant enfin dans les autres leurs défauts qui ne les avaient point frappés en eux-mêmes, en vinrent à recommander aux écrivains « de n'estre plus latineurs ni grécaniseurs (2), » à écrire contre les pétrarquistes; à s'aviser enfin, mais un peu tard, de revenir à la nature. « Mes enfants, disait Ronsard à d'Aubigné, il y a des vocables françois : défendez-les contre ces marauds qui ne tiennent pas élégant tout ce qui n'est pas écorché du latin ou de l'italien (3). » Et Dubellay :

J'ay oublié l'art de pétrarchiser,
Je veulx d'amour franchement deviser...
Nos bons ayeulx qui cet art demenoient
Pour en parler, Pétrarque n'apprenoient;
Ains franchement leur dame entretenoient
    Sans fard ou couverture;
Mais aussitost qu'Amour s'est faict sçavant,
Luy qui estoit François auparavant
Est devenu flatteur et decevant
    Et de tusque nature (4).

Certes on ne saurait mieux caractériser les inconvénients de l'influence italienne sur la poésie amoureuse, mais le conseil, comme il arrive à ceux qui n'ont pas pratiqué ce qu'ils prêchent, ne fut écouté qu'à demi. Desportes et Bertaud, auxquels aboutit en s'affaiblissant l'école de Ronsard, furent « plus retenus » en ce

(1) « Quella volgare smania che mostrano gli amanti di voler morire, e che tante volte s' ode in bocca loro, ma non mai viene ad effetto. » (MURATORI.)

(2) Ronsard, préface de la *Franciade*.

(3) Avertissement en tête des *Tragiques*.

(4) Dubellay, *contre les Pétrarchistes*.

sens qu'ils se défendirent davantage de la phraséologie pédantesque empruntée au grec et au latin. Leur poésie y gagna quelque chose en coulant et en douceur ; peut-être perdit-elle en gravité et en noblesse. Mais l'imitation italienne, loin d'être abandonnée, reprit, au contraire, le terrain que celle de l'antiquité lui avait disputé ; et, tout en continuant à s'exercer sur l'Arioste, Pétrarque, Sannazar, Bembo, descendit à des modèles plus contestables. On connaît l'anecdote de ce livre écrit contre Desportes pour prouver qu'il devait aux Italiens la meilleure partie de ses ouvrages : « Si l'auteur m'avait consulté, dit gaiement celui-ci, je lui aurais fourni de bons mémoires ; car j'ai pris aux Italiens bien plus qu'il ne le dit (1). »

Pasquier (*Recherches*, l. VII, c. 10) et Henri Estienne (*Précellence*, p. 90) ont cité diverses pièces imitées ou traduites par des poëtes de leur temps, pour prouver « que notre langue ne le cède pas à l'italienne. » La démonstration n'est pas toujours aussi concluante qu'ils se l'imaginent. Cependant nous insérerons ici deux de ces morceaux qui peuvent donner une idée des ressources et des affinités que présentaient alors les deux langues.

Le premier est un sonnet de Sannazar, traduit par Desportes :

Icaro cadde qui, queste unde il sanno,
Che in grembo accolser quelle audaci penne,

(1) Teissier, dans les *Eloges des Hommes savants*, dit que ce livre était intitulé *la Rencontre des Muses*. — Colletet, *Traité du sonnet*, parle d'un ouvrage publié sous le titre de la *Conformité des Muses italiennes et françaises*, où les sonnets français de Desportes traduits ou imités se trouvaient d'un côté, et l'original des sonnets italiens de l'autre.

Qui finì 'l corso, e qui 'l gran caso avvenne,
Che darà invidia a gli altri che verranno.

Aventuroso, e ben gradito affanno,
Poi che morendo eterna fama ottenne,
Felice, chi 'n tal fato a morte venne,
Che si bel pregio ricompensi il danno.

Ben può di sua ruina esser contento,
S' al ciel volando a guisa di colomba,
Per troppo ardir fu esanimato e spento.

Et or del nome suo tutto rimbomba
Un mar si spatioso, un' elemento.
Chi hebbe al mondo mai si larga tomba?

Icare est cheut ici, le jeune audacieux
Qui pour voler au ciel eut assez de courage;
Ici tomba son corps dégarni de plumage,
Laissant tous braves cueurs de sa cheute envieux

O bienheureux travail d'un esprit glorieux
Qui tire un si grand gain d'un si petit dommage!
O bienheureux malheur plein de tant d'avantage
Qu'il rende le vaincu des ans victorieux!

Un chemin si nouveau n'estonna sa jeunesse.
Le pouvoir luy faillit et non la hardiesse,
Il eut pour le brûler des astres le plus beau :

Il mourut poursuivant une haute aventure,
Le ciel fut son désir, la mer sa sépulture.
Est-il plus beau dessein ou plus riche tombeau?

L'autre est un sonnet emprunté par Ronsard aux *Amours* de Bembo :

Si come suol, poi che 'l verno aspro e rio
Parte, e dà loco alle stagion migliori,
Uscir col giorno la cervetta fuori
Del suo dolce boschetto, almo natio.

E hor super un colle, hor longo d' un rio,
Lontana delle case e da' pastori,
Gir secura, pascendo herbette et fiori,
Ovunque più la porta il suo desio.

Nè teme di saetta, o d' altro inganno,
Se non quando è colta in mezzo il fianco,
Da buon arcier che di nascosto scocchi.

Così senza tener futuro affanno,
Moss' io, donna, quel dì, che bei vostr' occhi
M' impiagar lasso, tutto 'l lato mancho.

Comme un chevreuil, quand le printemps détruit
Du froid hiver la poignante gelée,
Pour mieux brouter la féuille emmiellée
Hors de son bois avec l'aube s'enfuit;

Et seul, et sûr, loin des chiens, loin du bruit,
Or sur un mont, or dans une vallée,
Or près d'une onde à l'écart recélée
Libre, folâtre où son pied le conduit;

De rets ne d'arc sa liberté n'a crainte,
Si non alors que sa vie est atteinte
D'un trait meurtrier empourpré de son sang :

Ainsi j'allais sans soupçon de dommage
Le jour qu'un œil, sur l'avril de mon âge,
Tira d'un coup mille traits dans mon flanc.

POÉSIE PASTORALE.

Après la poésie lyrique, le genre dans lequel l'influence de l'Italie se fit le plus sentir chez nous au seizième siècle et dans la première moitié du dix-septième, ce fut la poésie pastorale et ces peintures de la vie champêtre qui, par la puissance du contraste, ont toujours exercé une séduction singulière sur les peuples blasés et dans les époques de crises sociales. Les fictions qui avaient plu au Bas-Empire dans les romans d'Achilles Tatius, d'Héliodore, de Longus, revêtues du charme de la poésie par Sannazar, le Tasse et Guarini, n'eurent pas moins de charmes pour les contemporains de Borgia et de Machiavel. Le goût de la pastorale se mêla en France aux horreurs de la guerre

civile, comme plus tard aux raffinements du grand siècle et aux années orageuses voisines de la terreur. *L'Arcadie, l'Aminte* et *le Pastor fido* furent les trois ouvrages qui donnèrent le ton à ce genre de littérature. Traduits dans presque toutes les langues de l'Europe, ils firent éclore une foule d'imitations, en prose, en vers, telles que *la Diane* de Montemayor, *l'Arcadie* de Sidney, etc.

En France, le goût de la poésie bucolique succéda à celui des romans chevaleresques. Les Tircis, les Sylvies supplantèrent les Amadis et les Lancelot. Marot et Catherine de Navarre avaient déjà composé des églogues et des bergeries. Ronsard en écrivit après eux, mais ses bergers ne sont que des princes déguisés assez gauchement, ainsi que leurs noms. Baïf, Tahureau s'exercèrent dans le même genre. Pontus de Tyard et Remi Belleau imitèrent Sannazar dans leurs pastorales mêlées de vers et de prose, comme le furent plus tard l'Astrée de d'Urfé et ses innombrables contrefaçons; mais ni ces auteurs, ni Racan lui-même, n'atteignirent jamais à ce charme continu d'une langue naturellement pittoresque et harmonieuse, à cette pureté limpide qui semble un reflet du beau ciel de Naples dans les eaux transparentes de la Mergellina.

Le drame pastoral, tel que *l'Aminte* et le *Pastor fido* en fournirent le modèle, fut surtout en vogue à la cour de Catherine de Médicis. Relevé par les agréments de la musique et de la danse, ce genre domina dans les divertissements et les intermèdes de la cour de France, depuis François Ier jusqu'à Mazarin. Fléchir une maîtresse insensible en l'initiant ou la ramenant à l'amour, la délivrer des fureurs d'un monstre ou des

entreprises d'un satyre, tel est le motif léger, qui, compliqué d'incidents romanesques, forma le fond des tragi-comédies de Hardy et de l'ancien répertoire. On en trouve des traces jusque dans Corneille et dans Molière. A l'époque où d'Urfé publia son *Astrée*, *l'Aminte* était en grand honneur parmi les poëtes, et surtout dans la société demi-italienne de la fameuse marquise de Rambouillet. « J'ai souvent, dit Ménage, entendu raconter par cette dame,

.......Quel gran lume romano
Che quanto 'l miro più, tanto più luce,

que notre Malherbe, aussi grand poëte que fameux connoisseur, ne cessait d'admirer l'*Aminte*; il auroit donné tout au monde pour en être l'auteur (1). » *La Filli di Sciro*, du comte Guidubaldo Bonarelli, traduite en français par Pichou, partageait la vogue avec les poëmes du Tasse et de Guarini. Marie de Médicis commandait de Blois à Boisrobert une traduction du *Pastor fido*. Le cardinal de Richelieu mettait même *la Filis de Scire* au-dessus de tous les autres ouvrages du même genre (2), ce qui ne faisait guère plus d'honneur à son goût que son opinion sur le mérite de Corneille. D'Urfé, qui avait longtemps vécu en Italie, qui composa même dans ce pays la plus grande partie de *l'Astrée*, reproduisit dans ce fameux roman, ainsi que dans *Sylvanire*, autre pastorale en vers non rimés, quelques-unes des beautés et beaucoup des défauts des auteurs italiens avec lesquels il était familier, depuis Pétrarque

(1) *Mescolanze d'Egidio Menagio*.

(2) Préface par le sieur d'Isnard de la traduction de la *Filis de Scire*, par Pichou.

jusqu'à Marini. La pire des affectations, celle de la simplicité, est un des écueils de cette espèce de composition. Le Tasse, avec son exquise élégance, ne s'en était pas toujours défendu; Guarini y avait ajouté des déclamations philosophiques telles que la tirade d'*Amaryllis* sur la nature qui invite au plaisir et la loi qui le défend. Ces subtilités et ces lieux communs de morale relâchée passèrent des pastorales italiennes dans les nôtres. Somme toute, nous leur prîmes plutôt les défauts que les beautés d'un genre qui, parti de Théocrite, aboutit chez nous à Fontenelle.

THÉATRE.

Dès avant la vogue du drame pastoral en Italie, des essais de comédie et de tragédie dans le goût antique avaient été tentés par le cardinal Bibiena et par Trissino à la cour de Léon X et à celle de divers princes au commencement du seizième siècle, quand les frères de la Passion et les clercs de la Basoche divertissaient encore la France avec *les Actes des Apôtres, les Sotties* et *les Moralités*. Là, comme chez nous, le théâtre se produisait sous la protection du clergé et de l'autorité publique; mais, au lieu d'être abandonné à des suppôts infimes, il comptait des papes, des cardinaux, des princes, des académiciens parmi ses Mécènes, ses écrivains, ses spectateurs et ses acteurs; au lieu d'amuser dans des réduits obscurs, et avec des moyens d'une simplicité primitive, une foule grossière d'artisans, de praticiens, d'habitués de paroisses ou de petits bourgeois, il s'étalait dans des salles magnifiques, devant des assemblées brillantes, avec le prestige des décorations, des machines, et parfois l'accessoire de la musique et de

la danse, arts dans lesquels l'Italie avait de tout temps excellé. Le ton des pièces de théâtre, des tragédies surtout, se ressentit pour le goût, sinon toujours pour la morale, de ce milieu un peu solennel. La plupart des sujets furent empruntés à l'antiquité; une régularité classique et le calque des formes antiques y dominèrent. Les types de ces pièces régulières furent, pour la tragédie, la *Sophonisbe,* traduite dès le seizième siècle par Mellin de Saint-Gelais (1560) et par Claude Mermet (1585); imitée au dix-septième par Mairet et Corneille, refaite au dix-huitième par Voltaire; *l'Orphée* d'Ange Politien; pour la comédie, *la Calandria* du cardinal Bibiena, jouée d'abord à Urbin et à Rome (1508-1513), et représentée devant Henri II et Catherine de Médicis lors de leur entrée à Lyon, le 27 septembre 1548; les pièces de l'Arioste, imitées de Plaute et de Térence, telles que *i Suppositi, la Lena* et *la Cassaria,* où certaine cassette volée amène des scènes assez semblables à celle de *l'Avare; la Mandragore* de Machiavel, imitée par la Fontaine sous une autre forme, et où il y a des traits qui étonnent pour une pièce jouée devant le pape. Mais l'Italie réclamait alors pour son théâtre les mêmes priviléges que pour ses mascarades si fameuses; il y avait un consentement tacite à laisser rire et à rire soi-même des choses les plus respectables, sauf à reprendre en sortant sa déférence et sa vénération traditionnelles.

C'est par le côté régulier que le théâtre italien dut plaire à l'école de Ronsard et de Dubellay (1). C'est là que Lazare de Baïf, Thomas Sebilet, Jodelle et Garnier

(1) « Remplace-moi les farces et moralités par les comédies et tragédies. » *Illustration.*

puisèrent leurs imitations de sujets grecs; Bonaventure Despériers et Ronsard lui-même, leurs pastiches de comédies latines. Déjà Octavien de Saint-Gelais avait traduit les comédies de Térence, que l'Arioste imitait de son côté; Jacques de la Taille traduisait de l'Arioste lui-même *le Négromant*, et P. de Mesmes *les Supposés*. François d'Amboise empruntait aussi à l'italien deux comédies : *les Néapolitaines* et *les Désespérades de l'Amour*, pièces qu'il intitule *très-facécieuses*, et qui ne sont que licencieuses. Mais, en général, les écrivains de l'école savante affectaient de travailler pour les connaisseurs. « Jodelle, Grévin, Jacques de la Taille, dans leurs prologues, parlent avec mépris des farces et des farceurs, se vantant d'écrire pour les princes, et non pour la populace en sabots. Leurs pièces se jouent aux colléges, à l'hôtel de Reims devant Henri II, devant le grand Turnèbe, le grand Dorat; et les Jodelle, les Rémi Belleau ne dédaignent pas d'y prendre des rôles (1). » On sent ici l'émulation de l'Italie. Pour compléter la ressemblance, il y eut aussi chez nous, à côté de cette école classique, une autre veine comique plus franche, et qui, bien que représentée par un auteur italien d'origine, peut passer pour la chaîne qui relie à Molière nos vieux gabeurs français. Pierre de Larivey (*Giunto*, l'Arrivé) était fils d'un des *Giunti*, cette famille d'imprimeurs florentins ou vénitiens venue à Troyes à la suite d'artistes ou de banquiers du même pays. Son théâtre se compose de traductions ou d'imitations de l'italien, non pas des pièces régulières, mais des *imbrogli*, improvisades, *commedie dell' arte*, parades

(1) Sainte-Beuve, *Poésie française au seizième siècle*, p. 209.

de la foire, en un mot de tout ce répertoire anonyme et non imprimé qui subsista de tout temps en Italie à côté du théâtre classique. Tel est le fonds qui chez Larivey s'échauffe de la verve gauloise et s'assaisonne du sel champenois.

COMIQUE ITALIEN. — EN QUOI IL DIFFÈRE DU NOTRE.

Ginguené en veut beaucoup à certains critiques français, l'abbé d'Aubignac, Saint-Évremont, Marmontel, pour n'avoir vu dans le comique italien que ce côté bouffon, sans tenir compte des pièces régulières. Il faut avouer cependant que le véritable génie national est là bien plus que dans celles-ci, qui sont grecques, latines ou françaises. Ce comique vient du tempérament, et s'adresse aux yeux presqu'autant qu'à l'esprit. C'est ce qui a fait dire à Laharpe que la gesticulation et les lazzi y entraient pour plus de moitié. Le prince de Ligne, expliquant à sa manière l'origine des langues, dit plaisamment, à ce propos : « A la tour de Babel, celui qui voulut manger ou danser dit ce qu'il voulut, le premier en portant ses doigts à sa bouche, le second en remuant ses pieds. On s'en ressouvint dans chaque pays, et alors on ne fut plus obligé d'employer la gesticulation, qui n'est restée qu'en Italie. » Le comique italien est franc sans doute, mais franc jusqu'à la grossièreté. Le Français aime à mettre de l'intelligence dans sa gaieté, l'Italien n'y met que du laisser-aller; il plaisante pour plaisanter, comme il chante pour chanter. Notre moquerie n'est pas insignifiante; nos bons mots sont des jugements. Chez lui, le rire, effet d'une nature plus expansive, d'un climat plus exhilarant, prodigué sans raison, accepté sans scrupule, devient aisément

contagieux. Nous y voulons plus de retenue et de mystère ; chez nous, on se pique de ne rire qu'à bon escient, et le plus souvent on se borne à sourire. Telle est la différence des deux comiques ; on conçoit dès lors qu'ils doivent gagner tous deux à se combiner, l'un de la franchise, l'autre de la finesse. Après Larivey, Molière et Lesage ont admis l'élément italien ; ils en ont pris ce qu'il avait de meilleur ; nous verrons plus tard Scarron en prendre le mauvais côté.

SATIRE, POÉSIE BADINE, etc.

Du reste, dès le seizième siècle, Antoine d'Aréna, ou de Sable (*Meygra entreprisa catholiqui imperatoris*) ; Rémi Belleau (*Dictamen de Bello hugonotico*) ; Ronsard, *Hymne à l'Automne* dans les *Quatre Saisons*, et surtout Rabelais, n'avaient pas dédaigné d'imiter l'un de ces bouffons italiens qui avait caché, sous un bizarre mélange de la langue vulgaire et du latin, une verve et une imagination singulières. Merlin Coccaïe, ou plutôt Théophile Folengo, a exercé sa raillerie sur la religion, la politique, la littérature, la science, les papes, les rois, le clergé, le peuple, etc. La traduction française, publiée en 1606, parut sous ce titre : *Histoire macaronique de Merlin Coccaïe, prototype de Rabelais*, etc., et on lit dans *les Caractères des auteurs anciens et modernes*, Amsterdam, 1705 : « Rabelais fit de grands compliments à Merlin et le remercia de lui avoir fourni des mémoires sans le secours desquels jamais il n'aurait pu composer son Pantagruel ; il ajouta que ce n'était pas assez de lui assurer la deuxième place, qu'ils occuperaient alternativement la première, etc. »

Il est hors de doute, dit Raynouard dans l'un de ces

excellents articles un peu perdus dans *le Journal des Savants*, que Rabelais a beaucoup emprunté de Merlin Coccaïe. L'épisode des Moutons de Panurge (il aurait pu ajouter : la Harangue de Janotus de Bragmardo, le Plaidoyer devant Pantagruel de certains seigneurs dont les noms peuvent à peine se répéter) est évidemment pris dans l'auteur italien. Le caractère de Fracassus a vraisemblablement fourni l'idée de Gargantua ; car ce Fracassus, « pour son déjeûner, mangeoit un veau ; quatre-vingts pains à grand' peine pouvoient remplir ses tripes... Son bouclier estoit le fond d'une chaudière en laquelle on brasse la bière, où on fait bouillir le vin ; son baston estoit plus grand qu'un mast de navire, etc. » On reconnaît encore, dans l'auteur français, un grand nombre de traits plaisants ou satiriques fournis par Merlin Coccaïe. Je m'étonne que parmi les nombreux et divers commentateurs de Rabelais, aucun n'ait eu l'idée de rapprocher les passages qui peuvent constater que Rabelais a été quelquefois inspiré par Folengo : ce ne serait pas le moindre titre de la gloire littéraire du moine italien. Aussi Rabelais a rendu indirectement hommage à Merlin Coccaïe ; dans la généalogie de Pantagruel, il dit : « Qui engendra Fracassus, duquel escrit Merlin Coccaïe. » Dans l'énumération des livres de la bibliothèque de Saint-Victor, on lit : Merlinus *Coccaius, de patria diabolorum* (1). Folengo et Rabelais furent tous

(1) Cette description de l'enfer, qui avait frappé Rabelais, se trouve aux chants ou *Macaronées* XXIII et suivants. Il y a surtout un épisode intitulé *Luxuria* qui offre de curieux rapports avec celui des Nonnes dans l'Opéra de *Robert le Diable*. Baldus et ses compagnons rencontrent une troupe de beautés qui les invitent à des danses lascives ; leur reine aux yeux chargés de langueur, aux poses voluptueuses, s'empare de la main de Baldus ; les autres nymphes l'imitent : alors

deux moines ; tous deux quittèrent le froc et écrivirent des plaisanteries piquantes, des satires facétieuses, d'ingénieuses moqueries. L'Italien fit des attaques plus vives et plus franches que l'auteur français qui mit son esprit à se faire deviner. Tous deux dénoncèrent surtout les vices du clergé et des moines, les abus de la cour de Rome, etc. Rabelais, soit habileté, soit bonheur, obtint auprès des papes et des princes de l'Église assez de protection pour se faire absoudre du tort d'avoir déserté le cloître ; Folengo, plus sage ou moins heureux, y retourna de lui-même, reprit le froc et fit pénitence de ses erreurs (1). »

Puisque nous avons nommé Rabelais, rappelons ici qu'il avait passé avant Luther dans la Rome papale, « cette ville la plus moinante de toute la moinerie. » Il avait vu l'Italie à la fois en moqueur et en érudit, et en avait rapporté, comme impressions, les derniers livres de *Pantagruel*. « Oui déa ! nous dit Panurge, j'en ai vu trois (papes) à la vue desquels je n'ai guère profité. » A l'abbaye de Thélème, l'espagnol et l'italien sont placés dans les étages supérieurs de la bibliothèque

commence, et s'anime peu à peu une danse qui finit par devenir effrénée, lorsque tout à coup le sol tremble, la scène change :

. . . . Discedunt oscula, lusus,
Mutantur flores in tinctas sulphure flammas,
Mutantur nymphæ cornutos in diavolazzos...
Incipiunt fremitus vocum, stridorque gridantum
Almarum......
Hic tantæ flammis umbræ cruciantur acerbis,
Quantæ pro fœdo periere Cupidinis actu.
Illam quam supra reginam diximus esse,
Quippe voluptatem carnis novere sodales, etc.

(1) *Journal des savants*, 1831, p. 731, article sur l'*histoire de la poésie macaronique*, de Genthe.

comme langues à la mode. Une comédie de l'Arétin, *il Marescalco,* imprimée en 1533, précisément l'année où commença la publication de *Pantagruel,* renferme une consultation sur le mariage, qui pourrait bien avoir donné l'idée de celle de Panurge.

La satire régulière, telle que Vinciguerra l'avait essayée, telle que l'Arioste l'avait imitée d'Horace, convenait bien moins à l'esprit italien, tel que nous avons essayé de le caractériser, que la satire badine (*giocosa*) de Berni, de Coccaïe, de Burchiello. Cependant Dubellay, dans ses peintures des mœurs romaines, dans son *Poëte Courtisan,* paraît s'être inspiré de ces compositions de l'Arioste. Celle sur le mariage, entre autres, a fourni des traits à plusieurs de nos poëtes, et c'est de là que la Fontaine a imité *l'Anneau d'Hans Carvel*, dont l'idée première était dans le Pogge. Regnier, que deux voyages en Italie avaient dû initier à la littérature de ce pays, étudia en effet, si l'on en croit Colletet (1) et l'Arioste et d'autres auteurs italiens dont il laisse le nom en blanc dans son manuscrit, mais que nous croyons pouvoir indiquer. On retrouve dans la satire VI, une imitation ou plutôt une traduction des *Capitoli,* ou éloges satiriques de Giovanni Mauro, l'un *In dishonor dell' honore,* l'autre *del Dishonore.* Dans la dixième, il a mis à contribution la *Compagnia della Lesina* de Vialardi, les deux *Capitoli* de Caporali sur la cour, et sur-

(1) « Comme il avait exactement feuilleté les écrits des anciens poëtes latins et italiens modernes, tels que l'Arioste,.... le .... et quelques autres, il ne feint point d'en transporter les plus beaux traits dans ses écrits et d'enrichir ainsi la pauvreté de notre langue de leurs superbes dépouilles. » Colletet, *Histoire manuscrite des poëtes français;* Regnier.

tout la description du pédant par le même, dont il s'est borné à faire passer dans notre langue les traits les plus saillants. Enfin si, chez Regnier, certaines peintures, comme l'a dit Boileau,

> Se ressentent des lieux où fréquentait l'auteur,

il est permis de croire qu'on peut en induire aussi les auteurs qu'il avait pratiqués; et nous avons peine à nous imaginer que l'Arétin n'ait pas autant de part qu'Ovide et Jean de Meun au portrait de la fameuse Macette.

PROSE.

Il était naturel que l'influence de l'Italie se fît sentir surtout dans le domaine de la poésie et de l'imagination ; cependant elle ne fut pas sans action sur nos deux grands prosateurs du seizième siècle, qui, tous deux, à peu d'intervalle, visitèrent cette contrée et en étudièrent la littérature. Amyot, qu'une mission littéraire et politique appela au concile de Trente, parcourut en érudit la patrie des Romains de Plutarque. Il rechercha les derniers représentants de l'érudition en Italie, les rares héritiers des Chrysoloras, des Lascaris, les hellénistes qui continuaient encore les traditions affaiblies du Pogge, de Philelphe, de Guarino. Il explora les bibliothèques, et découvrit dans celle de Saint-Marc les livres de Diodore de Sicile dont il dédia peu d'années après la traduction à Henri III. C'est en visitant la Bibliothèque Vaticane « qu'entre plusieurs autres meilleurs livres en toute discipline, » il découvrit un vieux manuscrit d'Héliodore plus correct que ceux dont il s'était servi pour la traduction de ce roman qui devait charmer la jeunesse de Racine, et dont le Tasse, qui

l'avait sans doute lue en France, fit passer quelque chose dans son épopée. Enfin Amyot contracta pendant son séjour de l'autre côté des Alpes cette familiarité avec la langue italienne qui a laissé dans son style des traces signalées par Courier (1) et par le jeune et savant biographe d'Amyot, de Blignières, trop tôt ravi à la science (2).

Montaigne, que nous avons vu assister à Rome aux derniers égarements du Tasse, compare, dans ses *Essais*, cette ville à Paris. « Il n'y a nulle rue marchande; il ne se voit nulle rue de la Harpe ou Saint-Denis; il me semble toujours être dans la rue de Seine ou sur le quoi des Augustins. » Cependant les ruines de la ville éternelle, « le tombeau de cette grande cité dont on ne voit plus que le ciel sous lequel elle est assise (3), » lui arrachent, comme à Dubellay, des regrets éloquents. On trouve dans ses *Essais* un assez grand nombre de citations italiennes mêlées à celles des auteurs grecs et latins. Il est même un écrivain moraliste du commencement du seizième siècle, Saba de Castiglione, dont les souvenirs (*Ricordi*) publiés à Venise en 1562, ont évidemment été présents à l'esprit de l'auteur des *Essais*. En voici un passage : « La nation française est prime sautière (*di prima impressione*) et toute au présent; elle va toujours aux extrêmes et ne connaît pas de juste milieu. Sans mémoire du passé, sans prévoyance de l'a-

(1) Notes sur Longus dans ses *OEuvres*, t. II, p. 258, 266, 267. « La phrase d'Amyot est toujours italienne, » dit-il en ce dernier endroit.

(2) *Essais sur Amyot*, 1851, in-8°. — Voyez p. 413, note O. *Des Italianismes dans Amyot*.

(3) *Essais*, l. III, c. 9.

venir, il semble que Tacite l'ait eue en vue lorsqu'il a dit : « *Aut humiliter serviunt, aut superbe dominantur.* » Au surplus, on voit Montaigne, pendant son voyage, acheter en Italie des livres et des comédies qui sans doute prirent place dans la *librairie* de son château, et firent partie de ces ouvrages « qu'il feuilletait sans ordre et sans desseing, à pièces décousues (1). » L'auteur écrivit même une partie de la relation de son voyage en italien, pour s'essayer dans cette langue (2) qu'il abandonne brusquement au bout de quelques centaines de pages : « Je quitte, dit-il, ce langage étrangier duquel je me sers bien facilement, mais bien mal assurément (3). »

(1) *Essais,* l. III, c. 3.

(2) Voici un échantillon de l'italien de Montaigne : « Assaggiamo di parlar un poco questa altra lingua, massime essendo in questa contrada dove mi pare sentire il più perfetto favellare della Toscana. » *Voyages de Montaigne,* t. III.

(3) *Ibid.,* p. 447.

CHAPITRE V.

INFLUENCE DE L'ITALIE SUR LA MORALE PUBLIQUE ET PRIVÉE. — MACHIAVÉLISME.

L'histoire de la littérature tient de trop près à celle des mœurs publiques et privées pour que nous négligions d'envisager l'influence italienne sous cet aspect, surtout lorsque cette influence a eu un livre pour point de départ, des écrivains pour propagateurs ou pour adversaires, et qu'une certaine solidarité peut être signalée entre la corruption du goût et la perversion des principes du bien et du mal. Certes le machiavélisme, comme on l'a dit, fut antérieur à Machiavel. Chez nous même Louis XI en avait pratiqué plusieurs règles, et son historien Commines soutenu quelques théories (1). Mais le pays où s'était commis le massacre des Vêpres siciliennes, où avait été proclamée et appliquée la maxime : *Mors Conradini, Vita Caroli* (2), semblait prédestiné à donner au monde l'exemple, le précepte et jusqu'à la formule de ces doctrines politiques qui placent l'utile avant le juste, légitiment les moyens par la fin, et mettent sous la protection de la raison d'État les crimes de la violence ou les ruses de la perfidie. Le nom de Machiavel lui reste en définitive justement attaché, parce qu'il les a le premier érigées en système et qu'il leur a donné la consécration de son génie. Seulement il est permis de douter que cet écrivain qui connaissait

(1) Ses *Histoires* sont dédiées à un Italien, Angelo Cato. Voyez la *Préface*.

(2) Élisabeth répéta plusieurs fois ce mot pour établir le droit qu'elle prétendait avoir de faire périr Marie Stuart. Voyez les dépêches de l'ambassadeur français de Bellièvre.

bien la France, car il l'avait étudiée dans trois ambassades (1), et il a dit d'elle ce mot profond « qu'elle avait la foi du vainqueur, » voulût lui appliquer des règles de conduite faites pour l'Italie d'alors, divisée en petits États, dont les chefs, usurpateurs pour la plupart, étaient sans cesse occupés à s'agrandir aux dépens les uns des autres. Lorsque l'héritière des Médicis, fiancée au Dauphin, fils de François Ier, vint écarteler avec les lis de notre écu national les besans qui figuraient dans les armes de ces princes marchands (2), elle apporta comme un héritage de famille (3), dans les États du roi chevalier, le code politique de l'Italie des Borgia, et le fit régner avec elle sous ses trois fils ; au sein de cette patrie du point d'honneur et des vertus chevaleresques, elle amena à sa suite les maximes d'un pays enrichi par le commerce, civilisé jusqu'à la corruption, où l'empire appartenait à la supériorité de l'intelligence ; elle introduisit les vices de la faiblesse : la fraude et l'hypocrisie. De là une altération profonde dans nos mœurs nationales. François Ier brûlait en public les protestants ; Charles IX, élève de sa mère, les égorgeait en les trompant.

Depuis son arrivée en France jusqu'à sa mort (1533-

(1) Voyez dans ses *Œuvres* traduites par Périès. VI, 479, *Tableau de la France*, et à la suite, *Caractère des Français*.

(2) Les Médicis avaient en 1496 une banque à Lyon, rue de l'Angile. Laurent Spinelli, qui la dirigeait, prenait le titre de facteur de la banque de Médicis et Cosme. Commines raconte que Charles VIII, passant par cette ville pour aller à Naples, se saisit des effets de la banque de Pierre de Médicis. Plus tard, lorsque les Français entrèrent dans Florence, « le sieur Ballassat se prit à piller tout ce qu'il trouva dans le palais des Médicis, disant que leur banque à Lyon lui devoit grand somme d'argent. »

(3) *Le Prince* de Machiavel fut dédié d'abord à Julien, puis à Laurent de Médicis.

1589), l'Italienne, comme l'appellent les pamphlets du temps, eut amplement l'occasion de mettre en œuvre la dissimulation, cet art de son pays, soit pour ménager les maîtresses de son beau-père et de son époux, soit lorsque, devenue, sous le règne de ses fils, l'âme de leurs conseils (1), elle se trouva en présence des deux partis religieux qui divisaient le royaume. C'est alors qu'elle se souvint des préceptes de Machiavel sur la manière dont les princes doivent tenir leur parole, sur le bon usage de la ruse et de la cruauté, sur le peu de souci qu'ils doivent prendre du reproche de rigueur, quand il s'agit de réduire leurs sujets à l'union et à la fidélité (2). Elle dut plus d'une fois arrêter sa pensée sur ce conseil jeté en manière de *nota bene* au milieu du chapitre du *Prince :* « remarquer qu'il faut gagner les hommes par des caresses ou les exterminer (3). » Catherine fit encore mieux : elle les caressa et les extermina. Dès l'entrevue de Bayonne, entre elle et le duc d'Albe, il est question, dit un auteur Italien, Davila, « *di fare un Vespro siciliano* (4). » Aux fêtes du mariage de Charles IX, dans une de ces pastorales d'importation italienne, le roi, déguisé en berger, prenait ce vers pour devise :

Fas superare dolo, quem vis non vincit aperta.

(1) « La Maîtresse de la boutique, » dit moins noblement, et en citoyen d'une république marchande, un ambassadeur florentin cité par Alberi, *Vita di Caterina de Medici.*

(2) *Il Principe*, lib. III, VIII, XVII et *passim.*

(3) « Si ha da notare che gli uomini si debbono vezzeggiare o spegnere. »

(4) « On disait : les Vêpres siciliennes ; on dira maintenant : les Matines parisiennes. » Lettre de félicitation à Catherine sur la Saint-Barthélemy, tirée des archives Médicis, citée par Alberi.

Enfin lisez les lettres de Catherine à son fils, dans les derniers temps qui précédèrent la Saint-Barthélemy, vous y retrouverez en traits saisissants la même pensée de dissimulation :

« J'ai dit au commandeur de Birague ce que me semble que devés faire pour gagner tous ceux qui vous peuvent nuire. Je scai très-bien que me dirés que ne les gagnerés jamais ; il n'est plus temps de continuer en cette opinion, et faut farder d'un chacun, et encore que ayés cette opinion, leur faire croire par bonnes paroles et bonne mine le contraire. Il n'est plus temps de dire : Je ne puis dissimuler, il se faut transmuer, non seulement dissimuler, pour sortir du plus dangereux passage où vous ayés jamais esté, et vous supplie m'en croire et ce que vous dira ce commandeur de ma part (1). » C'était l'Italien Birague, un des conseillers de la Saint-Barthélemy.

« Je ne fais jour et nuit autre chose que penser ce que je pourrai faire pour vous voir en repos aussi à votre aise que j'ai vu les rois vos pères ; et pour cela il faut premièrement avoir la paix..... et ce n'est pas assez avoir mis hors de prison les maréchaux, il faut les gagner. Il n'est pas temps de dire : Je ne puis me contraindre ; il faut à ce coup s'aider de tout (2). »

« Quant à moi, j'y mettrois et ma vie et mon corps et mon âme, si cela étoit licite de la mettre, pour vous voir hors de danger. Faites bonne mine ; ainsi contraignez-vous, il en est temps (3). »

(1) Lettre inédite de Catherine de Médicis à Charles IX, du 3 octobre 1571.

(2) Lettre inédite de la même, Blois, 5 octobre.

(3) Lettre inédite de la même, Poitiers, 11 décembre.

Plus tard, lorsqu'elle conseille à son autre fils, Henri III, de se défaire des Guises par l'assassinat, elle l'invite à bien prendre ses mesures en lui citant un proverbe florentin : « Avant de tourmenter la ruche, couvrez-vous le visage. »

En présence de tous ces faits, on conçoit qu'un historien ait pu dire : « La Saint-Barthélemy fut un crime italien. C'est le livre du *Prince* à la main qu'il faut parcourir tout le reste de la vie de Catherine de Médicis et celle de la deuxième reine de France que nous donna cette même maison (1). » On conçoit qu'un auteur anglais (2), dans un *Dialogue des Morts* entre Guise et Machiavel, fasse accuser par le premier l'auteur du *Prince*, et de la Saint-Barthélemy, et du meurtre commis sur sa personne et sur celle de son frère par Henri III, sur lequel on trouva, dit-on, ce livre lorsqu'il périt lui-même assassiné; car, la raison d'État une fois mise en avant pour justifier de semblables crimes, on voit tous les partis y avoir successivement recours et l'Europe entière adopter cette politique de meurtre. C'est en invoquant ces maximes détestables que Philippe II médite l'assassinat d'Élisabeth, Élisabeth celui de Marie Stuart, et Marie elle-même..... Je m'arrête devant la grande expiation de Fotheringay, mais rien ne prouve mieux l'influence pernicieuse des doctrines machiavéliques que de les voir gagner jusqu'à des esprits élevés. Ainsi le président de Thou, pour justifier au parlement devant le roi un crime qu'il détestait au fond, invoque la maxime : *qui nescit dissimulare, nescit regnare ;* et le

(1) Lacretelle, *Histoire des Guerres de religion*

(2) Lyttleton, *Dialogues des Morts*, p. 89.

Tasse, dans un écrit déjà cité, blâme Henri III de n'avoir pas employé à l'égard des grands le moyen de Louis XI : *diviser pour régner* (1).

Cette influence attribuée à Machiavel et à la politique italienne est un fait reconnu par ses partisans et par ses adversaires (2). Les premières traductions de l'auteur florentin parurent en France avec l'attache de hauts personnages, les approbations officielles et les éloges de plusieurs poëtes du temps. Ses ouvrages étaient proposés comme des règles à suivre, des exemples à imiter, en un mot, « comme des boutiques de sagesse (3). » On lit dans la préface de l'une de ces traductions : « Notre auteur Machiavelle applique tout à la manière de gouverner de son temps et de son pays, qui est quasi le nostre, » assimilation contre laquelle s'élève avec raison un anti-machiavéliste en ces termes : « Machiavel n'eut jamais les parties requises pour la science politique ; car d'expérience en maniement d'affaires, il n'en pouvait guères avoir, n'ayant rien veu de son temps que les brouillis de quelques potentats d'Italie, et quelques praticques et menées d'aucuns citoyens de Florence. » C'est dans le même sens qu'un ambassadeur florentin écrivait de France à son souverain : « Toutes vos agitations là-bas ne sont qu'un vent léger (j'entends

(1) *Discorso intorno alla sedizione di Francia, Opere, XI,* p. 327.

(2) « Il semble, dit un des premiers, que cet homme soit la cause de tous les crimes qui se commettent dans la politique. » *Apologie de Machiavel,* ouvrage inédit cité par Artaud, *Machiavel,* II, 336.

(3) Voyez la traduction du *Prince* par G. Capel, 1553, avec la préface adressée à monseigneur Bertrand, garde des sceaux, et un sonnet grec de Dorat; celle de G. Dauvergne, 1571 ; enfin celle de l'*Histoire de Florence* par le seigneur de Brinon en 1577, dédiée à Catherine de Médicis, avec un éloge pompeux de l'auteur.

celles racontées par Machiavel), comparativement à celles-ci (1). »

Henri Estienne, que nous retrouverons au premier rang des adversaires de l'influence italienne sous toutes les formes, s'est élevé spécialement contre le machiavélisme dans son ouvrage : *Principum Monitrix Musa*. Basileæ, 1590 in-8°. Sous la forme un peu pédantesque des vers latins, qu'il y a adoptée, l'auteur montre, comme toujours, des sentiments généreux et une âme véritablement française. « Je t'aime, dit-il, ô Florence ; car tu me rappelles des souvenirs de jeunesse ; je t'ai vue lorsque je me rendais à la ville de Romulus, et encore à mon retour. Tu fus pour moi, après Naples cependant, le plus agréable séjour de l'Italie. Mais j'ai l'habitude de dire la vérité à ceux ou celles que j'aime, et je dois te l'avouer, tu me serais plus chère, si tu n'avais pas donné le jour à l'impie Machiavel..... Pourquoi n'a-t-il pas été brûlé avec ses livres, ou du moins pourquoi ce fléau n'est-il pas resté enfermé dans les limites du lieu où il avait pris naissance? Pourquoi s'est-il répandu dans les contrées étrangères? France, ô ma patrie, tu serais maintenant heureuse; je serais peut-être moi-même heureux avec toi, si tu n'avais pas respiré ce poison, et s'il n'avait pas infecté l'esprit de tes enfants!........ Beaucoup s'étonnent et se demandent quelle torche a allumé en France tant d'incendies? d'où est venue la première étincelle? Je sais la cause du mal, j'ai pu la connaître pendant le long séjour que j'ai fait à la cour, et je veux la révéler à tous. Sachez donc que les livres

(1) Dépêche de Cavriana, tirée des archives Médicis et citée par Alberi.

empestés de Machiavel ont ouvert à l'esprit français une école d'immoralité. C'est à force d'apprendre ces nouveautés dangereuses, ces leçons de tyrannie qui enseignent à confondre les principes du bien et du mal, que la France en est enfin venue à une guerre sacrilége (1). »

Dès 1576, Innocent Gentillet, sous l'impression vive encore de l'indignation excitée par le massacre de la Saint-Barthélemy, avait publié son *Discours sur les moyens de bien gouverner*, qui, dans les éditions suivantes, prit le nom d'*Anti-Machiavel*. Comme Henri Estienne, comme Hotman, l'auteur appartenait au parti protestant. Ceux-ci, de même qu'ils affectaient de confondre les crimes de l'intolérance avec le catholicisme lui-même, se posaient en représentants exclusifs de la nationalité française vis-à-vis de l'école italienne des machiavélistes (2).

En tête de l'ouvrage de Gentillet, on lit ce préambule :

AUX VRAIMENT FRANCS.

« La nation franque est libre : aucune tyrannie n'a jamais eu assez d'empire pour la forcer à plier le col. Ou déposez le noble nom de Francs, ou cessez d'obéir aux commandements de l'Étrurie (3). »

(1) *Musa Monitrix* — Rex et tyrannus, p. 253-255.

(2) « Ceux qui croyent faire leurs affaires en blessant et endormant leurs consciences déchéent, non pas de la vérité en superstition et idolâtrie, mais à la religion de Machiavel, qui est toute impiété envers Dieu, et toute dissimulation et desloyauté envers les hommes. » *Lettre de Théodore de Bèze à Henri IV*, sur son abjuration.

(3) Libera gens Franca est : hanc unquam nulla tyrannis,
Compulit imperio subdere colla suo
Francorum aut igitur clarum deponite nomen
Servire aut Tuscis desinite imperiis.

L'auteur ne se borne pas à flétrir les théories de l'école florentine, il attaque les personnes des Italiens que Catherine avait appelés au maniement des affaires d'État. « Pour obtenir quelque chose en cour, dit-il, il faut savoir parler le langage *Messeresque*, parce que ces Messers oyent volontiers ceux qui sçavent parler leur gergon, et n'entendent pas bien le françois, mesmes les termes de justice et les ordonnances royaux (1). »

Dans la troisième partie qui traite *de la Police*, on trouve un parallèle piquant des deux nations considérées sous le rapport de l'aptitude politique.

« Ha! pauvres François! Voyez la tirasse où l'on vous attrape si souvent. Vous parlez librement, vous vous vantez, vous descouvrez vostre cœur et volonté aux machiavélistes qui sçavent bien caváller vos esprits et descouvrir le fond de vos cœurs, et puis ils vous font donner dans leurs filets comme ils veulent. Eux ne sont pas ainsi, ains sont mornes, secrets, taciturnes, qui ne laissent jamais tomber parole de leur bouche sans avoir prémédité en quel sens vous la pou-

(1) Henri Estienne, dans sa *Musa Monitrix*, fait le même reproche à un fonctionnaire italien, qui pourrait être le chancelier de Birague :

> .... Nam vidimus
> Et dignitatem maximam indignissimo
> Italo tributam, verba multa Gallica,
> Ad functionem pertinebant quæ suam,
> Non assequentem, plurimas et formulas;
> Nec doctiorem petasus illum reddidit
> Equis citatis vectus urbe ex Romuli.
> Atqui vel ista potuit ignorantia
> A dignitate dehortari principem
> Danda, necesse ni fuisset principem
> Tunc velle, mater ipsa quidquid dixerat
> Sibi placere, patriæ favens suæ.
> (P. 209.)

vez prendre....... Ces François, disent-ils, sont volages, esventez, qui ne peuvent taire leurs secrets, abondants en paroles, indiscrets, qui parlent bien souvent plusieurs ensemble, qui n'ont nulle retentive en la bouche, et qui descouvrent leur pensée à chacun. »

François Hotman, dans un de ses pamphlets en latin macaronique, où il répond aux critiques qu'avait suscitées sa *Franco-Gallia*, a, contre l'influence politique des Italiens, une tirade dont on ne peut traduire en français qu'une partie (1). Comme on reprochait à l'auteur de vouloir germaniser la France, « J'aimerais mieux, dit-il, la voir allemande qu'italienne...... Gabelles, douanes, tributs, tailles, impôts, tout est entre les mains des fermiers italiens. Lyon est plein de ces gens là, Paris en regorge. C'est dans les mains des Italiens que se trouvent les fermes, les baux et les rentes des Évêchés et abbayes; ils sucent le sang et la moelle du pauvre peuple français. Qui a inventé, conduit et exécuté les massacres et les boucheries? les Français-Italiens? Qui a inventé ces tailles et impositions dont le pauvre peuple est tout écorché? Les Français-Italiens. Quels ont été les conseillers de la guerre et les promoteurs de l'infamie que nous autres catholi-

(1) « Præterea multi respondent tibi quod esset multo utilius toti regno Galliæ fieri Germano-Gallos quam Italo-Gallos, ut nunc sunt quam plurimi, unde videmus pulchros fructus proditionis, perfidiæ, poltronismi, atheismi, magiæ, nigromantiæ, et per consequentiam Sodomiæ.... O pauperes majores nostri, avi proavique nobilium Gallorum qui nunc sunt : si quis est sensus in inferis, quid dicitis de nepotibus et pronepotibus vestris degenerantibus? Unus loripes, unus banquerotti filius, gubernant rem militarem. Unus vetus Rouardus ignorantissimus gubernat justiciam. Omnes gabellæ, etc. » *Matagonis de Matagonibus ad Italo-Galliam Matharelli*, Wiliorbani, 1593, p. 195.

ques avons subie dans le Dauphiné? les Français-Italiens. Qui sont ceux qui, encore aujourd'hui, empêchent la paix en France par leurs mensonges et leurs inventions sophistiques? les Français-Italiens. Eh bien, soit! appelons notre pays la Gaule-Italienne, puisque Matharel et consorts préfèrent ce nom à celui de la Gaule-Franque ».

Le Journal de l'Estoile est rempli d'invectives et de satires contre les Italiens qui envahissaient la guerre, les finances, les magistratures; les Sardini, les Gondi, les Adjaceto, les Strozzi, les Gonzague, les Ruccellai, les Delbene, les Guadagne, etc. « Comme si on eût voulu establir en France une domination étrangère pour l'asservir et tyranniser au préjudice des lois du royaume, tellement que, selon la liberté ordinaire et légèreté des Français on deschira par toutes sortes d'escripts et de libelles (ne pouvant faire pis) les messères italiens, et la reine leur bonne patrone et maîtresse, à laquelle on imputait tous les maux et désordres qu'on voioit au gouvernement de cet Estat (1) ». Le déchaînement devint si général, que les étrangers attaqués ainsi publiquement crurent devoir essayer une justification publique. Vers la fin de septembre 1573, on put lire un matin, « affichée par la pluspart des quarrefours de Paris, aux portes du palais hautes et basses, vers le Louvre et ailleurs, » la pièce suivante, que l'Estoile nous a conservée, avec ce titre :

(1) *Journal de l'Estoile*, p. 57.

Contre placard italien, mais modeste et accort, semé par Paris et affiché en divers endroits de la ville, inscript :

LA NATION ITALIENNE A LA FRANCE.

« Les générales injures, plaintes et menaces contre la nation italienne, sortent plus tost d'une haine desbordée d'aucuns particuliers françois, offensés par opinion ou effect, que d'une raisonnable volonté qui me contraignent de dire, non pour excuser ceux qui donnent subject de parler, appliquer placcards et exécuter contre eux les menaces y contenues, mais pour justifier tant de seingneurs, gentilshommes et gens d'honneur italiens, résidants en ce royaume pour bons et louables accidents. Les uns donc s'y sont retirés après avoir perdu leurs biens en leur patrie, pour le service de la couronne. Autres pour recouvrir ce qu'ils y ont presté et despendu pour les urgens affaires du feu roi et cestuy vivant. Autres ont eu cest honneur d'avoir esté nourris dès leur enfance au service de Leurs Majestés et des princes et grands seingneurs. Autres y ont pris alliance et lien de mariage. Autres ont employé leurs vies au fait des guerres. Autres par commandement de leurs princes, ont traitté et négotié vers Leurs Majestés, traittent et négotient encores aujourd'hui à leurs propres cousts et despens. Autres sont ici pour la nécessaire trafique qui se fait de pays à pays, et de nation à nation, la pluspart d'eux vivans en honneur et bonne réputation, qui ne peuvent ni ne doivent être diffamés et obscurcis par les remarques de quelques entremetteurs de nouvelles impositions inventées et minuttées par esprit et moyens françois et exécutés par l'entremise d'aucuns Italiens, mais peu.

Car il est assez notoire qu'il y a en France plus de Frelucs, Jules, Andras, Chastillons, Spifames, Vaschers, Escaloppiers, Huraults, Clercs, Gourgues, Marteaux, Grandrus, De Brais, Hennequins, que de Sardini, Diacette, Delbene, Martelli, Gondi et Ruscellai, lesquels, pesle-mesle, ont moyenné, fourni et avancé deniers pour tirer à fin les partis des dites impositions desquelles la France se plaind. Partant coulpables et punissables en sont les inventeurs, moyenneurs et entremetteurs; excusables et louables ceux qui ne se meslent que de faire service à Sa Majesté et à leurs princes et seingneurs, comme aussi ceux qui vaquent à leurs petites affaires et commerces, sans offenser personne, s'offrans à mettre les mains les premiers contre ceux de leur nation qui sont cause de la mauvaise opinion qu'on a de la généralité de la dite nation (1) ».

La régence de Marie de Médicis, la faveur du maréchal d'Ancre et le ministère de Mazarin ramenèrent l'influence de la politique italienne et les plaintes contre l'immixtion des étrangers dans les affaires de l'État. Si l'on compare les pamphlets qui parurent contre Concini à ceux publiés plus tard contre Mazarin, on y trouvera les mêmes griefs, les mêmes injures, formulés souvent dans les mêmes termes, en sorte qu'il n'y ait eu à changer, ce semble, que le nom de l'homme sur qui se concentrait la haine publique. C'est toujours le machiavélisme introduit dans la politique au détriment de l'antique loyauté française, les faveurs de la cour, les magistratures de l'État prodiguées à des étrangers, à des corrupteurs de la morale publique et privée.

(1) *Journal de l'Estoile*, p. 103.

« Considérez, s'il vous plait, Sire, que ceux qui prennent du pouvoir sur vous sont du pays où chacun veut régner; c'est pourquoi il n'y a ville au delà des Alpes qui n'ait sa république et son roitelet; et si Votre Majesté avoit un peu mis le nez en nostre histoire, elle auroit appris que les plus sanglantes tragédies que l'on a jamais vues en France, sont venues de ce costé là (1). »

Une autre pamphlet du même temps dit en parlant de l'influence italienne :

J'ai veu qu'elle a sa part aux chambres de justice,
Qu'elle a planté le dol aux conseils de nos rois,
Qu'elle a fait d'un poltron un haut chef de milice,
Et renversé d'un coup les armes et les loix (2).

L'arrêt qui condamnait le maréchal d'Ancre et sa femme (8 juillet 1617) déclarait en même temps « tous étrangers incapables de tenir offices, bénéfices, honneurs, dignités, gouvernements et capitaineries en ce royaume suivant les édits et ordonnances; » dispositions dont la reproduction textuelle, en 1649, montre assez comment elles avaient été observées. En effet, la faveur de Mazarin avait soulevé les mêmes clameurs. Dès 1645, il courait une chanson, dont le refrain était :

Si vous n'êtes Italien,
Adieu l'espoir de la fortune;
Si vous n'êtes Italien,
Vous n'attraperez jamais rien.

Plus tard, lorsque la haine publique redoubla sous la Fronde, on rappela à celui qui en était l'objet le sort

(1) *Discours de Du Vair rendant les sceaux;* 1616.

(2) *J'ai veu Catuveu,* satire en vers. Manuscrits Fontanieu, n°s 469-470.

de son compatriote Concini, en termes fort peu équivoques, dans une autre chanson :

> Fais en sorte qu'il te souvienne
> Qu'un Italien comme toi
> Dans la minoité d'un roi,
> Après avoir bien fait des siennes,
> Fut enfin par revers du sort
> Justement puni de la mort (1).

Les *Mazarinades* roulent presque toutes sur la même idée ; ce sont, « *les Raisons d'Estat contre le ministère étranger ; — les Soupirs français sur la paix italienne, etc.* Partout l'influence de la politique italienne est signalée comme la principale cause des malheurs de la France.

> L'on ne sçauroit marcher trois pas
> Dans le palais, icy, là bas,
> Au Pont-Neuf, au Cheval de Bronze,
> Que de douze n'en trouviez onze
> Qui diront que Machiavel
> A fait un livre bien cruel ;
> Que les maximes de Florence
> Sont bien funestes à la France (2).

Dans le petit nombre des pièces où les auteurs raisonnent au lieu d'injurier, nous remarquons *les Exemples politiques.* « Le feu cardinal de Richelieu, y est-il dit, quelque crédit qu'il eût et quelqu'autorité qu'il se donnât, ne porta jamais la France à cette extrémité, se faisant aimer et craindre des peuples sous un naturel françois (3). » Quelques-unes essayent de défendre Maza-

(1) *L'oygnon ou l'union qui fait mal à Mazarin ;* Paris, 1649 in-4°.

(2) *L'Interprète des escripts du temps*, 1649, in-4°.

(3) Dans son *Testament politique*, il reproche à Luynes « d'avoir voulu appliquer la politique étroite et tyrannique qui n'est praticable que dans les petites provinces d'Italie, ou tous les sujets sont sous la

rin contre les attaques dirigées de tous côtés contre lui ; nous en citerons plus loin un échantillon. Naudé, l'auteur du *Mascurat*, le plus fameux des pamphlets de cette catégorie, fut aussi l'apologiste des coups d'État et de Machiavel, et il n'a contre cet écrivain qu'un seul reproche, celui d'avoir profané les secrets des habiles.

En vain l'auteur du *Prince* s'était-il flatté de séparer la morale publique de la morale privée ; on accusait les Italiens d'une égale tendance à les méconnaître l'une et l'autre. Les doctrines d'un ordre fameux, établi en France vers 1540, semblèrent être, dans l'ordre spirituel, le pendant exact du machiavélisme, puisque, comme lui, il prêchait l'ultramontanisme et la justification des moyens par le but. À Rome même, dans ce centre du catholicisme, s'était fondée, sous les auspices de Platine, puis de Pomponace, une secte dont l'objet avoué était l'explication d'Aristote, mais que les papes avaient dissoute pour cause de matérialisme. D'autres, formées à leur exemple en Italie, étaient accusées de réduire en dogmes l'épicuréisme que l'Arétin mettait en pratique. Les Socins établissaient à leur tour une école de rationalisme qui touchait à la France par la Suisse et par Lyon. Giordano Bruno, exilé d'Italie, était accueilli par Henri III et admis à développer ses doctrines au sein de l'université de Paris. Plus tard Vanini et Campanella cherchaient également en France, pour leurs personnes et pour leurs opinions malsonnantes, la tolérance que leur refusait l'Italie. Le premier était brûlé à Toulouse, le second mourait à Paris, pensionné

main de celui qu'ils doivent craindre ; mais il n'en est pas de même de la France, grand et vaste pays, où il y a des provinces si éloignées du siége du Prince. »

par Richelieu, mais leurs doctrines philosophiques n'étaient pas sans influence sur la formation de cette petite société de Naudé, de Guy-Patin et de quelques autres, « dont le symbole, dit celui-ci, ne se composait pas de beaucoup d'articles. »

La curiosité des Italiens s'était aussi exercée sur la philosophie naturelle. Ces recherches qui, à côté des Cardan, produisirent les Galilée et les Toricelli, devaient, dans un siècle où l'astronomie touchait de près à une science plus vaine, leur attirer un fâcheux renom d'astrologues et de nécromanciens. Ces divers griefs, si souvent reproduits dans les accusations populaires, se retrouvent jusque sous la plume du grave chancelier de l'Hospital : « L'astrologie impie, dit-il dans une épître en vers latins au cardinal de Lorraine, alors à Rome, domine dans la ville que vous habitez; on n'aperçoit que des Chaldéens voltigeant autour des palais. On leur demande le temps, le jour, l'heure où tel événement arrivera : la fortune et le salut des hommes dépendent des astres; la gloire du Créateur de l'univers est transférée à des corps sans âmes.

« Nos âmes! il est des écrivains téméraires qui les font mourir avec nos corps, et qui traitent de chimères les promesses si consolantes de l'ancienne loi et de la nouvelle. Orgueilleux Titans, ils chasseraient, s'ils le pouvaient, le maître du ciel de l'héritage de son père (1). »

(1) Impia nam tota dominatur in urbe Mathesis,
Chaldæi volitantque domos atque atria circum :
Tempus ab his, certique dies, horæque petuntur ;
Et fortuna salusque hominum dependet ab astris.
Sic translata Deo, rerumque hominumque satore,
Omnis ad expertes animæ res gloria transit

On sait que cette accusation de magie joua un grand rôle dans le procès de la maréchale d'Ancre ; on sait aussi comment elle y répondit : « Mon sortilége a été l'ascendant des âmes fortes sur les esprits faibles. » Dans une des pièces les plus curieuses de la Fronde, écho naïf des bruits populaires sur le compte de Mazarin, deux paysans de Saint-Ouen se communiquent en leur patois l'impression produite sur eux par le départ du jeune roi, à qui le cardinal avait fait quitter, la nuit, secrètement Paris pour Saint-Germain.

PIAROT.

« Une belle nuit y fit un trou à la leune ! et qui py est, y l'anlevi nout petit Rouay, e nan dy qui boutty un guiebe dans le ventre de chaque chevau pour alé pu vite de peur que le bourgea ne l'attrapissian.

JANIN.

« Y fau don qui set nigromancian ?

PIAROT.

« Sy ne l'est, y scai ban ou y son, quer nan dit qu'il est d'un pay où est la grande porte de l'Enfé é où Belzibu fait le guiebe à quatre (1). »

Enfin, par une confusion qui porte avec elle sa moralité, les théories de Machiavel semblaient, aux yeux de l'opinion, solidaires des crimes des Borgia. Les re-

Quidam animos etiam pariter cum corpore nostros
Interitum sentire volunt, unaque resolvi :
Et veteris promissa novæque uberrima legis
Vana putant, ipsum patriis detrudere regnis
Si possint, Dominum conentur more gigantum.

Hospitalii Epistolæ, lib. III, ad Carolum Lotharingum cardinalem.

(1) *Agréable Conférence de deux paysans de Saint-Ouen sur les affaires du temps*, 1649, in-4°.

cours au poignard et au poison, fréquents encore au seizième siècle et même au dix-septième, étaient attribués à l'exemple des familles italiennes que les faveurs du pouvoir encourageaient à braver les lois. Une vieille calomnie se répétait contre eux d'âge en âge, toutes les fois qu'un prince ou un personnage éminent succombait à une mort soudaine et inexpliquée (1).

A côté de ces incriminations passionnées où la part du mal est si largement faite, on peut se demander si l'influence politique et sociale de l'Italie pendant plus d'un siècle fut absolument sans résultats utiles pour la France. On ne saurait nier que les théories gouvernementales, nées dans ce pays, où tant d'intérêts se trouvaient en jeu sur un espace restreint, n'aient contribué à jeter quelques lumières sur la philosophie de l'histoire. Machiavel, en s'inspirant de Tite-Live et de Tacite, a fourni lui-même quelques traits au tableau que Bossuet et Montesquieu, à un point de vue bien différent, ont tracé après lui de la puissance romaine. Cette école de théoriciens politiques, dans laquelle l'on peut ranger Naudé, Amelot de la Houssaye, Saint-Réal, se rattache plus directement encore à celle du publiciste florentin. La science nouvelle dont il a posé les bases a fourni, pour le maniement des États modernes, des règles qui avaient au moins le mérite de substituer l'intelligence à

(1) Voudroit-il bien à bailleurs de boucons
Donner lui-même à garder ses flacons?

disait Marot de François Ier, *Cantique* XXI.

Italiens sont
De cette ordonnance
De donner boucons
Aux princes de France.

(*Le grand Gueridon italien et espagnol*, Chanson sur la mort de Henri IV.)

la force brutale. Le seul reproche qu'on n'ait jamais fait à Catherine de Médicis et à Mazarin, c'est de manquer d'habileté. On peut ajouter qu'ils avaient tous deux cette qualité gouvernementale, puisée dans le sentiment d'une haute responsabilité, qui élève au-dessus des considérations secondaires et des calomnies des partis. Catherine, en dépit de son siècle et de son pays, n'aurait pas hésité, dit-on, pour sauver l'unité de l'Église et de l'État, à sacrifier le culte des images, la fête du saint-sacrement, le latin des psaumes. Mazarin eut, comme elle, l'indifférence pour les moyens et le dédain des attaques. La postérité leur doit cette justice que, de toutes les accusations dirigées contre eux, celle qui figure au premier rang est aussi la plus injuste : quoique étrangers de naissance, ils furent constamment Français dans leur politique, et mirent au service de leur patrie d'adoption le génie délié, l'imagination fertile, l'habileté proverbiale de leur pays natal.

« Ses ennemis, dit Brantôme de Catherine, lui ont mis à sus qu'elle n'étoit pas Françoise (1). Dieu le scait, et de quelle affection je la vis poussée pour chasser les Anglais du Havre de Grâce. » Mazarin a pu dire de lui-même qu'il avait le cœur plus français que le langage; et l'un de ses rares apologistes contemporains lui a rendu la même justice dans un passage d'autant plus adroit qu'il renvoyait à l'idole du jour, au cardinal de Retz, cette qualité d'étranger qu'on jetait toujours à la face de Mazarin. « La France seule, comme le pays du

(1) Il est assez remarquable que dès 1519, un mois après sa naissance et quatorze ans avant son mariage, on trouve des lettres de naturalité accordées à Catherine de Médicis. *Mémoires des antiquaires*, nouvelle série, XVIII, 471.

monde que l'on loue le plus pour son hospitalité, fournit assez d'exemples de familles étrangères qui y ont eu du crédit : les Guises, les ducs de Nemours, de Nevers, les Strozzi de Sienne, les Ornano de l'île de Corse, les Fiesques de la ville de Gênes, et les Gondis qui doivent leur establissement en France au maréchal et au cardinal de Retz, qui y ont esté favoris du temps de nos pères, encore qu'ils fussent Italiens aussi bien que celui à qui on le reproche maintenant (1). Et si l'on vouloit examiner la généalogie de la plupart des grandes familles de France, elles se trouveroient avoir commencé quasi toutes par des étrangers. Mais si quelqu'étranger doit passer pour François naturel, ce doit être le cardinal Mazarin plutôt qu'aucun autre. Si on ne songe qu'au premier moment de sa vie, on trouvera véritablement qu'il n'a pas été François; mais si on compte tous les autres, on trouvera qu'ils ont été employés pour la France, et que par conséquent sa qualité d'étranger ne le doit point exclure du ministère. Tous les peuples de la terre n'ont-ils pas autrefois été chercher dans le pays de M. le cardinal Mazarin des hommes qui les sceussent commander (2). »

L'exemple de l'Italie avait introduit chez nous dans la vie sociale, au commencement du seizième siècle, des raffinements inconnus aux âges précédents, le luxe des habitations, celui des vêtements, le goût de la danse, de la musique, des tableaux, des sculptures, des curio-

(1) On trouve dans les *Carnets* de Mazarin, sous la date de juillet 1650 : « Fayre quelque papier et l'imprimer, pour informer le peuple du sujet du mécontentement du coadjuteur; un autre de sa vie et mœurs, et comment sa mayson s'est établie en France. »

(2) *Question si la voix du peuple est la voix de Dieu?* 1649 in-4°.

sités en tous genres, la société des femmes, l'esprit de conversation, enfin l'amour de la littérature et des arts.

« Les escrivains (c'est encore Brantôme qui parle) ont esté paresseux ou ingrats envers Catherine ; car elle ne fut jamais chiche à l'endroit des sçavants et qui escrivoient quelque chose... Luy a t'on trouvé tant d'argent caché et aux banques d'Italie, comme l'on crioit tant ? Tant s'en faut, puisque après sa mort on ne luy a trouvé un seul sol.... et qu'elle s'est trouvée endebtée de 8,000 escus.... voilà son avarice et le grand trésor qu'elle amassoit. Elle n'avoit garde d'en faire, car elle avoit le cœur tout noble, tout libéral et tout magnifique, et tout pareil à celuy de son grand oncle le pape Léon, et du magnificque Laurent de Médicis. Car elle despensoit et donnoit tout, ou faisoit bâtir, ou despensoit en d'honorables magnificences, et prenoit plaisir de donner toujours quelqu'honorable récréation à son peuple, comme en festins, bals, danses, combats, courses de bagues, etc. »

Nous retrouverons dans Mazarin au dix-septième siècle, avec moins de laisser-aller peut-être dans la dépense que Brantôme n'en attribue à Catherine de Médicis, la même intelligence des choses d'art qui sembla caractériser en tout temps les Italiens.

CHAPITRE VI.

ITALIANISME.

Vers les deux tiers du seizième siècle, les influences particulières que nous avons signalées aboutirent, en se généralisant, à l'ITALIANISME, ou imitation systématique du langage, des manières, des modes de l'Italie. Nous avons déjà vu cette manie indiquée dans quelques vers de Marot. Plus tard Dubellay l'avait à son tour signalée dans un de ses sonnets :

Marcher d'un grave pas et d'un grave sourci,
Et d'un grave soubris a chacun faire feste,
Ballancer tous ses mots, respondre de la teste
Avec un messer non, ou bien un messer si.

Entremesler souvent un petit et *cosi*
Et d'un *son servitor* contrefaire l'honneste;
Et, comme si l'on eust sa part en la conqueste,
Discourir sur Florence et sur Naples aussi.

Seigneuriser chacun d'un baisement de main,
Et, suivant la façon du courtisan romain,
Cacher la pauvreté d'une brave apparence :

Voilà de ceste cour la plus brave vertu
Dont souvent mal monté, malsain et mal vestu,
Sans barbe et sans argent on s'en retourne en France.

Nous surprenons là l'italianisme à sa naissance et de l'autre côté des Alpes. Nous allons le voir, à la dernière époque que nous avons indiquée, se produire en France par les courtisans et les gens de guerre. « Pour quarante ou cinquante Italiens qu'on voyoit autrefois à la cour, disait alors Henri Estienne, maintenant on y voit une petite Italie (1); » et il en donne pour prin-

(1) *Dialogues du nouveau langage françois italianisé*, p. 541.

cipales causes l'amour de la nouveauté, le désir de complaire aux favoris aussi bien qu'au roi et à la reine, en sorte que, comme il le fait remarquer, on prit des mots, non du bon usage italien, mais d'Italiens hantant la cour de France et dont le langage était altéré.

LES HOMMES DE GUERRE.

De leur côté, les hommes de guerre, ceux qui avaient servi autrefois par de là les monts, et ceux qui plus récemment étaient allés à l'expédition de Parme, au voyage de M. de Guise, ou à la campagne de Piémont sous le maréchal de Brissac, aimaient à montrer qu'ils avaient vu du pays et guerroyé de l'autre côté des Alpes : ils abandonnaient nos vieux termes de guerre et de fortification pour prendre ceux d'Italie, non qu'ils fussent meilleurs, mais parce que, dit Pasquier, « les gens de ce pays-là sçavent mieux débiter leurs denrées que nous autres François. » On voit par les *Mémoires de Montluc* que le vieux guerrier mettait une certaine prétention à converser avec les Italiens, voire même à les haranguer dans leur propre langue (1). Il n'était soldat, cadet ou capitaine qui, au retour, en racontant ses campagnes, n'intercalât dans ses récits les termes, nouveaux alors, d'*infanterie*, de *cavalerie*, d'*embuscade*, de *sentinelle*, d'*escarpe*, de *contrescarpe*, etc. Le mot *brave* lui-même, qui paraît si naturellement français, « estoit entre nous incognu, dit un auteur du temps, et

(1) « Là je leur fis la harangue qui s'en suit en langage italien. M. de Lansac est en vie, qui me dit qu'il n'eust jamais pensé qu'un Gascon fust devenu bon Italien, comme j'estois alors. *Commentaires*, année 1556.

dès ma jeunesse demeuroit en Italie ; mais depuis que l'on a fréquenté ce pays, l'on a apporté la nouvelleté des vocables et des accoutrements (1). »

« Et pourtant, s'écriait Henri Estienne, nous pouvons mieux nous vanter d'avoir appris aux Italiens l'art de la guerre, qu'eux se vanter de nous l'avoir appris. Or ce seroit contre nature que les maistres apprinssent des disciples les termes de l'art qu'ils leur enseignent. » Et ailleurs : « Dicy à peu d'ans qui sera celuy qui ne pensera que la France ait appris l'art de la guerre en l'escole de l'Italie, quand il verra qu'elle n'usera que de termes italiens ?.... Je m'esbahis grandement de nous, comment nous ne nous apercevons que, par cette belle trafique, nous leur vendons ce qui nous est plus cher qu'à nulle autre nation, voire si cher, que tous les jours nous le rachetons de notre propre sang.... Ce que j'en dis est en qualité de vray François, natif du cœur de la France, et d'autant plus jaloux de l'honneur de sa patrie. Que si j'espérois estre advoué par ceux de ma nation, je ferois volontiers ce marché avec ces messers d'Italie, qu'ils nous rendissent tous les mots qu'ils ont à nous, et nous semblablement eussions à leur restituer tout ce que nous tenons d'eux..... Or, si telle restitution se faisoit, jamais la corneille d'Ésope ne receut un si grand *scorno*, que recevroit la langue italienne, estant désemplumée de nos plumes, desquelles elle se fait maintenant si bragarde. Et ne faudroit craindre que le pareil nous advînt, car, pour chasque plume nouvelle que nostre langue rendroit à l'italienne, elle en trouve-

(1) *Advis et Devis des Langues*, composé en 1563 par Bonnivet. *Bibliothèque de l'école des chartes*, 2e série, V, 305.

roit quatre des siennes anciennes, pourveu qu'elle voulsist prendre la patience et la peine de les cercher (1). »

LES VOYAGEURS.

Indépendamment des hommes de guerre, il était peu de Français des classes élevées qui, à cette époque, n'eussent passé au moins une fois les Alpes. Jusqu'au temps de Pasquier, le renom des universités italiennes y attirait les jeunes légistes. Disons cependant, à l'honneur de nos écoles, que vers cette époque le savant Muret, consulté, à Rome même, par des pères de famille sur la meilleure direction qu'ils pouvaient donner aux études de leurs enfants, n'hésitait pas à leur recommander l'université de Paris pour l'étude du grec et celle de la philosophie, et surtout celle de Bourges pour l'enseignement du droit sous Cujas (2). Les de Mesmes, les de Thou, les Paul de Foix, les d'Ossat, et, à leur exemple, une foule d'évêques, de magistrats, avaient rempli près de la cour de Rome ou des autres États d'Italie des missions diplomatiques. Nous y avons vu passer la plupart des célébrités littéraires et scientifiques du seizième siècle, et longtemps encore après, en dépit du dicton : *Jamais ni cheval ni homme n'amenda pour*

(1) *Traicté de la Conformité du françois avec le grec.*

(2) « Nam cum ex me ipsorum propinqui quæsissent quid eis potissimum faciendum esse, quaque ratione ipsorum studiis optime consuli posse censerem, auctor eis fui ut Lutetiam primum irent, ibique se Græcarum litterarum et philosophiæ magistris recoquendos darent; deinde jus civile, cujus studio incensi erant, neque usquam hodie nisi in Gallia, neque in Gallia nisi à Cujacio recte ac vere disci posse sperarent. » Lettre de Muret à Cujas, Rome, 7 Calend. feb. 1579. *Mureti Epistolæ;* Lipsiæ 1838, p. 101.

aller à Rome (1), le voyage d'Italie fut regardé comme le complément obligé de toute éducation libérale ou aristocratique.

LES COURTISANS, etc.

On comprend dès lors le succès d'une mode qui avait, pour les ambitieux, l'avantage de les mettre bien en cour; pour la noblesse, le charme d'un souvenir de voyage : avec ses services militaires, elle rappelait à l'un l'ancienneté de sa race, à l'autre, les exploits de sa jeunesse. Bientôt l'italianisme gagna toutes les classes de la société : *Italiam! Italiam!* tel fut le cri général. C'est à l'Italie que l'homme de guerre emprunta les termes de son métier, la politique les formules de sa science, le courtisan celle de ses flatteries, le littérateur et l'artiste la forme de leurs œuvres. Heureusement un homme se rencontra, capable de lutter contre le torrent, et de combattre avec succès une manie qui révoltait à la fois son goût de philologue et son patriotisme de citoyen.

PAMPHLETS DE HENRI ESTIENNE.

Esprit indépendant, frondeur, nourri de l'antiquité classique, sans être étranger à la plupart des langues modernes, notamment à celle qu'il prenait pour objet de ses attaques, ou plutôt de ses représailles, Henri Estienne était par-dessus tout français d'esprit et de

(1) Pasquier, dans une de ses lettres, recommandant à M. Morin un jeune homme de ses parents qui allait à Rome : « S'il m'en croit, dit-il, il se contentera de voir l'Italie en passant; car ce que Pyrrhus Neoptolemus disait de la philosophie, qu'il fallait philosopher, mais sobrement, je le dy du voyage d'Italie à tous nos jeunes François qui s'y acheminent par convoitise de voir. » *Œuvres*, in-f°, II, 261.

cœur; il fut effrayé de cette invasion italienne qui, paraissant ne s'en prendre qu'au langage, menaçait la politique, la morale, la nationalité, tout ce qui constitue l'existence propre d'un peuple. Ajoutons, pour ne rien dissimuler, qu'il était protestant, et que dans cette croisade contre l'Italie il entrait bien un peu de rancune huguenote. Après avoir, dans son *Discours merveilleux de la vie et des actions de Catherine de Médicis* (1565), attaqué violemment celle en qui se personnifiait l'influence politique italienne, il combattit principalement avec les armes du ridicule, dans ses *Dialogues du nouveau langage françois italianizé* (1578), le jargon du jour dont il nous a conservé de si incroyables échantillons.

Voici comment, au début de cet ouvrage, il fait discourir son italianiseur Philausone : « Il n'y a pas longtemps qu'ayant *quelque martel en teste* (ce qui m'advient souvent, pendant que je fais ma *stanse* en la cour), et, à cause de ce, estant sorti après le *past* pour *spaceger*, je trouvai par la *strade* un mien ami nommé Celtophile. Or, voyant qu'il se monstroit estre tout *sbigottit* de mon langage (qui est toutefois le langage courtisanesque dont usent aujourd'huy les gentilshommes *francès* qui ont quelque garbe), je me mis à *ragioner* avec luy. Et voyant que ce langage italianizé luy *semblet* fort *strane*, voire avoir de la grosserie et de la balorderie, je pris beaucoup de fatigue pour luy *caver* cela de la fantaisie. Mais je ne *trouvès* point de raison *bastante* pour ce faire. »

L'ami résiste, et Philausone a recours, pour le persuader, à des arguments tels que ceux-ci : « — Comment vos oreilles ne s'accommodent-elles point d'un

langage qui est parlé en la cour d'un si grand roy, aussi bien que tant d'autres s'y accommodent? — *Celtophile.* Je ne doute point que plusieurs autres oreilles ne s'y accommodent, voire n'y prennent plaisir, et principalement celles qui sont des belles et grandes, et approchent plus des asinines. — *Philausone.* Quand il n'y auroit d'autre raison pour acquiescer au langage courtisan, ceste-ci n'est-elle pas bastante, que sa majesté y prend un grandissime plaisir? — *Celtophile.* Si elle y prend plaisir, c'est comme elle prendroit à ouïr une farce. D'ailleurs c'est faute d'entendre du bon françois. Au pis aller, Sa Majesté ne peut avoir plus d'autorité sur le langage qu'un certain empereur romain (1). »

Dans *la Précellence du Langage françois,* qui parut un an après les *Dialogues* (1579), Henri Estienne entreprit d'établir avec plus de sérieux et de méthode, quoique avec une verve égale : 1° que notre langage est excellent entre les excellents (telle est l'explication qu'il donne lui-même de son titre) ; 2° qu'il l'emporte sur l'italien, et par conséquent sur toutes les langues modernes (conclusion qui paraissait alors légitime), sous le rapport de la gravité, de l'harmonie, de la grâce, de la richesse. Il constate successivement cette supériorité du français dans les termes de justice, d'administration, de guerre, dans les proverbes même, où les Italiens passent pour avoir l'avantage : puis, portant la guerre dans le camp ennemi, il prouve que cette langue, où la mode du moment va chercher des objets d'imitation, nous a elle-même emprunté une foule de

(1) *Dialogues du Langage françois,* etc., p. 19.

mots, de tours de phrase qu'elle est allée ramasser jusque dans nos patois et nos barbarismes populaires. Par une démonstration adroite, quoiqu'un peu forcée, il cherche à établir que c'est bien à nous, et non au latin, source commune des deux idiomes, que l'italien a pris certaines locutions appartenant également à l'un et à l'autre, mais qui portent encore l'empreinte dont nous les avons marquées. Enfin, revenant à son point de départ, il permet à ses adversaires de faire leur profit de notre langage, pourvu qu'en récompense ils lui fassent honneur et lui accordent le titre de précellence.

Tel est le livre de Henri Estienne. Il ne faut pas y chercher une comparaison impartiale entre les deux langues qu'il met en présence, mais une défense chaleureuse de celle qu'il voyait menacée dans son intégrité. Souvent il reprend l'offensive, et, dans ses représailles, il n'est pas toujours juste envers l'italien ; il ne reconnaît pas franchement ses qualités distinctives, qui sont l'accentuation, le caractère musical, le luxe des images, et il lui refuse un développement qui lui soit propre dans sa descendance néo-latine. Si un écrivain de ce pays avait entrepris de répondre à *la Précellence du Langage françois* (et nous voyons qu'Antonio Pigafetta, connu par ses voyages, eut un moment cette pensée (1), qui paraît être restée sans exécution), il aurait pu y relever un assez bon nombre d'erreurs et d'injustices. D'abord il voit partout des italianismes, jusque dans le mot *halte,* par exemple, et il déclare « songe-creux » ceux qui seraient tentés d'y reconnaître une origine germanique. Nous le soupçonnons d'avoir à cette époque fait

(1) Tasso, *Opere,* t. XXIII, p. 97.

proscrire de la langue un certain nombre de locutions qui, dans le principe, n'étaient pas plus italiennes que françaises, mais existaient dans cette dernière langue de temps immémorial, et qui s'étaient formées simultanément dans les deux pays de la corruption du latin. C'est ce que M. Génin nous paraît avoir fort bien indiqué dans un passage de son livre (1). Seulement (et c'est un exemple curieux des entraînements de la philologie) il nous semble être tombé précisément dans la même erreur, lorsqu'à propos d'une tournure qui se retrouve dans les plus anciens monuments de notre langue (*de* au lieu de *que* après le comparatif), il s'écrie : « Ainsi nous surprenons des traces de l'influence italienne sur le français dès le règne de saint Louis (2). »

L'antipathie de notre auteur pour l'italien n'est égalée que par son amour du grec, et cette seconde passion l'égare aussi souvent que la première. Il s'indigne d'entendre traiter un discours de courtisanesque, et propose à la place un hellénisme baroque : *colaceutique*. Il se moque des courtisans qui parlent d'*amorevolesse*, et ne trouve rien de mieux pour désigner l'amour maternel, ce sentiment si doux et si général, que le terme pédantesque et dur de *philostorgie*. On se rappelle que Ronsard avait la même passion malheureuse pour certains mots tirés du grec :

Ocymore, dyspotme, oligochronien.

Il semble que notre langue ne pouvait échapper à l'imitation italienne qu'en tombant dans d'autres contrefaçons

(1) *Des Variations de la Langue française*, p. 290.
(2) *Ibid.*, p. 356.

également contraires à son génie. Le goût qui devait la guider entre ces divers excès n'était pas encore formé.

Enfin le temps a quelquefois donné tort à Henri Estienne, en consacrant des manières de parler qu'il avait condamnées. La prononciation de *francès, montrèt,* etc., dont il se moque, a prévalu. Nous avons adopté : *manquer, réussir, accommoder,* se *ressentir, concert, caprice, contraste,* et bien d'autres termes blâmés par lui à l'égal de néologismes bizarres qui n'ont vécu qu'un jour. Ainsi l'a voulu l'usage,

Quem penes arbitrium est et jus et norma loquendi.

Mais avec tous ces défauts, quelquefois à cause de ces défauts même, *les Dialogues du Langage françois italianizé,* et *le Livre de la Précellence,* offrent une lecture amusante et instructive tout ensemble. La passion qui aveugle parfois l'auteur donne à toutes ces discussions grammaticales une forme piquante et animée qu'elles sont loin de présenter d'ordinaire.

D'un autre côté, s'il est loin des découvertes modernes en philologie comparée, il est plus près que nous des sources et des origines de notre langue. Il connaît à merveille tous ces vieux romans, toute cette littérature gauloise, dont nous ne retrouvons qu'à grand'peine l'intelligence et les monuments. Le langage du peuple des villes, celui des paysans de nos diverses provinces lui sont également connus, et il en tire de grands secours. S'il lui est arrivé de se tromper sur la destinée, le plus souvent fortuite, de tel ou tel mot, il lui reste le mérite d'avoir posé les vrais principes sur l'usage et l'abus en matière d'emprunts d'une langue à l'autre. Aujourd'hui sans doute, il n'est plus question de l'italianisme; d'au-

tres littératures alors dans l'enfance ou peu connues chez nous, celles de l'Espagne, de l'Angleterre, de l'Allemagne, y ont tour à tour excité l'attention et obtenu la vogue. Enfin, à mesure que la civilisation, les arts et l'industrie ont multiplié les communications entre les peuples, ces influences, autrefois accidentelles, sont devenues un fait permanent et général. Il y a donc là pour les nationalités et pour les idiomes, qui en sont le signe sensible, un problème à résoudre : devenir cosmopolite et rester de son pays. Eh bien, on trouvera dans les livres de Henri Estienne d'excellents conseils à cet égard. Il n'y a qu'à généraliser ce qu'il dit de l'Italie, et nous ne saurions trop recommander le passage suivant aux néologues de toutes les époques :

« Quant à ces termes étrangers, desquels nous n'entendons pas la vraye signification, il est certain que leur belle apparence (que la nouveauté nous fait trouver encore plus belle), et ce qu'on les fait sonner si haut, sont cause que nous y sommes déceus, et imaginons sous iceux quelque grand secret, mais à la fin, quand nous venons à découvrir leur origine, au lieu de ce secret par nous imaginé, ne trouvons autre chose qu'un son différent du nôtre... et que ce mot n'est ni plus propre ni plus significatif. » Et ailleurs, dans ses *Dialogues* : « Il n'est permis d'italianiser que quand on parle des choses qui ne se voyent qu'en Italie, ou pour le moins ont leur origine en ce pays-là, et même y sont plus fréquentes, ou bien y sont plus célèbres qu'en aucun autre pays. » Comme, par exemple, ajoute le malin auteur, *charlatan*, *bouffon*, *assassin*, *supercherie*, *poltronerie*, *forfanterie*, etc.

FORMES OBSÉQUIEUSES EMPRUNTÉES A L'ITALIE.

Il y a là des étymologies et des rancunes que nous n'adoptons pas. Cependant on peut remarquer sans épigramme que la plupart des termes empruntés par nous à l'Italie ne sont pas pris dans le côté le plus favorable des catégories auxquelles ils se rapportent. Ainsi elle nous a donné : pour la politique, *machiavélisme, intrigue, agent ;* pour le commerce, *agiotage, banqueroute ;* pour la science, *pédant* et ses dérivés ; pour la galanterie, *courtisane ;* pour le langage de cour, les formes les plus obséquieuses, on pourrait dire les plus serviles.

L'Épître de Marot au cardinal de Lorraine porte pour la première fois, dans l'édition de Dolet (1542), la formule : *A M*[gr] *le Révérendissime* etc., qui n'existait pas dans les précédentes. Plus tard le cardinal Duperron rapporta d'Italie le mot *illustrissime.* D'autres superlatifs du même genre nous vinrent de ce pays des exagérations en tout genre (1). La phrase : *prêt à vous faire service,* signalée par Henri Estienne, était la formule favorite du cardinal Mazarin. Ce n'était plus assez de se dire le serviteur d'un grand ; on se déclara *sa créature.* « Mais, pour retourner à ce mot *serviteur,* scachez qu'il ne trotta jamais tant qu'il trotte maintenant. Encore trotteroit-il bien davantage, si *esclave* ne lui ostoit la place. — Comment esclave ? en

(1) Voici ce qu'on trouve à ce sujet dans un grammairien du temps : « Nonnulli hanc linguam cupientes reddere locupletiorem formant superlativum in *e* fœmininum ad imitationem Latinorum, ut, pro *très-sçavant, sçavantissime,* pro *très-bon, bonissime,* pro *très-révérend, révérendissime,* quod aulæ debetur, quæ hìc tanta pollet auctoritate, ut præstet cum ea errare quam cum cæteris bene loqui ; et satis sit allegare : ipsa dixit. »

vient-on jusque-là? — Quant vous aurez esté à la cour, vous ne demanderez plus cela. Vray est qu'on dit plus volontiers *schiave* en italianizant : *schiave* de votre seigneurie, *schiave des schiaves;* monsieur, je me tiendray bienheureux quand il vous plaira m'honorer de vos commandements; monsieur, je m'estimeray bienheureux de pouvoir mourir à vos pieds en vous faisant très-humble service. » (Un vrai Français de cœur, Servin mourait aux pieds de son roi, sans figure et en lui disant la vérité.) « Je vous prie de faire estat de moy comme de celuy duquel vous pouvez disposer corps et âme. — Voilà d'étranges protestes! Encore devroient-ils réserver leur âme à Dieu (1). »

L'ère féodale, qui finit avec le quinzième siècle, tout en créant des devoirs de subordination rigoureuse entre le suzerain et les vassaux, laissait à leurs relations une certaine dignité, une *franchise* qui tenait chez nous au caractère national, et qui honorait l'obéissance en tempérant la rigueur de l'autorité. Ce fut à la suite des guerres d'Italie que ces habitudes commencèrent à s'effacer devant l'étiquette minutieuse et l'obséquiosité courtisanesque qui triomphèrent sous le règne de Louis XIV. Jusqu'à celui de Louis XII, nos grands, comme ceux d'Espagne, se couvraient devant le roi; mais ce prince, sachant combien les Napolitains et autres seigneurs d'Italie avaient trouvé mauvais que les Français se couvrissent en présence de Charles VIII, lors de son voyage de Naples, commanda à tous ceux de sa cour qui le suivaient en Italie de ne point se couvrir dans sa chambre lorsqu'ils y verraient quelque prince ou quel-

(1) *Dialogues*, p. 419

que seigneur italien, qui se tenaient toujours découverts, de sorte que, sur la fin de son règne, à l'exemple du comte de Gaiazzo, son grand écuyer, qui était toujours tête nue en sa présence, il n'y avait presque plus personne qui se couvrît devant le roi. Enfin François Ier, sauf les princes souverains et les ambassadeurs, ne permit plus à personne de se couvrir devant lui (1).

EFFET PRODUIT PAR LES PAMPHLETS DE HENRI ESTIENNE.

Un dernier éloge doit être donné aux livres de Henri Estienne, et celui-là les comprend tous : ils produisirent l'effet que l'auteur s'était proposé. Ici nous ne pouvons mieux faire que d'emprunter les paroles de son dernier éditeur, M. Léon Feugère : « Ce qui assurera surtout, dit-il, notre reconnaissance à Henri Estienne, c'est qu'il a opposé une digue salutaire à cette inondation de mots inutiles ou barbares, qui menaçait de submerger notre idiome. Grâce à sa bonne garde et à celle de quelques francs esprits gaulois comme lui, le torrent a été contenu, ou, pour employer une autre métaphore, la masse de l'armée envahissante a été arrêtée, et il n'est entré dans notre camp que d'heureux aventuriers, qui, en prenant le costume national, ont su se faire pardonner leur origine étrangère. L'italianisme ne nous a pas conquis; son concours n'a été accepté que sur le pied d'une libre alliance, avec discernement et avec mesure; la physionomie, le génie propre de notre langue, ont été ainsi préservés. »

A plus de soixante ans de là, au moment où Richelieu fondait l'Académie française, où Balzac écrivait, où

(1) Vittorio Siri, *Memorie recondite*, t. IV.

Pascal s'apprêtait à écrire, il y avait au fond du Poitou, je crois, un vieux marquis de Jarzay, espèce d'original presque toujours exilé de la cour pour ses folies, et qui, lorsqu'il y reparaissait de loin à loin, étonnait, nouvel Épiménide, les générations nouvelles par une reproduction exacte de l'habillement et du langage des courtisans de Henri III. Nous nous souvenons d'avoir lu, parmi les manuscrits de Conrard, quelques lettres de ce personnage. On y trouve des locutions telles que celles-ci : *piller* patience, *incapricié de*, et autres que l'on croirait tirées des *Dialogues* de Henri Estienne. Le marquis de Jarzay fut chez nous le dernier représentant du *langage françois italianisé*.

CHAPITRE VII.

TROISIÈME PHASE DE L'INFLUENCE ITALIENNE AU DIX-SEPTIÈME SIÈCLE.

L'invasion ultramontaine dont nous avons vu les effets au seizième siècle, ralentie en littérature par Henri Estienne, en politique par le règne de Henri IV, reprit un certain essor au commencement du dix-septième. La guerre de la succession du Mantoue (1627-1631); la régence de Marie de Médicis et le ministère de Mazarin sont les seuls événements historiques qui rattachent la France à l'Italie pendant cette période; mais les relations sociales et littéraires ne cessent pas d'être fréquentes entre les deux pays. Malheureusement la patrie du Tasse et de Raphaël était devenue celle de Marini et de Pierre de Cortone. Elle avait cessé d'être un modèle, et nous l'imitions encore par habitude.

LES SCIENCES EN ITALIE.

Les sciences naturelles et spéculatives s'y maintenaient seules à une certaine hauteur, grâce aux noms de Télésio, de Campanella, de Jérôme Aléandre, de Galilée, de Toricelli. La plupart de ces savants furent en commerce épistolaire, ou du moins en communication de pensée, avec le père Mersenne, Fermat, Gassendi, Roberval, Descartes, Pascal, et surtout avec Peiresc, ce grand correspondant de la science cosmopolite, qui eut l'honneur de prendre publiquement la défense de Galilée et de le comparer à Socrate dans une lettre écrite au neveu du pape Urbain VIII (1). Parmi les

(1) Voyez les *Lettere inedite*, publiées par M. Cibrario.

nombreux italiens (1) avec lesquels Peiresc était en rapport, on distinguait aussi le célèbre Frà-Paolo, moine philosophe, théologien frondeur, qui tenait en échec la cour de Rome, et qui eut une grande vogue en France parmi les politiques, les gallicans, les libres penseurs. Il envoyait ses livres à de Thou, correspondait avec Gillot, l'un des auteurs de *la Satire Ménippée*, avec Jérôme Bignon, Groslot, etc, et inspirait, avec Machiavel, le troisième dialogue, sur la politique, du sceptique la Motthe le Vayer.

LES CONCETTI.

Mais dans les lettres et dans les arts, le temps de la décadence avait commencé pour l'Italie, et la consolation que, dans le siècle précédent, le sentiment de sa supériorité intellectuelle avait pu mêler à celui de sa dégradation politique, lui manquait en ce moment. Celle-ci amenait enfin à sa suite la corruption du goût et la recherche du nouveau à tout prix, ressource des esprits blasés. « *Chi non sa far stupir vada alla stiglia* », disait un des poëtes du temps, Mastola. Ils se flattaient de trouver des régions nouvelles dans le domaine de l'imagination, comme quelques-uns de leurs compatriotes venaient de le faire dans celui des phénomènes de la nature; mais ils ne trouvaient dans cette recherche que le faux et le bizarre. Ces jeux de la pensée que Gongora et Lope de Vega avaient mis à la mode en Espagne, favorisés par l'influence politique de cette nation sur la plus grande partie de la Péninsule, s'introdui-

(1) Galilée, Mascardi, Aléandre, Allazzi, Angeloni, les trois frères Gualdo, le cardinal Barberin, etc

sirent en Italie sous le nom de *concetti*, et trouvèrent un sol trop bien disposé à les recevoir. En effet le raffinement de la pensée était chose ancienne dans ce pays. Le père Bouhours, qui demandait si un Allemand pouvait avoir de l'esprit, trouvait que les Italiens en avaient trop. Il semble que le climat pousse à la subtilité et à la recherche. Pétrarque, on l'a vu, n'en était pas exempt. Le Tasse avouait qu'il avait pris quelquefois l'assaisonnement pour l'aliment lui-même (1). Guarini, Tansillo, avaient renchéri sur les défauts des maîtres. Mais il était réservé à Marini de personnifier en lui l'affectation et le mauvais goût si souvent reprochés à son siècle et à son pays.

MARINI ET SON ÉCOLE.

Cet homme, dont un de ses compatriotes a pu dire qu'il ne connaissait pas d'auteur, à l'exception de l'Arioste, qui fût plus naturellement poëte, avait, comme Ovide, une facilité merveilleuse à trouver la formule et même l'image poétique ; mais, charmé de la spontanéité de ses idées, il acceptait toutes celles qui se présentaient à lui. Si son imagination ne lui refusait rien, il ne refusait rien à son imagination. Coloriste à la manière de Rubens, il tourmentait la pensée comme celui-ci la forme, et la contraignait de se plier à tous les caprices de sa fantaisie. Il mettait de la prétention jusque dans les titres de ses ouvrages. L'un s'appelle *la Lyre* ; l'autre *le Chalumeau* (*Sampogna*). Il s'est cru obligé de créer pour ses poésies des catégories nouvelles : il y en a d'amoureuses, de lugubres, de champêtres, de ma-

(1) « *Prendendo il condimento pel nutrimento.* »

ritimes, et même de polyphémiques. On y trouve de tout : des *Risées*, des *Sifflets*, des *Louanges*, des *Baisers*, des *Larmes* et jusqu'à des *Dévotions* (1).

MARINI EN FRANCE.

Inquiété en Italie pour les hardiesses de sa pensée et de sa conduite, qui n'étaient pas seulement justiciables de la critique littéraire, il se réfugia en France, où il fut accueilli avec distinction à la cour tout italienne de Marie de Médicis. Là, autour de l'astre des Concini, qui touchait à son déclin, gravitaient des satellites venus presque tous de l'autre côté des Alpes pour tenter la fortune à leur tour. On y voyait entre autres l'abbé de Ruccellaï, neveu de monsignor della Casa, qui, se trouvant à Angoulême auprès de la reine-mère, y avait raconté à Balzac des anecdotes sur le Tasse, et qui disputa quelque temps la faveur à l'évêque de Luçon. Marini écrivait de Paris à ses amis d'Italie : « Mes affaires ne vont pas mal ici. Je suis bien vu de Sa Majesté et caressé par tous ces princes et seigneurs... c'est une servitude sans doute, mais je n'en rougis point, puisque je sers un des premiers rois du monde, et j'ajoute que bien des princes tiendraient à honneur de servir de la même manière. Deux mille écus d'or de pension, outre les cadeaux, et cela sans être astreint à aucune espèce de devoir, sont des conditions à coup sûr fort honorables, et il y a à Rome bien des cardinaux qui n'en ont pas tant... le roi m'a fait la grâce que ma pension soit payée ici à mon fondé de pouvoirs, pourvu que je me laisse voir dans cette cour une fois tous les deux

(1) *Risate, Fischiate, Lodi, Baci, Lagrime, Divozioni.*

ans (1). » Les faveurs sur lesquelles Marini s'expliquait ainsi, avec assez peu de délicatesse, étaient telles que jamais le Tasse n'en avait obtenu de semblables à cette même cour de France, où nous l'avons vu réduit à emprunter un écu. Un critique italien, parlant de l'enthousiasme que Marini avait excité pendant sa vie, s'exprime ainsi : « De pareils succès n'obtiendraient pas de croyance, si l'époque n'en était assez rapprochée de nous pour que l'écho de ces louanges retentisse en quelque sorte à nos oreilles (2). » Marini publia en France plusieurs de ses ouvrages : *les Épithalames* sur le mariage de Louis XIII, dédiées au maréchal d'Ancre (3), et surtout *l'Adone*, poëme de près de quarante-cinq mille vers, où, à travers une prodigieuse quantité d'épisodes, un luxe étincelant de peintures quelquefois plus que voluptueuses, il trouvait le moyen d'intercaler, à l'adresse des puissances du jour, des allusions et des flatteries qui l'embarrassaient un peu dans la prévision de revirements politiques, ainsi qu'on le voit par sa correspondance (4). La plupart de ces ouvrages étaient accompagnés de vers louangeurs de Porchères, de Berthelot, de Colletet, et, ce qui avait plus de valeur,

(1) *Lettere di G. B. Marini;* Venezia, 1618, p. 46, 65, etc.

(2) Crescimbeni, II, 470.

(3) *Parigi,* 1616, *presso Tussan du Bray, alla strada di San Giacomo, alla insegna delle Spiche mature.*

(4) « Je crois que mon malheureux *Adonis* est né sous une mauvaise étoile : chaque jour des contretemps nouveaux viennent se jeter au travers de sa publication. Nous voilà encore une fois sur le qui vive, et toute la France est sur le point de courir aux armes. Il faut que j'attende ce qui résultera de tout cela ; car, si les affaires se brouillaient pour certains personnages aujourd'hui en faveur, je serais forcé de changer bien des choses dans l'ouvrage. » *Lettere,* p. 49.

l'Adone parut sous le patronage d'une lettre de Chapelain, renfermant un pompeux éloge de l'ouvrage (1).

Quarante ans après il conservait encore assez de réputation pour que le président Nicole, en 1662, ait entrepris de le traduire en vers. Dans une des premières comédies de Corneille, *la Galerie du Palais*, on voit un libraire présentant deux livres à un acheteur :

> Monsieur, en voici deux dont on fait grande estime ;
> Considérez ce trait, on le trouve divin.
> — Il n'est que mal traduit du cavalier Marin,

répond l'interlocuteur ; et, en effet, ce dangereux modèle créa en France une foule d'imitateurs plus malheureux encore. Les curieux peuvent retrouver la scène de Corneille mise en action dans une estampe de Bosse, représentant cette même Galerie du Palais qui a donné son nom à la pièce. On y voit l'étalage d'un libraire, les affiches par lesquelles il était dès lors d'usage d'annoncer les publications nouvelles, et sur ces affiches la traduction du *Pastor Fido, les Postures de l'Aretin*, etc.

Du reste, le cavalier Marin (il était connu sous ce nom à la ville et à la cour) voyait nos hommes de lettres et nos artistes, entre autres Poussin, qu'il voulait emmener à Rome dès 1622, et qu'il chargea de graver des planches pour son poëme. Il se connaissait en beaux-arts et avait formé à Naples un musée dont il a donné la description, espèce de livret en vers, curieux pour l'histoire de l'art, sinon pour celle de la poésie (2).

(1) Chapelain, *Lettre ou Discours à M. Favereau, portant son opinion sur l'Adonis de Marini*, imprimée en tête de l'édition de *l'Adone* ; Paris, 1623, in-f°.

(2) *La Galeria del cavaliere Marino*, Ancône, 1623, in-12. On trouve aussi en tête des *Lettres : Nomi dei pittori che hanno favorito il cav.*

HOTEL DE RAMBOUILLET.

Parmi les cercles où un Italien, homme d'esprit, ne pouvait manquer d'être bien reçu, figurait au premier rang l'hôtel Pisani, ou, comme on commençait à l'appeler, l'hôtel de Rambouillet, qui devait exercer sur la littérature et sur la société du temps une influence si diversement jugée. Deux Italiennes, Julie Savelli, marquise de Pisani, et Catherine de Vivonne, marquise de Rambouillet (1), y avaient fondé, sur les traditions de leur pays, l'art de la vie élégante, l'esprit de conversation et de société, dont la France avait un si grand besoin au sortir des guerres civiles. La marquise avait toute la vivacité des mœurs italiennes sans en avoir la licence. Dans cette maison, où les particuliers et les princes eux-mêmes allaient chercher le modèle de l'élégance unie à ce qu'on appellerait aujourd'hui le confortable, elle avait reproduit l'architecture, les fêtes ingénieuses, le savoir-vivre, le goût littéraire et l'esprit un peu trop subtil de son pays. Cette dernière circonstance ne devait pas nuire à l'accueil qu'y rencontra le cavalier Marin ; et l'on peut aisément se figurer l'empressement dont il dut être l'objet de la part des maîtres de la maison, ainsi que des hommes du monde et des littérateurs dont elle réunissait l'élite. Parmi ces derniers il rencontra, à côté des jeunes gens enthousiastes de sa manière, le vieux Malherbe, qui gardait rancune à l'Italie des péchés de jeunesse qu'elle avait fait com-

Marino nella sua Galeria. Ceux de France sont : *monsie Flaminet* et *monsie Brandir*.

(1) Elle était née à Rome pendant l'ambassade du marquis de Pisani, son père. » *Quel gran lume Romano*, dit Ménage.

mettre à sa muse. Sur sa conscience littéraire pesait une certaine traduction des *Larmes de saint Pierre* de Tansillo, où il avait encore renchéri sur les défauts d'un détestable original. Dans la mauvaise humeur que lui causait ce souvenir, et peut-être le succès étourdissant du jeune chef d'école étranger, Malherbe s'attaquait à Pétrarque lui-même, disant que ses sonnets étaient *à la grecque*, par allusion aux mauvaises épigrammes que mademoiselle de Gournay prétendait justifier par ces mots. Quelque boutade de ce genre aura provoqué le mot qui échappa un jour au cavalier Marin, après avoir entendu une lecture du vieux poëte. Comme Malherbe, à son ordinaire, avait beaucoup toussé et craché en parlant, celui-ci assura n'avoir jamais vu d'homme plus humide, ni de poëte plus sec (1).

VOYAGES EN ITALIE. — LE BURLESQUE.

Pendant que Marini venait apporter en France les goûts littéraires de l'Italie contemporaine, nos hommes du monde, nos magistrats (2), nos littérateurs, continuaient à voyager dans ce pays : Balzac en rapportait quelques impressions éloquentes, Voiture des jeux de mots, et Scarron le genre burlesque. Le mot et la chose sont d'origine italienne. On les fait dériver des *burle* ou bourdes de Burchiello, dont les vers, a dit Ginguené, n'ont pas de sens, mais paraissent toujours prêts à en avoir, définition qui pourrait s'appliquer à beaucoup de vers composés sérieusement. Il ne faut pas con-

(1) Baillet et Tallemant des Réaux.

(2) Voyez dans la *Revue retrospective*, VIII, 351, les lettres écrites d'Italie par A. F. de Thou, 1626-1627. On y trouve la chronique du *tourisme* à cette époque.

fondre cette poésie avec la poésie *bernesque* que Berni et l'Arioste ont ennoblie. Dans celle-ci on se joue, dans l'autre on se moque et du sujet et du lecteur. Scarron, à qui les ruines de Rome n'avaient rien inspiré que le fameux sonnet qui se termine par ces vers :

Si vos marbres si durs ont senti leur pouvoir,
Dois-je trouver mauvais qu'un méchant pourpoint noir
Qui m'a duré trois ans, soit percé par le coude?

Scarron, disons-nous, ne pouvait manquer d'adopter le genre créé par Burchiello, et continué par Lalli, Siméoni, Caporali, Mauri, Lippi, etc. En effet, quelques années après son retour d'Italie, nous voyons le *burlesque*, baptisé par Sarrazin, produire en France, sous la plume de son introducteur, *l'Énéide travestie* et *la Gigantomachie*, sujets empruntés de l'italien ; sous celle de d'Assoucy, *l'Ovide en belle humeur;* puis patronné à l'Académie par Saint-Amant, qui sollicita la mission de recueillir les termes du genre pour le Dictionnaire. Remarquez que ces derniers auteurs, aventuriers littéraires, avaient aussi l'un et l'autre fait le voyage d'Italie (1) d'où ils avaient probablement rapporté cette belle passion.

Pour être justes, reconnaissons que le burlesque, toujours grossier en France, ne le fut pas toujours en Italie, parce que là il est naturel et répond à certaines conditions du climat et du caractère national. Il faut bien qu'il en soit ainsi, puisque dans ce pays les esprits les plus sérieux, un Machiavel, un Galilée, n'ont pas dé-

(1) *Les Aventures d'Italie de M. d'Assoucy;* Paris, Quinet, 1678, in-12. On trouve, p. 240 et suiv. de ce pitoyable ouvrage, une longue digression « sur le bon et le mauvais burlesque. » Si celui de d'Assoucy est le bon, ainsi qu'il le prétend, qu'est-ce donc que le mauvais?

daigné de payer leur tribut à ces débauches d'imagination. Chez nous, du reste, le burlesque n'obtint qu'une vogue passagère et tomba, comme tant d'autres ridicules, devant la juste sévérité de Boileau.

LA PROSE.

La prose n'était pas à l'abri des défauts que le marinisme avait importés dans la poésie et dans les œuvres d'imagination. L'allégorie, entre autres, s'y était introduite par la vogue des ouvrages de Boccalini, qui, dans ses *Recueils du Parnasse*, avait imité en prose *le Voyage* et *les Avis du Parnasse* de Caporali. De là chez nous tous ces romans allégoriques, satiriques et littéraires, mélangés le plus souvent de vers et de prose, tels que le *Parnasse réformé* de Guéret; *la Guerre des Auteurs*, *les Troubles du royaume d'Éloquence*; *la Pompe funèbre de Voiture*, par Sarrazin, imitée de *la Pompe funèbre de Pétrarque*, par Antonio Beccari, etc., genre auquel on serait moins disposé à pardonner, s'il n'avait produit en dernier lieu son chef-d'œuvre dans *le Temple du Goût* de Voltaire. De là aussi *les Voyages à l'île du Plaisir*, *la Carte du Tendre*, et toute cette géographie amoureuse dont la mode se perpétuait encore, après la Fronde, dans la petite cour de mademoiselle de Montpensier. L'histoire, où Machiavel et Guichardin avaient au moins maintenu constamment la dignité de la forme, allait aussi en s'abâtardissant. Mascardi, auteur de la *Conjuration de Fiesque*, traduite par le cardinal de Retz; Malvezzi, qu'imitait le père de Cerisiers, mettaient à la mode les antithèses et ce style coupé que la Mothe le Vayer comparait à l'allure des petits enfants qui ne vont que par secousse, ou au vol des oiseaux qui n'ont pas l'aile assez

forte. Voiture transportait dans le genre léger, dans le style épistolaire, qui du moins le supportait mieux, le goût des pointes et des jeux de mots. Mais à madame de Sévigné seule il appartenait d'être légère sans affectation et fine sans subtilité.

Les académies dont le quinzième et le seizième siècle avaient vu naître un certain nombre en Italie, y pullulèrent au dix-septième. L'activité littéraire se dépensait à commenter les chefs-d'œuvre des âges précédents; et la censure rigoureuse qui s'exerçait sur la pensée rejetait les esprits vers les études purement philologiques pour lesquelles le génie italien eut toujours une certaine prédilection.

LES ACADÉMIES EN FRANCE ET EN ITALIE.

Les académiciens de Florence avaient publié en 1613 la première édition du *Dictionnaire de la Crusca*. Ce fut en 1634 que le cardinal de Richelieu érigea en Académie française la réunion de gens de lettres qui se tenait chez Conrard, et la chargea de la rédaction du Dictionnaire. Du reste, nous avons déjà vu que Baïf, au siècle précédent, avait rapporté d'Italie l'idée d'une Académie littéraire, que les rois Charles IX et Henri III honoraient de leur protection, et quelquefois de leur présence, et dans les usages de laquelle la nouvelle compagnie allait chercher des précédents. L'établissement de celle-ci était la réalisation d'un vœu que la Croix du Maine avait exprimé en parlant de l'ancienne: « Lorsqu'il plaira au roi de favoriser cette sienne et louable entreprise, les étrangers n'auront point occasion de se vanter d'avoir en leur pays choses rares qui surpassent les nôtres. »

L'influence des académies sur les littératures a été diversement jugée. On leur a reproché d'avoir souvent, prêtresses infidèles, éteint le feu qu'elles étaient chargées d'entretenir. On a remarqué d'ailleurs que les pouvoirs qui les avaient établies avaient eu grand soin de borner leur compétence aux choses de la langue, en leur interdisant celles de la pensée (1), et que la Crusca avait pour la première fois révélé son existence au monde savant par des attaques contre la *Jérusalem délivrée*, de même qu'un des premiers actes de l'Académie française fut la critique du *Cid*. Denina a été jusqu'à dire que, si l'on voulait assigner une date précise à la décadence du goût en Italie, il faudrait prendre celle de la fondation de *la Crusca* (1582).

Sans entrer dans la question générale, contentons-nous de signaler les circonstances diverses qui accompagnèrent, dans les deux pays dont nous nous occupons, la création de ces établissements. En Italie, point de centre commun qui pût, comme en France, donner des lois générales au goût ainsi qu'à l'administration. Là chaque ville avait son académie qui, sous un titre plus ou moins bizarre, constituait moins une autorité reconnue de tous qu'une petit coterie littéraire ou scientifique. Aussi *la Crusca*, malgré l'espèce de suprématie qu'elle affectait sur les autres sociétés savantes de l'Italie, ne parvint jamais à exercer un contrôle aussi universel, aussi incontesté que l'Académie fondée par Richelieu,

(1) Comparez les conditions mises par Cosme I[er] au rétablissement de l'Académie platonicienne de Florence, Tiraboschi, *Storia della letter. ital.*, t. VII, p. 1, p. 143, Venise, 1796, avec les clauses des lettres patentes portant création de l'Académie française, Pélisson, *Histoire de l'Académie*, p. 87.

ce grand promoteur de l'unité française en toute chose. Leur action, différente dans son principe, ne le fut pas moins dans son objet. La première travaillait sur une langue que nous avons vue formée de bonne heure et presque aussitôt fixée par des chefs-d'œuvre; la seconde entreprenait de donner à la fois le précepte et l'exemple. La composition du Dictionnaire était pour la Crusca un inventaire des richesses du passé; pour l'Académie française une préparation des matériaux destinés à l'avenir. D'ailleurs cette langue italienne, que son caractère musical et pittoresque rendait si propre au but idéal de la poésie, se prêtait moins que la nôtre (nous l'avons vu dès le treizième siècle à propos de Brunetto Latini) à la précision et à la discipline.

Quoi qu'il en soit, les premiers critiquesqui se chargèrent chez nous d'épurer le langage, Patru, Vaugelas, Regnier Desmarais (nous les prenons tels que les indique l'élégant auteur de la *Préface* du *Dictionnaire de l'Académie*), étaient très-familiers avec la langue italienne : ce dernier avait composé dans cette langue des poésies (1) qui avaient trompé la *Crusca* elle-même. On a même pu dire que la plupart des fondateurs de l'Académie française étaient moins versés dans les lettres grecques et latines que dans la littérature italienne et espagnole; car, depuis le mariage de Louis XIII avec Anne d'Autriche, ces deux influences s'étaient combinées, et malheureusement l'alliance n'avait pas tourné au profit du bon goût.

Ce fut lors de la formation de la langue académique que l'on décida en dernier ressort sur la plupart

(1) *Poesie Toscane*, Parigi, 1708, in-8°.

des mots, des tournures qui avaient survécu à la grande invasion de l'italianisme. Peut-être sur ce point, comme sur d'autres, après avoir été trop facile au seizième siècle, fut-on alors trop rigoureux, trop *puriste* pour nous servir d'un de ces termes que nous transmirent les habitudes académiques de l'Italie. Quelques locutions regrettables furent sacrifiées malgré l'appui qu'elles durent trouver dans les académiciens dont nous venons de parler tout à l'heure. Parmi « ces diminutifs et ces mignardises » où Rivarol avoue que la langue italienne est plus riche que la nôtre, il en est quelques-uns qui auraient heureusement tempéré la sévérité peut-être un peu austère de celle-ci. « La langue française, dit Bouhours, n'aime point à être riche en babioles et en colifichets.... les Italiens font des diminutifs avec les diminutifs eux-mêmes : ce sont des pygmées qui font des enfants encore plus petits qu'eux. » N'est-ce pas avec des scrupules de ce genre que notre langue est devenue, comme on l'a dit, gueuse et fière (1)?

Bornons-nous à un exemple : Marot avait expliqué,

(1) On n'était pas sans s'en apercevoir, même en plein siècle de Louis XIV. Voici ce que nous trouvons dans la *Bibliothèque universelle*, 1687, t. VII, p. 190 : « Si quelqu'un s'obstinait à douter de la pauvreté de la langue française, il ne faudrait que le prier de traduire quelques pages, je ne dirai pas d'un dictionnaire grec, mais seulement de celui de *la Crusca*. Il trouverait d'abord *a bada, tenere a bada*. Nous n'avons point de mot, que je sache, pour exprimer la force de ce mot italien, et eux en ont cinq ou six. Notre ancienne phrase : *demeurer a gueule bée*, pourrait seule fournir un équivalent. En continuant à lire ce dictionnaire, on trouverait de semblables mots à chaque colonne, au lieu que, si l'on entreprenait de traduire un dictionnaire français en italien, on ne rencontrerait que très-rarement des mots que l'on ne pût traduire que par des périphrases.

dans une épigramme la règle du participe italien, qui est devenue celle du participe français :

L'italien dont la faconde
Passe le vulgaire du monde
Son langage a ainsi basti,
En disant : *Dio noi a fatti.*

Nous eussions voulu que l'on conservât également, au moins en poésie, cette règle élégante et commode, dont tout le seizième siècle a usé librement, et que la Fontaine a seul osé employer depuis :

Quand les tièdes zéphyrs ont l'herbe rajeunie.

MÉNAGE ET SA COTERIE ITALIENNE.

A côté de l'Académie et autour d'un homme que la reine Christine s'étonnait de ne pas y voir, Ménage, se forma un petit groupe composé d'érudits, d'hommes du monde, de gens qui avaient la prétention d'être l'un et l'autre, de femmes aimables et spirituelles, où le goût et la pratique de la langue italienne se concentrèrent et se soutinrent jusqu'en plein règne de Louis XIV. La littérature qu'on y aimait et qu'on y cultivait n'était pas celle du Dante (1). C'était plutôt celle de l'Arioste et du Tasse; ce fut même pendant quelque temps celle de Marini. On y distinguait en première ligne Ménage et Chapelain, qui soumettaient à la *Crusca*, dont ils étaient membres, leur interprétation différente d'un vers de Pétrarque. Le premier se

(1) Grandia si vestri damnarent carmina Dantis
(Ille quidem docto, sed canit ore rudi),
Ferre lubens possem dominæ fastidia Romæ.

MÉNAGE, *Epistola ad Carolum Datium.*

permettait même à l'égard de son savant confrère une petite mystification qui consistait à lui donner comme étant du Tasse un madrigal de sa façon. Chapelain dissertait là-dessus à perte de vue; on comparait ce madrigal avec un autre de Guarini, et l'on s'échauffait de part et d'autre, comme s'il s'agissait des sonnets de *Job* et *d'Uranie*. Ménage entretenait de plus une correspondance italienne avec Carlo Dati, le prosateur, Francesco Redi, naturaliste et poëte lyrique, Magliabecchi, le savant bibliothécaire, etc. En France, le chevalier de Méré, Costar et quelques autres figuraient à l'occasion dans cette coterie littéraire. Mais les noms qu'on aime surtout à y trouver, sous le déguisement étranger qui les cache à demi, sont ceux de madame Scarron, à qui son mari avait appris l'italien, mesdames de Sévigné et de la Fayette, à qui l'heureux Ménage avait eu le privilége de rendre le même service. On peut voir dans les *Mélanges italiens* de cet auteur (1) les monuments de ce commerce galant et littéraire. Tantôt c'est un sonnet « *Soprà il ritratto della bellissima marchesa di Sevigny;* » tantôt un *caprice amoureux* « *alla signora Francesca d'Aubigné, moglie del signor Paolo Scarrone,* » écrit, il faut le dire, d'un ton un peu leste, et qui prouverait que la situation équivoque de la belle madame Scarron encourageait des déclarations impertinentes, si l'on ne connaissait pas la fatuité de Ménage à l'égard de ses écolières et de ses correspondantes littéraires. Nous citerons quelques stances de ce morceau pour en donner une idée, et aussi parce qu'elles renferment une allusion à « un partage avec

(1) *Mescolanze d'Egidio Menagio,* 3e édition; Venezia, 1736, in-8°.

Jupiter, » que la fortune subséquente de madame Scarron rend extrêmement curieuse :

Chi può mirarvi
E non amarvi ?
Jer vi mirai,
Vi contemplai.

Sì, daddovero,
Son prigioniero
Della gentile
Bella Isifile.

Ma in ogni clima
Vie più si stima
Del conquistare
Il conservare.

E prende in vano
Leggiadra mano,
Se di tenere
Non ha potere.

Dunque sentite
Se lo gradite
Qual vo che sia
La donna mia.....

Nol niego, amante
Sono incostante,
E son geloso
E cappriccioso ;

Ne per rivale
Giove immortale
Re degli dei
Jo soffrirei.

Ecco, ben mio,
Qual mi son io ;
Qual voglio sia
La donna mia (1).

Mais le nom qui revient sous toutes les formes et dans toutes les langues, à côté de ceux que nous venons de citer, et par-dessus tous les autres, c'est le nom de mademoiselle de la Vergne, ou madame de la Fayette, pour laquelle Ménage épuise les formules de sa galanterie polyglotte. En lisant les lettres de madame de Sévigné, on retrouve l'écolière de Ménage et l'admiratrice intelligente des poëtes italiens dans ses fréquentes citations du Tasse et de l'Arioste (2), dans les de-

(1) *Mescolanze,* p. 248 et suiv.

(2) Sa fille lui parle-t-elle de l'histoire des croisades, elle lui répond : « Cette histoire est très-belle pour ceux qui ont lu le Tasse. » Veut-elle expliquer à M. de Lavardin le repos dont elle jouit en Bretagne, elle lui cite des vers du même poëte qu'elle vient de relire avec son parent le comte de Montmoron :

.... D' ogni oltraggio e scorno
La mia famiglia, e la mia greggia illese,

vises italiennes de son château des Rochers, dans un billet à la marquise d'Uxelles, écrit en cette langue. D'ailleurs elle était entretenue dans ce goût de la littérature et des choses de l'Italie par la plupart de ses amis, par madame de la Fayette, que nous venons de citer, par Corbinelli, descendant d'un de ces Italiens qui avaient suivi en France Catherine de Médicis, enfin par l'abbé de Coulanges, qui de Rome, où l'avait appelé le conclave, lui adressait toute une correspondance semée de petits vers sur les grandes choses dont il était frappé à sa manière.

Ainsi, tandis que le goût de la langue espagnole dominait surtout à la cour, comme on le voit par les *Mémoires* de madame de Motteville, celui de l'italien s'était plus particulièrement conservé dans l'ancienne société de la Fronde, telle que le cardinal de Retz, la Rochefoucauld, Condé, mesdames de Sévigné, de la Fayette, de Longueville, la maréchale de Schomberg, etc. Lorsque cette dernière écrit à madame de Sablé son sentiment sur les *Pensées* de la Rochefoucauld, elle emprunte, pour en caractériser certaines tendances qu'elle désapprouve, une phrase de Guarini que toutes les belles dames d'alors savaient par cœur : *L' honestate altro non è che un arte di parer honesta.* Enfin, quand le fils de madame de Longueville, cet enfant de la

Sempre qui fur, nè strepito di Marte,
Ancor turbò questa remota parte.

Voyez aussi une lettre de sa jeunesse à Ménage, publiée par M. Cousin dans le *Journal des Savants* de janvier 1852 ; elle y est toute occupée de madrigaux italiens et d'une *canzonetta* pour laquelle elle veut absolument trouver un air ou même en faire un, *tant elle a d'envie de la chanter.*

Fronde, né à l'hôtel de ville et baptisé du nom de Paris, ce jeune duc si brave et si beau, trouva au passage du Rhin une mort glorieuse et prématurée, c'est à la poésie italienne que ses amis demandèrent une oraison funèbre digne de lui, et plus d'une belle bouche répéta les vers du Tasse sur Renaud :

Se 'l miri fulminar fra l' arme avvolto.
Marte lo stimi, Amor, se scopre il volto.

MAZARIN.

Mazarin, qui, dans son ministère, mit au service de la cause française son habileté italienne, eut plus d'influence sur les arts que sur la littérature proprement dite. Sa bibliothèque formée par Naudé, et que le parlement de Paris vendait aux enchères, n'était qu'une partie de cet ensemble de collections qu'il regrettait tant à sa mort (1), et qu'il avait réunies dans son magnifique palais (2). Artiste et dilettante, comme on l'est dans ce pays où l'on a fait de l'amour de l'art une vertu (*virtù*), il naturalisait en France le genre de l'opéra-comique dont les *Gelosi* de Catherine de Médicis avaient donné un avant-goût au seizième siècle, tandis qu'un autre Italien, Lulli, créait chez nous la musique instrumentale. L'architecture, la peinture, la sculpture, étaient pour Mazarin l'objet d'une véritable passion.

(1) « Ah! mes chers tableaux, s'écriait-il, il faut donc vous quitter ! » J'avoue que j'aime mieux les dernières paroles de Chatam mourant : *Oh! my country!*

(2) Voyez *le Palais Mazarin* par M. Léon de Laborde.

LES ARTS ET LE DILETTANTISME.

Malheureusement l'art italien, à cette époque, était trop souvent maniéré comme la littérature, et, si nous ne craignions de tomber précisément dans le défaut que nous signalons, nous dirions que le cavalier Bernin faisait à la fois des madrigaux en marbre et en vers (1). Mais une passion vraie et générale pour l'art couvrait ces défauts et tendait à les faire pardonner. Marini et Scarron, qui le croirait? furent les protecteurs de Poussin, et expièrent par là une partie des torts dont ils s'étaient rendus coupables envers le goût. Pendant le séjour de quarante ans qu'il fit à Rome, cet artiste vit se former autour de lui une petite colonie de Français parmi lesquels on comptait Mignard, Lebrun, Errard, Levieux, Lemaire, auxiliaires intelligents qui travaillaient pour M. de Chanteloup sous les yeux du maître, et qui devaient rapporter en France les premiers éléments d'une école nationale.

LES AUTEURS DU RÈGNE DE LOUIS XIV ET L'ITALIE. — RETOUR A L'ANTIQUITÉ.

L'avénement de Louis XIV aux affaires, après la mort de Mazarin (1661), marque le moment précis où commence l'ère classique de ce règne, et où la France rompt définitivement avec les traditions littéraires du seizième siècle, parmi lesquelles figure l'imitation italienne. L'ingénieux auteur de *Rome aux différents âges* (2) a re-

(1) Voyez les vers italiens faits à propos du buste et de la statue du roi par le cavalier Bernin, et les répliques de celui-ci. Bouhours, *Manière de bien penser dans les ouvrages d'esprit*, p. 327.

(2) *Revue des Deux Mondes*, juin et juillet 1835.

marqué que pas un des hommes célèbres de l'époque de Louis XIV ne mit le pied en Italie. « Cette époque, ajoute-t-il, est sédentaire : sa littérature profondément nationale entre peu en contact avec les littératures étrangères. De là un champ d'idées comparativement restreint peut-être, mais aussi une forme parfaitement déterminée, une langue parfaitement française ; pas une trace d'accent étranger. Les grands hommes de ce temps ne sortaient guère du pays. Racine et Boileau n'eurent probablement jamais l'idée d'aller visiter Rome, dont ils aimaient la littérature ancienne; ils la trouvaient telle qu'ils voulaient la peindre dans Tacite et dans Horace. »

CORNEILLE.

Nous insisterons peu sur Corneille, qui avait commencé sa carrière à une époque où les littératures italienne et espagnole étaient encore en vogue. D'ailleurs on sait que ses tendances littéraires le portaient plutôt du côté des Pyrénées que de celui des Alpes. Le seul point par lequel il nous paraisse se rattacher à l'école italienne, c'est une certaine prétention à la haute politique qui dégénère parfois en étalage, plus maladroit qu'habile, de maximes artificieuses. Schlegel a indiqué finement ce petit travers du grand Corneille. « Avec l'âme la plus droite et la plus honnête, il avait, dit-il, la prétention de pouvoir donner des leçons à Machiavel lui-même, et de surpasser les plus habiles en connaissance du monde, des hommes, des affaires et de la cour. Il étale doctement et avec complaisance tout ce qu'il sait sur l'art de tromper ; mais il ne se doutait pas seulement de la marche secrète d'une politique astucieuse, de ses souplesses et de ses détours. S'il avait observé Richelieu, il aurait pu

en apprendre davantage (1). » Les auteurs du règne de Louis XIV chez lesquels on aperçoit encore quelques traces de l'influence italienne sont Molière et la Fontaine, soit parce que leur âge les rapprochait de l'époque où elle était encore en faveur, soit parce que leur esprit indépendant s'assujettissait moins à la discipline littéraire de la nouvelle école.

MOLIÈRE.

Les écrivains dramatiques du commencement de ce siècle, Mairet, Rotrou et autres, avaient déjà demandé aux Italiens Bibbiena, l'Arioste, Sforza d'Oddi, etc., des sujets chevaleresques, pastoraux, tragi-comiques ou bouffons. Molière, en parcourant avec sa troupe le midi de la France, y vit jouer des canevas italiens, et leur emprunta ses premières esquisses. *L'Étourdi*, représenté à Lyon en 1653, est imité de *l'Inavvertito* de Nicolo Barbieri. L'auteur italien, dans la dédicace à un prince de Savoie de sa pièce imprimée à Turin en 1629, dit que l'ouvrage a déjà obtenu les suffrages du roi de France. *Le Dépit amoureux* doit encore quelques scènes à *l'Interesse* de Nicolas Secchi, et à une farce italienne intitulée *gli Sdegni amorosi*. Une fois fixé à Paris, l'auteur tira davantage de son propre fonds, mais la littérature de Boccace (2) et de nos vieux fabliaux lui fut toujours familière; d'ailleurs il faut se rappeler qu'une troupe italienne donna des représentations concurremment avec la sienne dans la salle du Petit-Bourbon et dans celle du Palais-Royal. Il disait lui-même avoir beaucoup

(1) *Cours de Littérature dramatique*, II, 186.

(2) Quelques morceaux de *Georges Dandin* sont traduits presque littéralement de cet auteur.

appris en étudiant le jeu comique de Tiberio Fiorilli, dit Scaramouche, célèbre mime que Mazarin avait fait venir d'Italie à Paris vers 1660. Quand même on n'aurait pas la preuve matérielle des nombreux emprunts qu'il a faits aux canevas italiens dans *l'Amour médecin*, dans *Georges Dandin*, dans *l'Avare*, dans *Pourceaugnac*, dans *les Fourberies de Scapin*, au *Candelaio* de Gio. Bruno, à l'*Assiuolo* de G. M. Secchi, aux *Suppositi* de l'Arioste, à l'*Emilia* de Luigi Grotto, à la *Trinuzia* de Firenzuola, dans plusieurs de ses pièces qu'il serait trop long d'indiquer, la trace italienne serait reconnaissable aux noms de certains personnages, aux circonstances de l'intrigue, aux intermèdes écrits quelquefois dans cette langue, sans parler de la *Cérémonie* du *Malade imaginaire*, qui rappelle le style macaronique de Merlin Coccaïe. « Molière, est-il dit dans une comédie du temps (1), lit tous les livres satiriques; il pille dans l'italien, il pille dans l'espagnol; il n'y a point de bouquin qui se sauve de ses mains, mais le bon usage qu'il fait de ces choses le rend encore plus louable. » Nous sommes convaincu, en effet, que, comme Desportes, l'auteur du *Misanthrope* a encore plus emprunté aux Italiens qu'on ne le croit; mais il a pris son bien où il l'a trouvé, et si des recherches ultérieures font découvrir, comme nous le pensons, de nouveaux larcins de ce genre, ces découvertes, bonnes à défrayer la curiosité littéraire, n'ôteront absolument rien à la gloire du plus hardi et du plus vigoureux peintre des vices et des travers de l'humanité. Si l'on en croit une anecdote rapportée par M. Sainte-

(1) *La Guerre comique*, ou *la Défense de l'École des Femmes*.

Beuve, Racine fit un jour l'espièglerie de conduire Boileau chez Chapelain qui ne le connaissait pas, et de le lui présenter comme étant le bailli de Chevreuse. Le bailli, qu'on avait donné pour un amateur de la littérature, ayant amené la conversation sur la comédie, Chapelain en sa qualité d'érudit, d'homme qui tenait à ses vieilles admirations, se déclara pour les comédies italiennes, et se mit à les vanter au préjudice de Molière. Boileau ne se tint pas : Racine avait beau lui faire des signes, le prétendu bailli prenait feu et allait se déceler ; il fallut que son introducteur se hâtât de lever la séance. La postérité a donné complétement raison au bailli de Chevreuse.

LA FONTAINE.

On n'a peut-être pas assez remarqué que la Fontaine était un des esprits les plus curieux de son siècle ; il n'en avait pas la pruderie littéraire ; tout lui était bon : nos vieux auteurs si négligés alors, des littératures encore inconnues en France, et dont seul peut-être chez nous il semble se préoccuper, telle que celle de l'Angleterre (1).

J'en lis qui sont du Nord et qui sont du Midi (2).

L'Italie, comme on le pense bien, n'avait pas échappé à cette curiosité universelle : « Toute sa littérature, disait Furetière, dans son second *Factum*, consiste en la lecture de Rabelais, de Pétrone, de l'Arioste, de Boccace et de quelques auteurs semblables. » De son

(1) Qui n'admettrait Anacréon chez soi,
Qui bannirait Waller et la Fontaine?

a-t-il dit quelque part.

(2) *Épître a l'évêque de Soissons* (Huet), en lui envoyant un Quintilien de la traduction d'Orazio Toscanella.

côté, le père Nicéron nous assure que « la Fontaine lisait peu nos livres français; il se divertissait mieux, disait-il, avec les Italiens. » Ses fables et ses contes présentent, en effet, des traces de nombreux emprunts faits aux auteurs de cette nation, parmi lesquels nous nous contenterons de citer le Pogge, Pulci, l'Arioste, Guichardin, Doni, Gello, Gualteruzzi, Verdizotti, Bruno Nolano, etc. D'ailleurs nous avons sur ce point sa confession poétique dans la pièce que nous avons déjà citée :

Je chéris l'Arioste et j'estime le Tasse,
Plein de Machiavel, entêté de Boccace (1),
J'en parle si souvent qu'on en est étourdi.

Mais il ajoute :

Je pris certain auteur autrefois pour mon maître;
Il pensa me gâter; à la fin, grâce aux dieux,
Horace par bonheur me dessilla les yeux.

Cet auteur était sans doute Malherbe, comme le disent les commentateurs, mais c'était le Malherbe imitateur de Tansillo et des Italiens; témoin cette note que la Fontaine lui-même a mise au passage dont il s'agit :

« Quelques auteurs de ce temps-là affectaient les antithèses et ces sortes de pensées appelées *concetti*. Cela a suivi immédiatement Malherbe. » Enfin la pensée maligne du bonhomme à l'égard de ce goût italien qui avait « pensé le gâter » ressort évidemment des vers suivants :

(1) M. Victor Leclerc pense que la Fontaine n'a connu que par l'intermédiaire de Boccace ceux de nos vieux fabliaux qu'il a imités. « On a lieu de regretter, ajoute-t-il, que notre ingénieux conteur n'ait point connu les poëtes dont il devait naturellement recueillir l'héritage, car il est tel de ces récits qui offrait une morale plus instructive et plus pure dans l'ancien trouvère que dans l'imitateur italien. » *Fragment* lu à la séance des cinq Académies, le 25 octobre 1852.

Recevez leur tribut des mains de Toscanelle ;
Ne vous étonnez pas qu'il donne pour modèle
A des ultramontains un auteur sans brillants :
Tout peuple peut avoir du goût et du bon sens.

Mais

. . . . . Faute d'admirer les Grecs et les Romains,
On s'égare en voulant tenter d'autres chemins...
Térence est dans mes mains, je m'instruis dans Horace,
Homère et son rival sont mes dieux du Parnasse.

Cette épître, écrite à l'occasion du poëme de Perrault : *le Siècle de Louis XIV*, où l'auteur avait déprécié les anciens pour exalter les modernes, fut la première réponse aux partisans de cette opinion, et n'est tout entière qu'une amende honorable faite à l'antiquité des erreurs de jeunesse, parmi lesquelles l'auteur mettait au premier rang son faible pour la littérature italienne.

RACINE.

Racine, dans sa jeunesse, avait aussi sacrifié au goût italien. Sa première production poétique, aujourd'hui perdue, paraît avoir été un sonnet au cardinal Mazarin sur la paix des Pyrénées. Ses premières lettres adressées à l'abbé Levasseur sont pleines de citations italiennes, et il y dit quelque part : « Je lis les aventures de l'Arioste, et je ne suis pas moi-même sans aventures. » Mais elles disparaissent complétement de sa correspondance avec Boileau.

BOILEAU.

On connaît l'opinion du sévère critique à l'égard de la littérature italienne. Son fameux vers sur le Tasse, malgré les explications et les atténuations de Ginguené,

malgré la manière honorable dont l'auteur lui-même s'est expliqué ailleurs sur le compte du poëte de la *Jérusalem*, reste, à tout prendre, un jugement sévère, surtout si on le rapproche de ces deux autres vers :

> Évitons ces excès, laissons à l'Italie
> De tous ces faux brillants l'éclatante manie.

Dans sa *Dissertation sur la Joconde*, il a cent fois raison de préférer l'imitation de la Fontaine à celle de Bouillon ; mais, bien qu'il appelle l'Arioste « le plus ingénieux auteur des temps modernes, » nous doutons qu'il ait complétement saisi le mérite de ce poëte, et nous pensons qu'il y avait dans le génie italien, dont celui-ci est peut-être la personnification la plus complète, quelque chose qui échappait à l'appréciation, du reste si judicieuse, de Boileau.

L'IMITATION DE L'ANTIQUITÉ REMPLACE CELLE DE L'ITALIE.

Toutes les sympathies des auteurs du grand siècle furent pour les anciens : voilà ce dont témoignent hautement et la polémique de Boileau, et les préfaces de Corneille et de Racine, et ces livres du dernier que se disputent les curieux, auteurs grecs et latins tout chargés de notes marginales, de rapprochements, de citations dans ces deux langues; voilà surtout ce que proclament, d'une manière plus éclatante encore, les ouvrages de ces grands génies. Les plus indépendants, comme les plus timorés, se rencontrent dans ce sentiment d'admiration reconnaissante pour l'antiquité; l'antiquité que l'Italie la première nous avait fait connaître, disons mieux, nous avait fait aimer, que l'imitation inintelligente de Ronsard et de son école avait un instant com-

promise, mais qui retrouvait enfin chez nous sa légitime influence, sans intermédiaire étranger cette fois, et par l'initiative spontanée du goût français désabusé d'autres modèles. Elle ramena à la juste mesure les esprits gâtés par l'exagération italienne et espagnole, dont le cardinal Duperron disait que l'une était propre à rapetisser tout, et l'autre à tout agrandir. Elle échauffait silencieusement les esprits créateurs de cette époque, sans se trahir à la surface par de maladroites contrefaçons, par des emprunts mal digérés, par des néologismes bizarres. Ce n'étaient pas les imitations crues de Ronsard, de Baïf et de Dubellay, mais les transformations intelligentes d'Amyot et de Montaigne, qui avaient donné en définitive le plus d'hellénismes et de latinismes à la langue du seizième siècle. La Fontaine et Marot, a dit Courier, sont plus grecs que les traducteurs. Le dix-septième reproduisit et généralisa ce genre d'imitation, dont le même la Fontaine a tracé l'esprit et les règles dans des vers dignes du sujet :

> Mon imitation n'est point un esclavage :
> Je ne prends que l'idée, et les tours, et les lois
> Que nos maîtres suivaient eux-mêmes autrefois.
> Si d'ailleurs quelque endroit chez eux plein d'excellence
> Peut entrer dans mes vers sans nulle violence,
> Je l'y transporte, et veux qu'il n'ait rien d'affecté,
> Tâchant de rendre mien cet air d'antiquité.

Voilà comment les auteurs du grand siècle comprenaient l'imitation !

SES HEUREUX EFFETS.

Veut-on juger par quelques exemples du chemin que l'esprit humain avait fait en s'éloignant de la nature, et de ce qu'il gagna à se rapprocher de l'antiquité, qu'il

avait constamment prise pour guide? Bion s'était borné à faire pleurer les amours sur le tombeau d'Adonis; Sannazar les renferme dans celui de Maximilia. Guarini, renchérissant encore, dit que les Muses pleureraient la mort d'une personne aimée, si elles n'étaient elles-mêmes mortes et enterrées avec elle.

Piange Parnasso, et piagnerian le Muse,
Ma qui teco son elle e morte e chiuse.

Écoutons Malherbe, lorsqu'il imite les Italiens : il s'agit de la *Pénitence de saint Pierre* :

C'est alors que ses cris en tonnerres éclatent,
Ses soupirs se font vent qui les chênes combattent,
Et ses pleurs, qui tantôt descendaient mollement,
Ressemblent un torrent qui des hautes montagnes
Ravageant et noyant les voisines campagnes,
Veut que tout l'univers ne soit qu'un élément.

Est-ce le même poëte qui, traduisant et embellissant cette pensée d'un ancien : *Natura unum omnibus finem, vel ferro septis, statuit* (Salluste), a fait ces beaux vers sur la mort, gravés dans toutes les mémoires :

Et la garde qui veille aux barrières du Louvre
N'en défend pas nos rois.

Ce n'est pas l'auteur, c'est le modèle qui est changé. Boileau, parlant de Louis XIV au passage du Rhin, dit avec plus ou moins d'adresse, mais dans un style irréprochable :

Louis, les animant du feu de son courage,
Se plaint de sa grandeur qui l'attache au rivage.

Voici comment s'exprimait un de ses devanciers, contemporain et à coup sûr admirateur de Marini,

lorsqu'il avait à rendre une pensée à peu près semblable.

Louis impatient saute de son vaisseau ;
Le beau feu de son cœur lui fait mépriser l'eau.

Enfin, nous pourrions opposer à tant d'heureuses imitations des anciens, qui abondent dans Racine, ce vers d'une de ses premières tragédies, et le seul, à vrai dire, qui dans les œuvres de cet auteur rappelle le goût des *concetti* :

Brûlé de plus de feux que je n'en allumai.

CONCLUSION.

Ainsi disparaissait, devant des modèles plus sévères, cette influence italienne qui, pendant près de cent soixante-dix ans, s'était exercée chez nous sur l'érudition, les beaux-arts, la littérature, la politique, les mœurs, le langage. Ce pays éclatant de lumière, d'où nous venait à la fois « le clinquant du Tasse et l'or de Virgile, » nous éblouit d'abord au point que nous ne savons pas toujours distinguer l'un de l'autre. Plus tard, instruits par l'antiquité qu'il nous a fait connaître, formés par les génies brillants et solides qui ont créé chez nous les préceptes et les modèles du goût, nous abandonnons ces premiers maîtres qui nous avaient précédés dans les voies de la culture intellectuelle, et nous y avaient guidés nous-mêmes, au prix de quelques écarts peut-être. Mais, devenus hommes à notre tour, n'imitons pas le fils ingrat qui méconnaît, en présence de leur

décrépitude, ceux qui jadis lui apprirent à marcher. Les Italiens, ne l'oublions pas, furent pour nous d'excellents initiateurs, s'ils ne furent pas toujours de parfaits modèles. L'Italie nous avait donné le goût du beau; il n'appartenait qu'à l'antiquité de nous faire connaître le beau lui-même.

Le goût du beau, voilà peut-être le trait le plus caractéristique du génie italien, soit qu'il faille l'attribuer à une organisation physique plus heureuse, soit qu'entouré de bonne heure des types de la beauté idéale, il se les approprie à la fois par la vue et par l'imagination. On ne peut visiter l'Italie sans être frappé de ce raffinement de goût qui rend les classes inférieures de ce pays sensibles aux plaisirs élégants, réservés ailleurs aux rangs élevés de la société. Ce penchant se trahit jusque dans les particularités les plus insignifiantes; dans leurs costumes si variés, dont l'arrangement semble étudié sur les modèles de la sculpture antique; dans les fleurs et autres décorations gracieuses dont, aux jours de fête, ils embellissent leurs chapelles et leurs temples; dans l'ardeur avec laquelle le villageois et l'artisan, après le travail de la journée, se livrent aux plaisirs de la danse, de la musique, du théâtre, à ces passe-temps intellectuels qui remplacent pour eux les combats de taureaux ou de coqs, les orgies et les débauches si chères à la populace des autres pays; enfin dans ce ravissement muet avec lequel on les voit écouter pendant de longues heures, sans autre rafraîchissement qu'un verre d'eau

pure, les chants de l'improvisateur ou les récits du *canta-storie*. Cellini nous apprend que son patron, le duc de Toscane, ne voulut pas se prononcer sur sa célèbre statue de Persée, jusqu'à ce qu'il l'eût exposée au jugement de la populace sur la grande place de Florence. Aujourd'hui encore l'auteur d'un nouvel opéra pour le théâtre de San-Carlo se croit à peine assuré du succès, tant qu'il n'a pas reçu l'approbation des lazzaroni.

Et cependant cette vive perception de la beauté, qui caractérise les Italiens, « cet esprit plus éveillé que celui des autres nations, » comme parle Montaigne, tout cela ne constitue qu'une partie de ce que nous appelons le goût. La simplicité dans la grandeur, la mesure dans la force, la sobriété dans l'élégance, la sûreté et la sévérité du jugement, voilà ce que les anciens pouvaient seuls nous apprendre, et ce qui compléta, au dix-septième siècle, notre éducation littéraire.

Aussi, tout en réservant à l'antiquité la première place dans notre admiration, gardons un reconnaissant souvenir, une vive sympathie pour ce peuple ingénieux, passionné, brillant, dont l'influence a échauffé l'aurore de notre littérature ; pour ce beau pays si fertile en souvenirs chers à l'écrivain et à l'artiste, où l'esprit humain a signalé sans relâche son activité pendant une si longue suite de siècles, dont l'histoire est la chaîne qui relie le passé au présent, l'antiquité aux temps modernes, dont l'initiative hardie nous révélait en même

temps et les trésors d'un nouveau monde et les richesses intellectuelles de l'ancien, dont les écoles ont donné à l'Europe civilisée les premières notions du droit, et les cités le premier exemple d'institutions libres; qui enfin, aujourd'hui que ces libertés ont passé à d'autres, que cette fécondité sommeille, que ces chefs-d'œuvre disparaissent chaque jour sous la faux du temps, conserve encore son ascendant sur les âmes par la puissance de la foi, le prestige des souvenirs et l'empire de la reconnaissance.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

CHAPITRE V.

CHAPITRE VI.

ITALIANISME.

CHAPITRE VII.

TROISIÈME PHASE DE L'INFLUENCE ITALIENNE. — DIX-SEPTIEME SIÈCLE.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

